L'ILE DE CUBA

SANTIAGO — PUERTO-PRINCIPE
MATANZAS — LA HAVANE

PAR

HIPPOLYTE PIRON

OUVRAGE ENRICHI DE GRAVURES SUR BOIS

PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1876

Tous droits réservés

L'ILE DE CUBA

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1876.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Vue de Santiago de Cuba.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/liledecubasantia00piro

L'ILE DE CUBA

SANTIAGO — PUERTO-PRINCIPE — MATANZAS ET LA HAVANE

PAR

HIPPOLYTE PIRON

OUVRAGE ORNÉ DE GRAVURES DESSINÉES PAR L. BRETON D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES

PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1876

Tous droits réservés

A Madame FANTY-LESCURE

Ma chère soeur,

Je te prie d'accepter la dédicace de ce livre, récit fidèle qui te rappellera de doux souvenirs, photographie des mœurs cubaines, comme un faible témoignage de ma vive amitié.

Ton frère tout dévoué,

HIPPOLYTE PIRON.

L'ILE DE CUBA

I

Santiago. — La cathédrale. — Le jeu de l'éventail.

Après une rapide traversée, nous étions rendus à Santiago, qui fut autrefois une capitale, et qu'on appelle généralement Cuba, en lui ôtant son nom particulier pour la baptiser de celui de toute l'île. Les maisons s'étalent sur la plage, formant une ligne courbe, parallèle à celle que décrit la baie, et s'échelonnent sur les hauteurs d'un sol très-montagneux. Ces maisons ne se composent, pour la plupart, que d'un rez-de-chaussée. Les tremblements de terre, qui sont fréquents en ce pays, exigent des constructions solides et peu élevées. Elles sont bâties en brique, sans aucune règle d'architecture, enduites d'une forte couche de mortier et barbouillées chacune de deux couleurs, qui produisent de loin un effet étrange. Pour jus-

tifier ce singulier badigeon, les habitants allèguent que des murs blancs fatigueraient trop les yeux sous l'éclatante lumière du soleil tropical; il y a même une loi qui les interdit; mais on peut laisser paraître les briques qu'on prend soin de recouvrir inutilement.

En face de Santiago, sur l'autre rive, s'élève une colline verdoyante, qui allonge sa chaîne harmonieuse en ondulant çà et là; le regard s'y repose complaisamment et en suit avec plaisir toutes les capricieuses et charmantes sinuosités. Au delà, au bord de l'horizon, apparaissent les crêtes de quelques montagnes, qui ont l'air de se hausser pour regarder, par-dessus les épaules de la colline, la jolie baie qui s'étend à ses pieds, limpide comme un beau lac. Elle en a les rides chatoyantes, qui se multiplient sous la tiède haleine de la brise; mais elle a de plus petites vagues, qui vont mollement baiser la rive avec un doux murmure et y déposer leur blanche écume; lentement elles redescendent, puis remontent et caressent encore. La baie n'est pas extrêmement large, et, de cet endroit où le navire qui nous a transportés s'arrête en laissant tomber l'ancre, nous pouvons juger de sa longueur, car nous voyons la plage où elle finit. Un pont est

jeté sur ses pieds humides, comme un édredon qui les couvre. A sa gauche, elle a une verte tapisserie, émaillée de fleurs aux nuances diverses; à sa droite, se dessine la rangée de maisons, lui faisant un ornement colorié. Sa tête se repose fièrement à côté de l'océan Atlantique, entre deux rochers gigantesques; à sa poitrine, est attachée une épingle d'émeraude, une île aux majestueux cocotiers. Elle accueille et caresse tous les navires qui la sillonnent ou s'y reposent en paix, parce qu'elle se sent belle, dans sa petitesse, dans son calme, dans sa grâce.

Santiago de Cuba — chef-lieu du département oriental — compte maintenant quarante mille âmes environ, outre la population flottante, qui varie beaucoup.

Le dimanche qui suivit mon arrivée, je fus réveillé par un carillon dont on ne peut se faire une idée. Ceux qui ont été dans l'Amérique espagnole savent seuls ce que c'est. Dès la veille, après l'*Angelus,* un bruit de cloches inaccoutumé annonçait le jour dominical. C'était un tapage étourdissant, pourtant fait avec un certain ensemble,

avec une certaine tendance au rhythme et à la mesure C'était assommant avec originalité.

Comme en Espagne, les cloches ne sont pas mises en branle[1]. On attache une corde à un anneau fixé au battant de la cloche, et, chaque fois qu'on tire la corde, le battant frappe et produit un son criard. Les sonneurs sont d'une dextérité extrême à tirer la corde. Ils font leur tintamarre avec plusieurs cloches, dont ils alternent les sons avec une rapidité et une entente qui ont pour eux tout le charme de la difficulté vaincue. Il y a des airs du pays qu'ils exécutent sur leur monotone instrument, entre autres celui-ci, qui est fort populaire :

Tan, tan, tan, tan, tan,
Juanica la vieja no tiene futan[2].

Dans ce pays catholique, c'est particulièrement à l'église que le voyageur doit aller pour se former une idée générale des habitants. Là il trouve une réunion de toutes les classes de la société, et il peut superficiellement les étudier. Tout le monde

[1] A la suite de l'affaire des Vêpres siciliennes, un ordre papal défendit que les cloches fussent mises en branle dans tous les pays espagnols.

[2] Tan, tan, tan, tan, tan,
Juanica la vieille n'a pas de jupon.

assiste à la messe, nul ne s'en dispense. Ceux-ci y vont par piété, ceux-là par curiosité, les uns pour prier, les autres pour se distraire.

L'église principale de Cuba n'offre extérieurement rien de bien beau : de grands murs construits en brique, surmontés de deux clochers du côté de la façade — qui regarde le *gobierno* — et d'un dôme vers le milieu du toit, voilà tout.

A dix heures, après avoir gravi les marches d'un énorme soubassement, j'entrais dans la cathédrale avec don Antonio, l'un des personnages à qui j'étais recommandé, un grand seigneur très-distingué. Nous nous avançâmes aussitôt vers la nef. Elle est d'une grande étendue; de nombreux piliers, un peu massifs, en supportent la voûte colossale. Les bas côtés sont ornés de chapelles, qui toutes contiennent de grandes richesses. Des bancs en acajou et à dossier sont placés dans la nef, le long des piliers. Ils forment deux longues rangées et sont réservés aux hommes, qui viennent s'y asseoir gratuitement.

Au moment où j'entrais avec don Antonio, il y avait déjà dans l'église un assez grand nombre de personnes. Quoique les bancs fussent à peu près vides, nous allâmes nous appuyer sur le

dossier de l'un d'eux pour mieux voir. A chaque instant, une dame arrivait en grande toilette, suivie d'un petit nègre ou d'une petite négresse, portant une chaise, un tapis et un livre d'heures. L'esclave étendait soigneusement le tapis, posait la chaise, présentait le livre, et se blottissait humblement par derrière. La maîtresse s'agenouillait, murmurait une courte prière, puis s'asseyait, rajustait son grand voile noir sur sa tête nue, s'éventait et regardait autour d'elle. Aussitôt que ses yeux noirs apercevaient une figure de connaissance, elle saluait légèrement en souriant. Les femmes des diverses classes de la société se confondaient, pourvu qu'elles fussent richement vêtues et suivies de négrillons, portant chaises et tapis. Les femmes plus humbles qui venaient pour prier ne se mettaient pas dans la nef; elles se plaçaient sur les côtés.

Généralement on vient à la cathédrale pour se faire voir, pour être admirée; en ce cas, il n'est pas étonnant qu'on s'y montre dans ses plus beaux atours. On est distraite, préoccupée, c'est une conséquence; on regarde tous ceux qui entrent, on s'évente avec un art remarquable. Le jeu de l'éventail est chose curieuse en ce pays. Aux mains des coquettes, cet élégant petit instrument

sert moins à s'éventer qu'à exprimer des sentiments. Il a tout un langage, plus varié que celui des fleurs, plus éloquent que celui des yeux. Les diverses façons de l'ouvrir et de le fermer avec plus ou moins de rapidité et de bruit ont mille significations.

Pendant le cours de la grand'messe, chantée d'une voix monotone et lente, accompagnée de l'orgue et de violons, mon attention fut attirée par une fort jolie personne, qui paraissait beaucoup plus s'occuper à contempler un jeune homme qu'à regarder l'autel ou son livre de prières. D'une coupe allongée, son visage avait une pâleur mate qui seyait à son genre de beauté. Elle dardait sur lui les rayons éblouissants de deux grands yeux capables d'enflammer bien des cœurs. Des cheveux d'un noir magnifique encadraient son front gracieux. Son nez se dilatait vers le bas comme pour laisser passer le souffle puissant de la passion. Sa petite bouche aux lèvres de corail s'entr'ouvrait parfois pour laisser apercevoir deux rangées de perles éblouissantes. Bientôt le jeune homme qui était près d'elle la vit, lui sourit, lui fit un signe de la tête et ne la quitta plus des yeux. Alors elle se mit à manœuvrer son éventail avec une prestesse et une grâce charmantes.

De sa petite main blanche, elle semblait envoyer à cet heureux toutes sortes de choses aimables par le ministère de son petit instrument, surchargé de pierreries.

J'étais vivement intrigué ; heureusement, j'avais avec moi don Antonio, qui se chargea de m'expliquer ce mystérieux langage. Il connaissait ce jeune homme, qui lui avait révélé le secret des signes convenus entre ce dernier et la *señora*.

— Regardez, me dit-il, en ce moment elle tient son éventail tout ouvert et bien en face d'elle; cela signifie : *Je suis enchantée de vous voir*. L'éventail à moitié ouvert eût manifesté un plaisir médiocre. Déjà elle ne le tient plus de la même façon; il est de profil. Elle lui demande ainsi : *Vous n'avez pas été malade?*

— Ah! maintenant il est fermé et perpendiculaire.

— Cela veut dire : *Vous reverrai-je aujourd'hui?* Le voilà placé horizontalement; elle ajoute de la sorte : *Il faut venir*. Il est rouvert lentement, pli par pli, et dit ainsi au jeune homme : *Les heures s'écouleront lentement pendant qu'on vous attendra*. Il s'arrête au huitième pli : Mon ami sera attendu jusqu'à huit heures.

— Voici que l'éventail lui échappe des mains.

— Elle l'a volontairement laissé tomber sur ses genoux et a posé la main dessus. Cela veut dire : *N'allez pas manquer ; je compte sur vous.* Voyez maintenant comme elle le reprend et l'agite avec vivacité; elle lui fait entendre ainsi : *J'ai beaucoup de choses à vous dire.*

— C'est vraiment très-ingénieux.

La conversation par gestes s'arrêta là. Bientôt le jeune homme — qui sans doute avait obtenu ce qu'il désirait — fit de nouveau un signe de tête et se retira. Peu d'instants après, il fut remplacé par un autre. Dès que la jeune femme aperçut celui-ci, sa physionomie changea brusquement ; ses noirs sourcils se froncèrent, son éventail ouvert se referma, et, avec une crispation nerveuse, elle en frappa plusieurs coups sur son pouce.

Vite j'eus recours à mon interprète.

— Ce mouvement, me répondit-il, signifie : *Mon cœur restera toujours fermé pour vous comme l'est mon éventail, et vous m'impatientez !*

Dire tant de choses en un seul geste, c'est fort éloquent.

Aussitôt que la messe fut terminée , les jeunes gens à la mode s'empressèrent d'aller se placer

sur deux rangs aux principales sorties pour voir s'écouler la foule. Ils se communiquaient leurs observations, et parfois se permettaient des critiques ou des compliments adressés à mi-voix aux jeunes filles.

II

La Alameda. — Un mot du préjugé de couleur.

Dans l'après-midi, j'allai me promener à *la Alameda,* vaste promenade plantée de grands arbres et qui s'étend au bord de la baie. Lorsque j'y arrivai, les voitures, rangées sur une seule et longue ligne, suivaient la grande allée qui leur est réservée, tandis que les cavaliers occupaient une allée parallèle. Les piétons se promenaient un peu à l'écart ou regardaient les *señoras* en *calesa* et les cavaliers. La musique militaire se tenait sur une petite place ornée d'un jet d'eau et faisait entendre des morceaux d'opéra, qu'elle alternait avec des valses et des *rigodones.* L'exécution laissait beaucoup à désirer. Pourtant quelques amateurs étaient groupés autour des musiciens; d'autres se plaçaient de façon à les entendre et à voir les chevaux et les voitures qui passaient. Parmi les cavaliers et les personnes

qui se pavanaient dans les voitures, je vis fort peu de figures brunes. J'en fis la remarque à quelqu'un qui se trouvait à mon côté, et j'appris ce qui était pour moi un mystère, le préjugé de couleur.

Ce préjugé est l'un des inévitables résultats de l'esclavage. Il naquit dès le jour qu'on débarqua des Africains sur le sol des colonies. On les condamne à toutes sortes de travaux, ils rendent d'importants services, et, pour récompense, on les méprise. L'aversion qu'ils inspirent s'étend jusqu'à leurs descendants, quelque éloignés qu'ils soient, même sur ceux qui n'ont dans les veines qu'une seule goutte de ce sang africain. Ainsi, toute personne qui n'est pas de la race blanche, quelque riche et quelque honorable qu'elle soit d'ailleurs, n'a pas le *droit* de se promener ni à cheval ni en voiture à *la Alameda*.

On m'a raconté qu'un dimanche, dans l'après-midi, une dame de couleur, très-considérée parmi les siens, citée pour sa richesse, pour sa beauté, pour son élégance, monta en voiture avec sa famille et eut la fantaisie de se faire conduire à *la Alameda*. En l'apercevant, les dames blanches frémirent d'indignation; leurs maris, leurs pères ou leurs frères, qui les ac-

compagnaient, ne savaient qu'imaginer pour punir une telle impertinence; mais elles s'en chargèrent elles-mêmes, et sur l'heure. Peu à peu elles fuirent le lieu profané comme si toutes elles s'étaient donné le mot. Au bout de quelques instants, la femme de couleur s'aperçut qu'elle se promenait dans une allée déserte. Toute frémissante, elle donna l'ordre du retour à son cocher en murmurant : « Il paraît que je suis une pestiférée! » Les femmes sont intraitables en matière de préjugé; leur orgueil est sans pitié pour tous ceux qui ne sont pas de la race blanche. Les hommes sont plus tolérants. Il arrive assez fréquemment que les jeunes gens de couleur, — quand toutefois leur peau n'est pas très-brune, — se glissent, sur un beau cheval, parmi les cavaliers, et ceux-ci n'y prennent pas garde, ou, s'ils s'en aperçoivent, ils n'en sont point choqués.

Justement, ce jour où j'allai pour la première fois à *la Alameda*, je remarquai un cheval dont la forme correcte et la robe magnifique attiraient les regards; la rapidité de sa *marcha jualtrapeada* — allure très-douce que n'ont que les chevaux *cubanos* — était telle, que les autres chevaux ne pouvaient le suivre au

galop. Ce vaillant animal était monté par un quarteron.

Le préjugé de Cuba ne ressemble pas à celui des États-Unis. Aux États-Unis, il n'y a que trois castes : les blancs, les mulâtres et les nègres. A Cuba, il y a les blancs, il y a ceux qui peuvent passer pour tels, il y a les quarterons, il y a les mulâtres, il y a les *griffes* [1] et enfin les nègres. Le préjugé espagnol est si puissant, qu'il pousse les malheureux qui en sont les victimes à rougir d'eux-mêmes d'abord, puis à se mépriser les uns les autres. Ceux qui ont la peau blanche essayent de se faire passer pour blancs; ils flattent les blancs, font cause commune avec eux et méprisent leurs frères à peau plus noire. Les blancs acceptent leurs flatteries; mais, à la première difficulté survenue entre eux, ils les mettent à leur place par un seul mot, — mot qui dit tout : — *mulatos!* La couleur brune ou noire est un stigmate ignominieux qu'ils portent sur le corps.

Les *mulatos* vivent avec le mépris et s'en font une arme pour se venger... sur des innocents.

[1] On nomme ainsi les créatures issues d'un mulâtre et d'une négresse ou d'un nègre et d'une mulâtre.

Ils sont humiliés à toute heure, à tout instant. La consolation de quelques-uns, c'est le travail, parce que, heureusement, le découragement n'est pas entré en eux. La conduite de beaucoup d'autres s'explique par ce mot : — la résignation. Ceux-ci se font une indifférence qui résiste à toutes les insultes et une gaieté qui leur donne l'oubli complet de leur avilissement. Ils organisent des fêtes, ils dansent, ils rient, ils se divertissent, ils jouent, ils se dépravent. Pour d'autres encore, la pensée de quitter un jour un tel pays est une douce et chère espérance constamment caressée, qui les aide à vivre. Ils ne sont pas aveugles ni endurcis, et ils souffrent cruellement. Ils sont victimes d'injustices criantes, et leur âme révoltée est obligée de se contenir. Le spectacle qu'ils ont sous les yeux est atroce. Tous les priviléges sont pour les blancs.

Le gouvernement déteste les *mulatos,* et la justice ne les protége même pas. Le gouvernement est très-heureux lorsque la fantaisie leur vient de quitter l'île, il profite de l'occasion pour leur interdire le retour. J'ai vu des passe-ports accordés à des jeunes gens de couleur, et ils portaient tous ces mots significatifs : « *Con pro-*

hibicion de volver jamas en la isla por ser de color. » (Avec défense de revenir *jamais* dans l'île, parce qu'il est de couleur.) Aussitôt partis, ils deviennent des bannis dont leur patrie ne se soucie point. — Leur crime est leur couleur. — Les personnes de couleur qui ont absolument besoin de faire un voyage, et que des intérêts puissants rappellent dans leur pays, réussissent, à l'aide de quelques pièces d'or, habilement distribuées, à obtenir des passe-ports qui les autorisent à revenir. Mais devraient-elles payer fort cher une autorisation aussi légitime? S'il leur arrive quelque affaire avec les blancs, elles n'osent la laisser traîner jusque devant les tribunaux, car, si bonne que soit leur cause, elles sont persuadées d'avance qu'elles auront tort. La justice de Cuba a diverses sortes de poids pour sa balance, poids des blancs, poids des quarterons, etc. Et dans ce pays un procès est d'autant plus à craindre qu'il porte presque toujours la ruine avec lui.

Le soir de ce même jour, je me promenais à la *Plaza de Armas* avec un de mes compagnons de voyage, un *Cubano* blanc, nommé don Pedro. La *Plaza de Armas* — située entre le *gobierno* (palais du gouverneur) et la cathédrale — est une agréable promenade où l'on

remarque quelques beaux arbres, un assez joli jardin et deux jets d'eau. Tout à coup je vis passer la jeune femme à l'éloquent éventail au bras du jeune homme à qui elle avait donné rendez-vous le matin.

— Connaissez-vous cette personne? demandai-je à mon compagnon.

— Certainement, me répondit-il; c'est doña Teresa C. — Vous m'avez parlé du préjugé de couleur, qui vous a causé un profond étonnement. Pour vous initier à nos mœurs, je vais vous conter une histoire qui vous en donnera une juste idée, et cette histoire est précisément celle de cette jeune et jolie femme que nous venons de voir passer. Allons nous installer à la Glacière; nous y serons plus commodément qu'ici.

III

Une histoire à propos du préjugé. — Comment une fille mineure oblige ses parents à consentir à son mariage. — Curieux procès. — Loi sur les enfants trouvés.

La Glacière est l'un des plus anciens cafés de Cuba. C'est le premier endroit de la ville où l'on ait servi des sorbets et toutes les friandises congelées. Celui qui a eu l'heureuse idée de cette entreprise a dû nécessairement s'enrichir. Dans un climat comme celui de Cuba, cette spéculation devenait un bienfait. Pourtant il n'y a guère qu'une quarantaine d'années qu'on y a vu les premiers morceaux de glace. La pensée d'en faire venir n'était entrée auparavant dans la tête d'aucun négociant. Il a fallu qu'un Américain songeât au besoin de la ville et y vît une source de fortune. Quelquefois, par occasion, on vend à la Glacière des viandes fraîches de belle qualité et des poissons excellents, parfaitement conservés

dans de la glace recueillie au nord de l'Amérique pendant les grands froids et transportée par des navires construits exprès.

Don Pedro et moi nous nous installâmes à une table à l'écart, et nous nous fîmes apporter deux verres de grenadille à la glace.

« A l'âge de vingt ans, — commença aussitôt le *Cubano,* — Pancho ou Francisco, ce qui veut dire également François dans votre langue, était le plus beau jeune homme que l'on pût voir. Il arrivait tout nouvellement de France, où il avait achevé d'assez bonnes études. A quoi devait lui servir ce temps laborieusement employé? Pas à grand'chose. Son frais et beau visage, son élégante tournure, la coupe gracieuse de ses habits, réussirent, mieux que l'instruction qu'il avait acquise, à faire sensation parmi les *Cubanas*. Il fut admiré et il sut faire preuve de bon sens en se tenant à l'écart du monde aristocratique, d'où il aurait été repoussé, vous saurez pourquoi plus tard.

» Le hasard le mit en présence de doña Teresa, qui conçut promptement une belle passion pour lui. Teresa appartient à l'une des meilleures familles de Cuba; mais, ayant été élevée à une école française où les enfants blancs

et de couleur se confondaient, elle avait contracté avec ses anciennes amies des relations qui l'obligeaient parfois à descendre au-dessous de son rang. Pancho avait une parente qui venait de sortir de cette école ; cela vous explique comment il rencontra Teresa et produisit sur elle le plus favorable effet. Il s'aperçut bien vite de l'attention toute particulière qu'elle lui accordait ; d'autant plus qu'il avait été émerveillé de la beauté de la jeune fille. Les deux amoureux, cédant à un invincible transport, se jetèrent naïvement dans les bras l'un de l'autre, et un baiser fut l'aveu de leur mutuelle passion.

» Après avoir été ainsi entraînée par son cœur, la jeune fille, revenue chez elle, se prit à réfléchir. Il lui était impossible d'espérer l'assentiment de sa famille à une mésalliance avérée. L'idée seule d'affronter le regard paternel, justement sévère, la faisait frémir. Mais elle aimait, et elle prit la résolution bien ferme de franchir tous les obstacles. Elle jugea inutile de sonder les intentions de son père sur elle, d'essayer de l'amener par la douceur à l'accomplissement de ses vœux. Elle revit Pancho, elle l'encouragea à se présenter chez son père pour lui demander solennellement sa main, et elle lui promit d'être

là pour l'appuyer. Elle savait qu'elle allait livrer un terrible combat, mais l'amour lui donnait l'énergie de le soutenir.

» Naturellement le jeune homme subit un refus. Ce fut en vain que Teresa osa prononcer quelques mots en sa faveur, en déclarant qu'elle l'aimait; il fut presque mis à la porte. Il était aussi surpris qu'affligé de cet accueil impitoyable, que rien, à ses yeux, ne semblait justifier. Teresa connaissait déjà les habitudes de son pays, et, en outre, l'amour lui avait fait présent tout à coup de ce que ne donnent que lentement les années : l'expérience. Elle profita d'une courte absence de sa famille pour assigner à Pancho un rendez-vous et se faire enlever. Dans notre pays, une jeune fille bien née peut se faire enlever, tout en conservant des principes d'honneur très-arrêtés. Du reste, son *enamorador*, aussitôt qu'il l'a prise chez ses parents, s'empresse de la conduire dans une famille connue pour son honorabilité. Elle est *depositada*. En effet, elle est alors considérée comme un dépôt sacré, sur lequel on veille avec sollicitude. La médisance ne peut trouver à ternir une telle conduite. Aussitôt *depositada*, elle est sous la protection de la loi. Quoique mineure, elle peut épouser, malgré toute opposition de

son père et de sa mère, l'homme de son choix.

» Dès que Teresa fut enlevée, *el señor* C..., son père, déposa une plainte contre Pancho, qui n'avait fait que ce qu'autorise la loi. — Quel était donc le motif de ce procès? Sa couleur... je me trompe, non sa couleur, car sa peau était parfaitement blanche, mais sa race; il était d'une origine impure. Le père de Teresa, *el señor* C..., prétendait avec raison qu'un *mulato* n'avait pas le droit d'enlever une jeune fille blanche; que la loi, faisant cette fois une indispensable exception à ses habitudes, loin de protéger l'union des deux jeunes gens, — laquelle eût été une criante mésalliance, — devait punir l'audacieux mulâtre de l'insulte faite à une honorable famille dans la personne de son enfant. Cette curieuse affaire fut portée devant le tribunal et fut jugée en présence d'un nombreux auditoire.

» Il faut que je vous dise ici quelques mots de la famille de Pancho. Son père était un Français, M. G..., qui, pour quelque mystérieux motif, cachait sa nationalité sous un nom italien. Il habitait la Havane, où il s'était marié depuis quelques années, lorsqu'une affaire fortuite l'amena dans notre ville. En arrivant, il vit une jeune quarteronne créole qui produisit sur lui une vive

impression. Grâce à de belles promesses, il parvint à plaire. Au bout d'un an, il n'était pas encore reparti, mais il était père d'un joli petit garçon. Quand enfin il se fut éloigné, la quarteronne apprit, par quelqu'un qui venait de la Havane, le secret qui lui avait été soigneusement caché. Vous concevez le désespoir de la pauvre femme. Elle avait cru naïvement que M. G... reviendrait tout exprès pour l'épouser. Le ciel prit en pitié les larmes de la délaissée; il lui envoya une consolation bien inattendue. Sa rivale mourut tout à coup, et M. G..., redevenu libre, put exécuter un engagement qu'il avait pris sans penser à le tenir. Mais, en se remariant, il ne voulut pas légitimer son premier enfant. Il mourut sans revenir de sa résolution. Ce fils était Pancho, qui, vous le voyez, est non-seulement de couleur, mais encore bâtard.

» *El señor* C... se servit énergiquement de cette double souillure de la naissance du jeune homme pour faire opposition au mariage qui le scandalisait. Pancho fut d'abord atterré; sa mère ne l'avait instruit de rien. Il ne ressentait aucune humiliation en apprenant qu'il était de couleur; ce ne fut pas sa préoccupation en ce moment; son cœur saigna, non parce qu'on voulait le

rabaisser, mais parce qu'on insultait sa mère. Celle-ci, qui était près de lui devant le tribunal, vit sa pâleur; elle comprit ce qui se passait dans son âme, et elle lui remit un écrit en lui disant quelques mots d'encouragement. Il y jeta un regard et releva fièrement la tête.

» — M. et madame G... ne m'ont pas légitimé, s'écria-t-il, parce que je ne suis pas leur fils ! J'ai été recueilli par madame G..., et je suis enfant trouvé.

» Il reniait sa mère, mais il la réhabilitait. Il détruisait publiquement son passé coupable, il lui redonnait son honneur ravi. Et en défendant sa mère, il gagnait sa propre cause sans le savoir, sans y songer.

» La loi espagnole sur les *expositos* (les enfants trouvés), faite par Charles IV, est une loi toute de grandeur et de générosité. Grâce à elle, tous les enfants abandonnés par leur famille sont légitimés; ils peuvent prétendre à toutes les fonctions; ils peuvent jouir de toutes les faveurs que l'on accorde aux *hombres buenos,* qui tiennent un rang respectable dans la société; ils peuvent aspirer aux dignités, et ils ont droit aux priviléges. Aux colonies, ils sont considérés comme blancs. Aussi beaucoup de gens de couleur font-

ils passer leurs enfants pour *expositos*, en les faisant baptiser comme tels, puisque c'est un moyen de les garantir du mépris.

» Par conséquent, il était impossible au père de Teresa d'empêcher un enfant trouvé de devenir son gendre. Ce mariage d'amour s'accomplit donc. Mais, vous le savez, le bonheur complet n'est pas de ce monde. Celui des deux amants n'eut qu'une courte durée : Pancho se brouilla avec sa mère pour un motif que j'ignore. Il quitta la maison maternelle, et, afin de vivre et de faire vivre sa femme, n'ayant aucun emploi, il fut obligé de songer à la part qui lui revenait de l'héritage de son père. Madame G..., qui voulait le ramener à elle, lui déclara qu'il n'avait rien à recevoir : — « N'êtes-vous pas un enfant trouvé? lui dit-elle; de quel droit prétendez-vous hériter? »

» La fierté de Pancho ne voulut pas plier; il se retira chez lui, et vécut dans la misère avec sa femme, jusqu'à ce qu'il trouvât un emploi. Teresa n'avait reçu aucune dot de sa puissante et implacable famille. »

— Il paraît, dis-je, que la position de Pancho s'est améliorée, car sa femme était tout à l'heure parée très-richement.

— Oui, en effet, il a dû gagner de l'argent.

— Quel est ce jeune homme à qui elle donnait le bras ?

— C'est un parent de son mari. Il était récemment brouillé avec le jeune couple.

IV

Les mœurs espagnoles. — Les Catalans. — Les mœurs cubanas. — Les velorios.

Les Espagnols nés à Cuba et ceux qui viennent d'Espagne ne se regardent pas comme formant le même peuple, ne se considèrent pas comme compatriotes. Une fièvre politique a fait éclater entre eux, en 1850, une haine[1] depuis longtemps

[1] Cette haine, déjà si vivace, est exaltée jusqu'au délire par l'insurrection actuelle. Il circule sur l'origine de cette insurrection, qui dure depuis le 10 octobre 1868, plusieurs versions assez contradictoires, et nous devons relater ici celle qui nous paraît la plus vraisemblable.

Le gouvernement espagnol, considérant l'île comme un bien de bon rapport, accabla les Cubains d'impôts sous tous les prétextes, même sous celui de travaux d'amélioration, de voirie et d'autres, qui ne se sont jamais exécutés, après avoir osé prendre, en 1837, l'injuste mesure d'exclure leurs députés des Cortès. Ceci ne souffre aucune contestation, et, d'après l'opinion la mieux accréditée, l'indignation s'est accrue à un tel point chez les Cubains (j'entends par ce mot tous les habitants nés dans l'île de Cuba) qu'ils n'ont plus voulu supporter le terrible joug qui leur est imposé.

La réconciliation entre les adversaires est désormais impos-

contenue. Des scènes violentes qui ont eu lieu, il est résulté une antipathie et une mésintelligence qui ne s'éteindront jamais. De là des différences entre les mœurs des *Cubanos* et celles des Espagnols. Mais on voit que le sang de ceux-ci coule dans les veines de ceux-là et qu'ils leur ont donné bon nombre de leurs habitudes.

Commençons par les Espagnols. Ceux qui sont à Cuba se divisent en deux classes très-marquées : les gens de distinction que le hasard des événements ou la curiosité y a conduits, et les pauvres diables qui viennent y chercher fortune.

Je me plais à reconnaître que j'ai trouvé dans quelques familles occupant un haut rang avec lesquelles je me suis rencontré les qualités excellentes des anciens Castillans, la noblesse, la générosité, la grandeur. Mais elles ont aussi leurs défauts, la présomption, l'orgueil, la perpétuelle mémoire des injures, les emportements, les passions fougueuses. Elles pratiquent l'hospitalité avec une largesse magnifique. Elles sont

sible. On peut se faire difficilement en France une exacte idée des cruautés, des vexations des volontaires espagnols et des représailles qu'elles provoquent. La question, le fouet, la fusillade et la confiscation d'une part, le massacre et l'incendie de l'autre, ont mis entre persécuteurs et persécutés une séparation éternelle.

pleines d'attentions délicates pour ceux qu'elles reçoivent, elles se montrent prodigues de tout ce qui leur appartient et l'offrent avec la plus séduisante amabilité. C'est à ce point que quand on va dans ces familles, on craint de louer les objets dont la beauté vous frappe, car immédiatement on est certain d'entendre cette phrase consacrée : « *A la disposicion de v^d, caballero*[1]. » Quelquefois ce n'est qu'une formule banale, dictée par la politesse et qui n'engage à rien; mais parfois aussi, en rentrant chez soi, on trouve l'objet qu'on a imprudemment loué, et l'on se sent fort embarrassé.

Les Espagnols de bonne famille sont très-obligeants, et, aussitôt qu'ils ont rendu un service, ils l'oublient, de même qu'ils oublient aussi celui qu'ils ont reçu. La reconnaissance ne doit pas être rangée parmi leurs qualités. Mais ce dont ils se souviennent, c'est de leur haine contre un ennemi, même quand ils se sont amplement vengés. Ils ont une grande liberté de mœurs. Il n'y a pas de peuple au monde pour mieux accommoder la religion à son genre de vie; ils en font une amie complaisante, qui se plie à toutes leurs fantaisies;

[1] A votre disposition, monsieur.

ils implorent, de la meilleure foi du monde, des grâces tout à fait contraires à l'esprit de Dieu et aux lois de l'Église.

Ils ont beaucoup de flatteries pour leurs supérieurs, beaucoup de cordialité pour leurs égaux; mais ils sont d'une implacable fierté à l'égard de ceux qui sont au-dessous d'eux sur les degrés de l'échelle sociale. Envers leurs esclaves, ils sont d'une rigueur qui laisse derrière elle l'injustice pour arriver jusqu'à la cruauté. Les lois sur l'esclavage, en dépit de louables intentions, leur laissent une liberté dont ils abusent grandement.

Malgré leur orgueil, ils sont exempts de morgue et de roideur. Ils ont dans l'esprit et dans la nature quelque chose de vif, de pétulant, qui les entraîne tout de suite à la commodité du sans-façon, à la douce familiarité du sans-gêne. Pour eux, une contrainte prolongée est un supplice.

Ils sont très-voluptueux; ils aiment beaucoup tous les plaisirs, et, si la nécessité de tenir un rang ne les arrêtait, ils s'abandonneraient volontiers au libertinage. Mais ils ont aussi un cœur passionné qui sait s'attacher. Ils sont bons maris, bons pères. Pour leurs femmes, ils ont les prévenances et les soins les plus délicats. Aucun vulgaire détail ne les humilie; leur amour sait

tout parer de charme et tout ennoblir; amants au début du mariage, ils continuent à l'être, même quand ils ont à respecter une mère de famille.

Ils élèvent leurs enfants, qu'ils chérissent, avec beaucoup d'irrégularité. Parfois ils sont d'une faiblesse qui tolère les caprices et les fautes, parfois d'une sévérité injuste, suivant l'humeur du moment. Les enfants, dès le berceau, sont habitués à se faire de petits tyrans, qui deviennent plus tard les tourmenteurs perpétuels des domestiques esclaves.

Les Espagnols qui viennent pour faire fortune sont, en arrivant, humbles, souples, polis, obséquieux; ils prennent avec empressement les emplois qu'ils trouvent, en se réservant de les choisir plus tard. Puis, quand ils commencent à gagner quelque argent, ils se transforment peu à peu; ils perdent de leur humilité, de leur politesse. Leur arrogance croît avec leur fortune. Riches, ils méconnaissent ceux qui les ont obligés quand ils étaient pauvres. C'est un peu l'histoire de l'humanité.

La Catalogne, à elle seule, fournit un plus grand contingent d'habitants à Cuba que le reste de l'Espagne; aussi le commerce de la ville est-il presque entièrement envahi par les Catalans.

Ils accaparent tout ce qu'ils peuvent. Ils tiennent tous les magasins de nouveautés, où l'on débite une foule d'articles divers et qui forment un important commerce. Comme ils comptent beaucoup de dames dans leur clientèle, ils sont obligés d'avoir une mise soignée, des manières engageantes, et ils acquièrent une élégance qui fait contraste avec la repoussante vulgarité de leurs compatriotes. Ceux-ci sont les maîtres de l'épicerie. Dans des boutiques mal tenues, ils détaillent toutes sortes de comestibles et du vin de leur pays, vin lourd et capiteux. Vêtus très-négligemment, ils sont d'une malpropreté incroyable. Leurs figures sombres et leur affreux accent ajoutent encore à la grossièreté de leurs propos. Aucune femme comme il faut ne s'aventure dans leurs antres ignobles; si pressée qu'elle soit par la nécessité de leur acheter quelque chose, elle envoie un domestique. Ils n'y reçoivent guère que la canaille et les esclaves, et ils les traitent avec une familiarité dégoûtante. Envers les négresses, ils sont d'une galanterie et d'une impertinence sans bornes. Ce que les étrangers remarquent promptement, c'est que tous les épiciers sont Catalans. Ceci est tellement exact qu'à Cuba le mot *épicier* est inconnu et qu'on les appelle *Ca-*

talans. Leur nationalité a donné son nom à leur profession.

La cupidité les pousse quelquefois jusqu'au crime. En 1850, il y avait une boulangerie catalane devant laquelle on ne passait jamais sans une pénible impression. On y avait mis en action un épisode de *Monte-Cristo*. Une marâtre avait fait mourir une belle-fille pour augmenter la fortune d'un fils chéri. Le mari de cette femme avait eu l'infamie de l'aider dans les tortures qu'elle faisait, avec une froide barbarie, subir à sa propre fille, à lui. Le fils de ce hideux couple s'appelait Eduardo, comme l'enfant de Villefort. Les similitudes de la réalité avec le roman étaient poussées très-loin, et l'on demeurait surpris de cette copie à peu près fidèle de la vie sur une fiction. L'enfant mourut pour la punition des deux coupables.

Les *Cubanos* sont les Espagnols nés à Santiago de Cuba; ils ont beaucoup des qualités des Espagnols européens; ils ont aussi quelques-uns de leurs défauts, mais à un degré différent. Ils sont moins fiers, moins orgueilleux; ils sont plus fanfarons, plus prétentieux, plus légers, plus étourdis.

Il y a parmi eux des gens très-distingués et

qui sont estimables sous tous les rapports. Ils pratiquent l'hospitalité avec moins de largesse que les Espagnols, mais avec un meilleur cœur. Leur intelligence vive et brillante compte malheureusement trop sur elle-même; ils ne se fortifient pas assez par l'instruction.

Pourtant quelques-uns d'entre eux se sont fait connaître par des poésies où brille une riche imagination, principalement Heredia, mort depuis quelques années, et j'ajouterai doña Luisa Perez de Montes de Oca, qui appartenait au sexe masculin par la vigueur de son talent.

Les *Cubanas* sont d'une extrême coquetterie; elles ne laissent jamais échapper l'occasion d'exercer le pouvoir de leurs grands yeux si expressifs, et souvent, à ce jeu, leurs cœurs, qui ne sont pas invulnérables, reçoivent des blessures profondes. Les hommes sont très-fous, très-ardents, très-passionnés, très-voluptueux; ils se livrent sans résistance aux caprices de leurs passions; ils se plaisent à nouer et à dénouer des intrigues galantes; ils aiment le libertinage et s'y livrent sans scrupule. Ils ont de l'imagination, l'instinct de la poésie et le goût de la musique. Naturellement fort peu laborieux et industrieux, ils savourent amplement, quand ils possèdent quelque fortune,

le bonheur de ne rien faire. Quelques-uns de ceux qui n'ont rien préfèrent pâtir de la faim et vivre sur le commun, lorsqu'ils le peuvent, plutôt que de demander leur pain au travail. C'est la vraie paresse nationale, la misérable oisiveté castillane.

Ils détestent les Espagnols, parce qu'ils voient en eux, avec raison, des maîtres avides et despotiques; ils ont du mépris pour les *Habaneros,* qui sont loin de les valoir sous le rapport de la bonté; ils se méfient des Français, dont ils ne voient, malheureusement, qu'un triste spécimen.

Ce qui est vraiment étrange dans leurs mœurs, c'est ce qu'ils appellent *velorio,* veillée des morts. A côté de la pièce où se trouve le corps du défunt, sont installés ceux qui doivent le veiller, au nombre d'une douzaine au moins. Mais comme, parmi les amis les plus dévoués, on n'en eût pas réuni beaucoup qui consentissent à passer la nuit bien dévotement, bien tristement, on a cherché et trouvé le moyen de leur faire passer le temps d'une façon supportable. Dans la salle où sont les veilleurs, on établit une table abondamment servie de mets recherchés et de vins, et, pendant toute la nuit, ils mangent, ils boivent, ils

causent, ils rient, car leurs conversations ne sont pas du tout funèbres. Les parents du mort sont parmi les veilleurs et font comme les autres; par moments ils se détachent, et vont s'agenouiller près de sa dépouille et poussent des cris lamentables. Je me rappelle que j'avais été très-curieux d'assister à l'un de ces velorios et que j'y parvins aisément. La famille qui venait de perdre l'un de ses membres était très-occupée des soins que réclamait le festin qu'elle donnait; quand le hasard la conduisait devant la porte de la chambre mortuaire, elle ne manquait jamais de s'écrier : « Ah! pauvre ami!... attends un peu; nous n'avons pas encore le temps de te pleurer comme il faut; nous sommes occupés à préparer la table de ceux qui doivent te veiller, mais sois tranquille, nous allons *te crier* tout à l'heure (*luego te vamos gritar*)! » Et, en effet, aussitôt débarrassée de sa matérielle occupation, elle jeta des cris effroyables.

Du reste, les instants où il faut crier sont à peu près réglés. Le moment de la mort donne le signal des premiers cris, puis ils doivent se renouveler de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce qu'on emporte le corps. Ce dernier instant est le plus solennel, le plus important; il faut réunir

toutes ses forces et mettre son gosier et ses poumons à une rude épreuve. En voyant ces gens se tordre et se frapper la tête contre le sol, en les entendant crier à perdre haleine, on est surpris ensuite qu'ils aient pu résister à une besogne aussi consciencieusement faite. Ils pleurent ainsi leurs morts pour deux causes : d'abord pour donner une bonne opinion de leur cœur, puis pour satisfaire les pauvres âmes qui s'en vont de ce monde, en leur prouvant qu'elles sont regrettées.

V

Les mœurs créoles. — Superstitions. — Moyens singuliers de guérison contre la fièvre et la jaunisse. — L'achat des enfants. — La jeune fille empoisonnée. — Les vaudoux.

Les créoles forment un petit peuple à part. Les habitudes des Espagnols et des Cubanos ont déteint sur eux.

Si l'on juge les créoles qui sont à Santiago de Cuba par les qualités du cœur, on ne peut qu'en avoir la plus haute opinion. Ils sont prodigues, généreux, sensibles, charitables; ils possèdent toutes les grandes qualités des belles âmes et les poussent quelquefois jusqu'à l'exagération. Ils accueillent nos compatriotes avec une affabilité et une cordialité charmantes; ils les logent, les nourrissent, les encouragent, les recommandent, leur font trouver du travail, et, jusqu'à ce que leurs protégés aient un emploi lucratif, ils ne les abandonnent point. Leurs maisons demeurent toujours ou-

vertes à la souffrance et au malheur. Le Français qui se trouve dans une famille créole s'estime bien heureux, surtout quand il compare son sort à celui de ses amis logés à l'hôtel. S'il vient à être malade, il est soigné avec la plus touchante bonté, le plus beau dévouement; la famille passe près de lui des nuits entières, sans se plaindre; elle se plaît à remplacer les parents absents, qui n'auraient pas montré une tendresse plus noblement compatissante. Comment ne pas s'attacher à celui qu'on a secouru? Aussi lui porte-t-elle un intérêt que l'ingratitude seule refroidit quelquefois plus tard.

Mais, malgré leur incontestable bonté, les créoles se montrent très-durs envers leurs esclaves. En cela, ils suivent l'exemple des Espagnols et des Cubanos. Il est vrai néanmoins qu'ils n'ont jamais eu la cruauté de ceux-ci.

Ils étonnent les observateurs par des contradictions étranges. Leur nonchalance, leur voix harmonieuse, leurs molles attitudes, leurs manières lentes, semblent annoncer le calme et la douceur du caractère, et, quand on vit avec eux, on assiste à des colères terribles. Leur cœur est excellent, mais on n'en peut dire autant de leur tête.

Ils sont d'une extrême susceptibilité; un mot lancé par mégarde dans la conversation suffit pour les blesser profondément. Ils sont très-ingénieux à se tourmenter, à grossir les moindres contrariétés, à se rendre malheureux. J'ai connu des familles créoles dont les membres s'aimaient tendrement entre eux, et pourtant ils se querellaient sans cesse, faisaient de leur vie un véritable enfer. A quoi peut être utile une amitié pareille? Ils sont d'un amour-propre exagéré, ils s'offensent de tout ce qui leur paraît une critique, soit de leurs mœurs, soit de leurs principes, soit du pays qu'ils ont adopté pour patrie, soit même de leur talent culinaire. Il y a parmi eux des intelligences remarquables, mais il y a aussi beaucoup de présomptueux et d'imbéciles. Ceux-ci sont très-comiques; ce sont de grotesques imitateurs des ridicules gommeux de Paris.

Les enfants créoles sont élevés avec une faiblesse devenue proverbiale; cependant il est juste de reconnaître qu'on ne tolère pas chez eux les incroyables fantaisies qui font sourire les parents espagnols. On ne les voit pas, à peine âgés de trois ans, ayant d'énormes cigares à la bouche comme les petits Cubanos. Ceux-ci ont

sous les yeux l'exemple de leurs pères et de leurs mères, qui fument constamment.

Comme toutes les natures naïves et facilement crédules, les créoles ont la tête remplie de superstitions. Leur imagination abandonnée à elle-même enfante des fantômes bizarres. Ils vous jurent avec bonne foi qu'ils ont vu les choses les plus impossibles du monde. Il est des maisons qu'ils ne voudraient pas habiter pour des tonnes d'or; pendant la nuit des revenants, couverts de blancs linceuls, y traînent bruyamment des chaînes invisibles. Probablement il s'y est commis des crimes atroces.

Nous ne consignerons pas ici toutes leurs croyances superstitieuses; ce serait trop long; mais nous en citerons quelques-unes, afin d'en donner une idée.

S'il vous tombe une paille dans l'œil, disent-ils, n'y portez pas le doigt, ne cherchez pas à l'ôter; faites seulement le signe de la croix, et la paille importune s'envolera.

A-t-on une fièvre obstinée, dont aucun remède ne peut avoir raison? Mettez des morceaux d'une orange amère dans un vase d'eau; placez-le au serein; au milieu de la nuit, allez en chemise goûter à l'orange et à l'eau, puis regagnez votre

lit sans regarder derrière vous, et vous êtes guéri. Si vous ne l'êtes pas, c'est que vous y mettez de la mauvaise foi.

Voici un moyen certain de se défaire de la jaunisse, maladie très-tenace, comme chacun sait. On enfile treize gousses d'ail à un bout de ficelle, on l'attache à son cou, on le porte durant treize jours. Au milieu de la nuit du treizième jour, on se rend à l'embranchement de deux rues, on jette son collier par-dessus sa tête, et l'on regagne son domicile sans regarder derrière soi. Si l'on n'a commis aucune imprudente curiosité, on est sauvé : plus de jaunisse possible.

Quand une mère qui a perdu plusieurs enfants vient à en avoir un nouveau, elle le vend à une amie pour un réal. L'enfant prend seulement le nom d'esclave, naturellement sans en avoir aucune des peines, et cela suffit pour lui garantir l'existence.

Ces naïves croyances me rappellent un fait qui causa un bruit considérable. On se disait avec horreur que des vaudoux avaient jeté à une jeune fille l'effrayant mal d'*ioc*, corruption de langage, créolisation des mots espagnols *mal de ojo*, qui équivalent à la *jettatura* italienne. L'influence magique de l'œil avait produit un effet

extraordinaire; la malheureuse enfant était presque folle, elle éprouvait des démangeaisons par tout le corps, et, quand elle se grattait, il en sortait des ongles, des cheveux, de petits os. Elle vomissait les mêmes surprenants objets. Les médecins qui avaient nié le fait, en voyant la malade, en avaient été convaincus. Ce qu'il y avait de vrai dans toutes ces absurdes exagérations, c'était qu'un abcès s'était formé à l'une des jambes de l'enfant et qu'on en avait retiré les ossements d'un fœtus. C'est un phénomène très-connu dans les facultés de médecine; la jeune fille, depuis sa naissance, avait porté dans son corps le cadavre de son frère, mort en état d'embryon. Ce miracle de la nature, qui devait surprendre des personnes ignorantes, avait effrayé, et l'on sait ce qu'inventent les imaginations frappées.

On attribue toutes sortes de maléfices aux vaudoux. Aussi en a-t-on une peur énorme et sacrifie-t-on ses principes, ses répugnances, à la nécessité de se bien mettre avec eux. Le moins que vous ayez à redouter d'eux, c'est qu'ils pénètrent chez vous et introduisent sous votre oreiller un *ouanga* qui vous donne une migraine perpétuelle. Ils ont d'ailleurs tant de moyens de

vous nuire! Ils n'ont qu'à vous regarder de travers, ils vous jettent le mauvais sort, et rien désormais ne peut vous réussir; votre santé, votre fortune, tout est atteint.

Dès l'âge le plus tendre, les enfants grandissent entourés de nègres qui leur farcissent la tête de prodigieux fantômes; il n'est pas étonnant que, devenus grands, leur naïve crédulité accueille encore favorablement les miracles attribués à l'esprit malfaisant des vaudoux.

Il est vrai que ceux-ci, par leurs conjurations, par leurs grimaces, par leurs maléfices, par leurs sortiléges, prêtent beaucoup aux exagérations insensées. Ils ont toujours sur eux quelques *ouangas*, c'est-à-dire des ingrédients propres à faire du mal. Ils se dissimulent, parce qu'ils se sentent profondément méprisés; mais ils sont heureux néanmoins quand ils sont devinés et qu'on les craint. Cette sorcellerie a été importée d'Haïti par le bas peuple; depuis, elle s'est facilement acclimatée à Cuba, elle a pris des proportions notables, elle a gagné une partie de la société créole, la partie corrompue. Il y a des dames très comme il faut, en apparence, qu'on reçoit chez soi, qu'on fréquente et qui sont de la secte infâme.

J'assistai à l'une des séances de cette étrange association, grâce au fils d'une dame que je n'aurais jamais soupçonnée d'une affiliation semblable. C'était chez elle-même que devaient, ce soir-là, se réunir les membres de la société. Son fils me fit entrer dans un cabinet dont la porte vermoulue, percée de fissures nombreuses, me permettait de voir ce qui allait se passer dans la pièce destinée aux sorcelleries. Une seconde porte, dont il me remit la clef, me laissait la liberté de fuir, si le spectacle me déplaisait. Je n'avais pas à craindre d'être surpris, car ce cabinet était vide et, en outre, un verrou me protégeait contre les inadvertances.

Une fois à mon poste, j'eus à souffrir d'une attente longue et pénible. Enfin la pièce s'éclaira tout à coup; c'était une grande chambre à coucher assez simple. Un lit à baldaquin, orné d'un moustiquaire, un *tocador* (sorte de toilette), une table ronde au milieu, une grande armoire et des chaises de rotin, formaient tout l'ameublement. La maîtresse de la maison parut la première, en négligé, tenant à la main une antique lampe de fer-blanc. A sa suite, venaient les autres matrones, au nombre de douze. Une jeune fille de seize ans environ les suivait,

portant un paquet et deux poules, l'une blanche et l'autre noire. Le centre de la table était occupé par une grande *batea* (gamelle) contenant une matière fumante, récemment apportée dans l'obscurité et que je ne pouvais apercevoir de ma place. Treize cuillers de bois étaient rangées comme si l'on devait faire quelque étrange repas.

A la lumière pâle et vacillante de la lampe fumeuse, tous les objets prenaient un aspect fantastique; les figures, de nuances diverses, devenaient sinistres. La jeune fille jeta dans un coin son paquet et les poules, prit un tambourin, s'assit, et en tira des sons qui furent comme le prélude de la fête. Puis elle se mit à le frapper des deux mains par des mouvements saccadés. Je me rappelai alors ce bruit de tambourin qui se faisait parfois entendre vers onze heures ou minuit, et qu'on me disait la musique favorite des vaudoux.

Les treize femmes vinrent former une ronde autour de la table, puis, ralentissant leur danse, elles prirent les treize cuillers, les trempèrent dans la gamelle et les portèrent à leurs lèvres. Elles continuèrent ainsi à manger, sans cesser leur ronde cabalistique. Quand elles finirent, la

jeune fille déposa son tambourin, s'agenouilla devant elles, et elles essuyèrent leurs mains dans ses cheveux, qui se dénouèrent et se répandirent sur ses épaules en noires boucles. L'opération terminée, la maîtresse de la maison saisit la poule blanche par le cou et lui trancha la gorge avec un couteau fraîchement aiguisé. La pauvre bête ne poussa qu'un cri étouffé; son sang fut recueilli dans un vase, que la dame porta à ses lèvres et qu'elle fit passer ensuite à sa voisine, qui en fit autant, jusqu'à ce qu'il eût passé entre les mains des treize femmes. La poule noire eut le même sort, et son sang fut employé au même usage. Puis on regarda les deux vases attentivement, sans doute pour en déduire quelque pronostic; on y jeta ensuite une poudre grise, et on les plaça de côté pour quelque usage mystérieux et coupable.

Alors l'une de ces femmes prit le tambourin et le frappa avec fureur. Aussitôt la jeune fille se dépouilla de ses vêtements; son corps décharné apparut à mes regards surpris. Je n'eus pas le temps de plaindre sa maigreur, car elle bondit en une danse effrénée. Ses membres paraissaient doués d'une prodigieuse élasticité; parfois elle semblait diminuer, parfois grandir. Sa longue

et régulière figure prenait une étrange expression. Du paquet jeté par terre, se glissa une couleuvre, qui rampa jusqu'à elle, s'enroula en trois anneaux et demeura immobile. La danse changea subitement; elle se composa de trépignements et de bonds capricieux. Tantôt la jeune fille courait autour du triple cercle, tantôt elle le franchissait d'un bond léger, tout cela avec une rapidité merveilleuse, sans effleurer l'immonde reptile charmé. Les yeux noirs de la brune enfant brillaient dans l'obscurité d'une façon effrayante. Ses maigres bras, jusqu'alors demeurés ballants le long de son corps, se mirent à faire des gestes, qui accompagnèrent tous ses mouvements et en exagérèrent le caractère bizarre. Ses pas s'écartèrent, et bientôt elle parcourut la chambre en poussant des cris d'angoisse, comme arrachés par une affreuse torture, des cris inexprimables. Les treize femmes les répétèrent au bruit du petit tambour, dont les battements redoublaient, selon la progression du mouvement de la danse. Tout à coup la couleuvre se redressa et enlaça la jeune sorcière de nombreux anneaux. L'attention de la lugubre assemblée redoubla; chaque pose que prenaient la tête et la queue du reptile devenait

un présage ou un pronostic, qu'elles interprétaient avec anxiété. Enfin, après un trépignement fébrile, la danseuse tomba en proie à une forte attaque d'épilepsie. Chacun de ses mouvements nerveux était une révélation du présent ou de l'avenir, avidement lue.

Je n'en pus supporter davantage; je m'enfuis avec horreur. Cette malheureuse enfant, succombant sous les attaques d'une maladie terrible, dont les incidents servaient de prophétie aux vaudoux, cette enfant m'inspira malgré moi une profonde pitié, mêlée à je ne sais quel sentiment de répulsion.

C'est dans ces séances que se composent les charmes destinés à opérer des prodiges et les poisons qui doivent venger la secte des ennemis qu'elle se connaît, qu'elle note avec un soin implacable.

VI

L'esclavage à la ville. — Les droits des nègres. — Les syndics des esclaves. — Les époux X.

L'esclavage à la ville, déjà bien cruel, est cependant moins rude qu'à la campagne. Il soumet les malheureux noirs à un avilissement et à un abrutissement moins complets. Les travaux sont moins pénibles. Certains esclaves ont même des emplois qui peuvent améliorer leur intelligence; ils sont intendants dans de grandes maisons, commis dans de petites boutiques; ils savent lire, écrire, calculer, mais ce sont là les exceptions. Néanmoins, se trouvant journellement mêlés au monde civilisé, ils prennent quelque chose de ses principes, de ses idées, de ses manières, ils acquièrent un certain vernis. Quelques-uns se marient et vivent bien avec leurs femmes. Les plus distinguées parmi celles-ci sont les coutu-

rières. C'est, du reste, ce qu'on en peut faire de mieux. Mais combien ils sont maltraités tous!

Les plus dévoués domestiques — il est vrai qu'ils sont rares — subissent tous les funestes effets de la mauvaise humeur de leurs maîtres; parfois ils sont plus sévèrement punis pour d'excellentes intentions que pour des fautes graves. Ces injustices, qui se renouvellent souvent, les révoltent et les découragent; lorsqu'ils sont devenus vieux, ils ne pensent plus qu'à la vengeance. Ce qui est étonnant, c'est que leurs maîtres — leurs ennemis, leurs bourreaux — prétendent naïvement à leur amitié. Ils vous disent avec aigreur, comme blessés dans un secret sentiment : « Les nègres ne nous aiment point, ils sont méchants, ils voudraient pouvoir nous nuire; c'est une race maudite et exécrable. » On méprise ces malheureux noirs, on les insulte, on les maltraite, et l'on espère qu'en retour ils donneront leur affection; on compte sur leur dévouement!

Quand on faisait ouvertement la traite des nègres, on les parquait, à Cuba, comme des pourceaux sous une sorte de hangar; là le public allait les marchander et les visiter sous toutes les faces comme des bestiaux; on les vendait à vil prix et par douzaine. On en faisait une grande con-

sommation. Mais, depuis que la traite est abolie, on devrait avoir plus d'égards pour eux. Car enfin ils représentent une propriété, dont la valeur a toujours augmenté jusqu'en ces derniers temps. En 1855, un nègre valait quatre cents piastres (deux mille francs environ), et en 1868, les prix des denrées ayant haussé, on le payait jusqu'à mille piastres (cinq mille francs)[1]. On fait tout ce qu'on peut pour leur conserver la vie, mais on veut la leur rendre dure.

Le gouvernement espagnol a fait des efforts, dit-on, pour améliorer leur sort, mais il n'y est pas parvenu. C'est que ces efforts, démeurés impuissants, n'étaient pas ce qu'ils devaient être. Depuis bien des années, l'esclavage, tel qu'il s'exerce à Cuba, est horrible; quelques philanthropes sentent l'importance des améliorations, mais elle est énergiquement niée par la masse des propriétaires.

Déjà en 1811 la population des hommes libres était supérieure à celle des esclaves. Depuis l'abolition de la traite, naturellement cette différence n'a fait que croître. Les amis de l'humanité consta-

[1] Depuis que l'insurrection a éclaté, les nègres valent naturellement beaucoup moins, car les affaires sont en souffrance.

tent donc avec joie la diminution de l'esclavage, cette lèpre dégoûtante des sociétés, laquelle est près de disparaître entièrement[1]. Une brusque émancipation dans l'île de Cuba causerait des désordres considérables, de grands malheurs. Le seul moyen de donner aux esclaves une liberté dont ils puissent goûter les fruits, c'est de se relâcher peu à peu de la rigueur actuelle, jusqu'à leur montrer une bonté bien entendue. Mais ceux-là mêmes qui sont les mieux disposés en leur faveur sont arrêtés par la crainte de se compromettre, d'introduire dans l'assujettissement des noirs des innovations trop hardies qui peuvent avoir de grandes conséquences.

[1] L'Assemblée nationale d'Espagne a voté, en 1872, l'abolition de l'esclavage à Porto-Rico. Elle a fait son devoir, mais pourquoi s'est-elle arrêtée en si bon chemin? Pourquoi l'île de Cuba a-t-elle été exceptée de cette mesure équitable? Est-ce parce que les esclaves des immenses campagnes cubaines étaient, en grande partie, au pouvoir des volontaires, qui les faisaient travailler et qui vivaient de ce travail? Toutes les apparences le peuvent faire croire.

Depuis l'insurrection, la situation déjà si triste des noirs s'est encore empirée. Mais aussi un certain nombre d'entre eux, profitant du désordre, se sont-ils enfuis et réfugiés dans un endroit de l'île nommé *Vuelta-Arriba,* où ils peuvent se défendre et où ils ne sont pas inquiétés. D'autres font cause commune avec les insurgés, qui leur ont donné la liberté, dès le début de l'insurrection.

Ainsi qu'on l'a dit avec raison, dans les pays esclaves, il ne faut compter sur l'influence des lumières et l'adoucissement des mœurs qu'autant que ces biens accélèrent l'impulsion donnée par les gouvernements. Sans cette action directe des gouvernements et des *législatures,* aucune amélioration possible n'est à espérer.

Les droits qu'on accorde aux nègres se réduisent à quatre, et les voici : 1° la faculté de se marier à leur fantaisie; 2° le pouvoir de *buscar amo,* c'est-à-dire de chercher un autre maître moins sévère; 3° la possibilité de racheter leur liberté par le travail ou de l'obtenir comme rémunération de leurs bons services; 4° le droit de posséder quelque chose et de payer, par conséquent, la liberté de leurs femmes et de leurs enfants.

Il faut l'avouer, ces faibles priviléges dénotent de bonnes intentions. Ces droits humains qu'on reconnaît à des esclaves font contraste avec les lois barbares qui étaient mises en vigueur dans les colonies françaises et surtout dans les possessions anglaises. Mais ils sont tous éludés de la plus triste façon.

D'abord les noirs ne peuvent user pleinement de la liberté de se marier selon leur penchant. Ce n'est pas toujours que deux esclaves amoureux

l'un de l'autre appartiennent au même maître, surtout à la ville. Et quand il arrive qu'ils sont de deux maisons différentes, quel ménage peuvent-ils faire? Le mariage est alors incompatible avec leur condition servile. Le seul lien qui puisse raisonnablement les unir, c'est ce faible lien qu'une brouille peut rompre. C'est aussi celui qu'on voit le plus communément.

Lors même qu'ils sont horriblement maltraités, l'intimidation les empêche de changer de maître.

Quant au droit de racheter leur liberté et de posséder quelque chose, c'est ce qu'on a décrété de plus heureux pour eux. Quelques-uns ont dû leur bonheur à ces deux lois. Mais la généralité est réduite à toujours ambitionner vainement de pouvoir en jouir. Les esclaves qui travaillent pour leurs maîtres ne gagnent rien, ils reçoivent très-peu de récompenses; ce qu'ils possèdent provient fort souvent de vols. Ceux-là seuls qui travaillent pour leur compte, moyennant une rétribution mensuellement payée à leurs maîtres, ceux-là peuvent gagner quelque argent et, par des prodiges d'économie, amasser le prix d'un affranchissement vivement souhaité.

On a institué des *síndicos* (syndics) pour dé-

fendre les droits des nègres et leur faire justice. On a limité la punition qu'on doit leur infliger; s'il est prouvé qu'on leur ait donné plus de vingt-cinq coups de fouet, on est passible d'une amende. Mais il est bien rare qu'un esclave ose se révolter ouvertement contre son maître et recourir à la protection que lui offre la loi. Il sait que son maître est puissant, que le maître produira des témoins qui l'appuieront, que l'esclave ne pourra pas gagner sa cause, et que, renvoyé de la plainte, un nouveau et plus terrible châtiment l'attend encore. Ni la durée du travail ni la quantité de la nourriture des noirs ne sont fixées par la loi. Par là, on les tient : on les fait beaucoup travailler et on les nourrit très-peu. Dans les campagnes, ils n'ont pas de syndics, et tout esclave, pour parcourir une distance de cinquante pas hors de la plantation qu'il a pour prison, doit être muni d'un permis de son maître.

Dans la partie occidentale de l'île, vers la Havane, on les traite avec quelque pitié, quelque douceur. Mais, en général, à Santiago de Cuba, on se persuade qu'ils *ont besoin* d'être très-durement menés. « Il leur faut absolument le fouet », dit-on très-sérieusement. On les frappe à tort et à travers pour les exciter au travail. La sévérité

ainsi érigée en système dégénère trop souvent en cruauté.

En voici un exemple, pris entre mille :

Les époux X... étaient riches et puissants; ils tenaient dans leurs mains le sort de nombreux esclaves, et il ne pouvait être plus mal placé. Les frapper avec des fouets qui leur arrachaient des lambeaux de peau, et, sur les plaies saignantes, verser du tafia pimenté, ce n'était pas encore un supplice qui satisfît complétement leur difficile cruauté. Madame X. se donnait le triste plaisir de s'occuper particulièrement de leurs tortures; elle les faisait venir par douzaine, leur ordonnait de se dépouiller de tout vêtement, et, quand ils étaient nus, elle leur tatouait le corps avec des charbons enflammés ou des morceaux de fer rougis. Lorsqu'un de ces malheureux se reculait involontairement ou, ce qui est plus grave, faisait mine de vouloir se soustraire au supplice, elle devenait furieuse, le poursuivait avec rage et le maltraitait plus que les autres.

Une décrépitude précoce lui avait dégarni la bouche, et elle enviait bassement les magnifiques dents de ses esclaves. Elle s'étonnait que la nature lut eût ôté ce qu'elle avait soigneusement conservé à des êtres infimes. Une négresse surtout

avait des dents dont l'éblouissante blancheur excitait en madame X. une envieuse admiration. Un jour de fureur, la terrible femme n'y put tenir davantage; elle les lui arracha avec des tenailles, et vainement essaya de les faire tenir à ses gencives atrophiées.

Pour les moindres fautes, elle faisait mettre ses esclaves aux fers et au carcan dans un sombre et humide cachot. Pourtant ils n'osaient pas manifester l'intention de changer de maître. Par l'intimidation, on les soumet à tout.

Après une pareille vie de si horribles crimes, madame X. mourut, assaillie de remords, demandant pardon à ses victimes du mal qu'elle leur avait fait pendant de longues années.

VII

Les combats de coqs et le jeu.

Un dimanche, don Pedro vint me prendre, ainsi que nous en étions convenus, pour me conduire à la *galleria*. Il était grand amateur de combats de coqs, et, comme je n'en avais jamais vu, il m'en faisait des éloges qu'il prenait plaisir à exagérer follement.

Nous payâmes un modique prix d'entrée, et l'on nous fit passer dans une vaste cour. Au centre de cette cour, s'élève une estrade circulaire, construite en bois et couverte d'un toit de planches; c'est la *galleria,* — lieu où l'on fait battre les coqs. Une foule nombreuse occupait l'estrade et se répandait dans la cour et dans l'enceinte de cette manière de cirque. Tout le monde se parlait avec animation; on entendait un bourdonnement qui me rappelait celui de la Bourse

de Paris. Des *señores,* élégamment vêtus, tenaient en mains des coqs qu'ils comparaient et dont ils discutaient les avantages. Ils essayaient d'établir une nouvelle gageure, sans y parvenir. Déjà le sang de plusieurs combattants avait coulé. Je voyais les vainqueurs et les vaincus de ces duels étranges aux mains de quelques individus. Les vainqueurs étaient l'objet de soins attentifs, tandis que les vaincus, quand ils n'étaient pas morts, étaient traités avec mépris, parfois même avec cruauté.

Enfin un combat fut convenu entre un petit coq blanc et un coq rouge de taille moyenne. Alors on procéda immédiatement à un dernier préparatif indispensable : on gratta et l'on tailla avec un canif les éperons des deux futurs adversaires jusqu'à les rendre extrêmement aigus. A Cuba l'on fait battre les coqs avec leurs armes naturelles; on repousse avec horreur le système anglais, qui consiste à leur attacher aux éperons de petits sabres tranchants, barbarie odieuse qui ne permet même pas d'apprécier leur adresse, car le hasard fait tout pour eux.

Tandis qu'on se livrait à l'opération que nous avons signalée, don Pedro m'expliqua le régime auquel on soumet ces terribles oiseaux. Je re-

marquai qu'on leur avait coupé au ras de l'épiderme les plumes du cou, des cuisses et d'une grande partie du corps; on ne leur avait conservé que les plumes nécessaires pour garantir la poitrine, celles des ailes et un bouquet de queue. Les parties nues étaient d'un rouge ardent; don Pedro m'en apprit la cause : c'est qu'on les avait fréquemment arrosées d'*aguardiente* (de tafia). On les habitue à cette liqueur forte, on leur en souffle tous les jours à pleine bouche sur la tête, dégarnie de l'orgueilleuse et inutile crête, qui eût été une prise pour l'ennemi. Leur nourriture est très-réglée; ils ne mangent que deux fois par jour, à des heures convenues; on ne leur donne qu'un nombre limité de grains de maïs; le matin on leur accorde de petites boulettes de viande fortement épicées. On les tient sévèrement à l'attache, afin qu'ils n'enfreignent point les lois qu'on a établies pour eux et qu'ils n'aillent pas perdre leur vigueur auprès des poulettes. Ce régime a pour but de les endurcir et de les fortifier. On reconnaît tout de suite l'influence du tafia sur eux, quand on les soulève en les prenant au-dessous du jabot; leurs jambes, suspendues, sont alors saisies d'un tremblement nerveux extraordinaire. On distingue facilement leur race

vigoureuse parmi les variétés vulgaires des autres coqs. Les plumes de leurs ailes sont beaucoup plus dures, leurs becs coupent naturellement comme des ciseaux, leur chant résonne comme le clairon et se termine d'une façon brève qui ressemble à une provocation hardiment jetée.

Pour un Espagnol, un *gallo fino* a une grande valeur [1], tandis qu'un *gallo criollo* n'a que celle que peut lui accorder une cuisinière.

Enfin, quand on eut fini de disposer les deux coqs pour le combat, on entendit de tous les côtés les cris de *Fuere de la valla* (hors de l'arène) ! et chacun regagna sa place ou en prit une sur l'estrade. Nous fîmes comme tout le monde ; il ne resta sur le terrain, soigneusement sablé, que les parieurs, qui mirent leurs coqs en présence. Les deux féroces oiseaux se précipitèrent l'un sur l'autre, comme deux ennemis qui se cherchent depuis longtemps. Immédiatement, de tous les points de l'estrade, partirent des cris assourdissants ; des paris étaient proposés et acceptés avec ardeur. « *Voy ciento contra veinte pesos sobre el gallo blanco ! — Voy dos cientos contra cuarenta sobre el colorado !* » (Je parie cent piastres contre

[1] Ils le payent de quinze à vingt piastres, quelquefois davantage.

vingt sur le coq blanc! — Je parie deux cents contre quarante sur le rouge!) Des gageures plus importantes se faisaient à voix plus basse. Les avantages paraissaient du côté du coq rouge, auquel sa taille servait beaucoup; le blanc pourtant ne se décourageait pas; il luttait avec intrépidité, il remplaçait par l'adresse et la vivacité ce qui lui manquait du côté de la force; mais parfois on était tenté de le croire perdu. Chaque coup que lui donnait son rouge adversaire le faisait chanceler et faisait tressaillir les spectateurs. Des exclamations de joie retentissaient alors en certains endroits; on insultait le petit lutteur essoufflé, et une partie de ces insultes rejaillissait sur ceux qui étaient assez fous pour parier sur lui.

— *Cien pesos sobre el colorado*[1]! criait à don Pedro un jeune homme de sa connaissance. — Je tiens le pari, lui répondit audacieusement mon ami; vous allez voir comme ce petit blanc vous surprendra.

— Est-ce que vous perdez la tête, Pedro? lui demandai-je inquiet; vous voulez donc perdre votre argent?

[1] Cent piastres sur le coq rouge.

— Rassurez-vous, me dit-il d'un air suffisant; je veux au contraire gagner celui de ce jeune fanfaron.

Le combat se prolongeait, amenant des incidents qui faisaient bondir et hurler les spectateurs. Les deux oiseaux étaient couverts de blessures, d'où coulait un sang noir. Le blanc se mit à courir pour se rafraîchir la tête et essayer de fatiguer son adversaire; puis il se retourna brusquement et voulut l'attaquer, mais il le manqua, et reçut, à la tête, un coup perfide qui lui creva un œil. La douleur fut telle, qu'il s'affaissa sur lui-même. Les cris redoublèrent.

— Vous le voyez, dis-je à don Pedro, vous avez perdu.

— Ce n'est pas sûr; j'aurai confiance jusqu'à ce qu'il meure.

Le coq rouge s'acharna lâchement sur son adversaire terrassé, l'accabla d'une multitude de coups. Quand il se fut lassé, on les prit, leur souffla sur la tête et les remit en présence. Le borgne, en tâtonnant, saisit son ennemi, et fit appel à une suprême énergie pour lui porter un coup décisif. Contre l'attente générale, le coq rouge chancela et tomba, se débattant dans les douleurs d'une visible agonie.

Ce fut un grand désappointement pour les uns et un grand triomphe pour les autres. Don Pedro reçut ses cent piastres, en me regardant orgueilleusement.

Le combat suivant eut lieu entre un coq noir taché de rouge et un coq gris. Ce nouveau duel se présentait dans des conditions intéressantes. Les deux adversaires étaient de la même taille et paraissaient également doués d'adresse et de légèreté. Mais tout à coup le noir fut étourdi par un *espuelazo* (coup d'éperon) imprévu et prit la course, une course qui avait parfaitement l'air d'une fuite. On le conspua, on le traita de misérable lâche. Au milieu de ces insultes générales, don Pedro dit avec sang-froid au jeune homme qu'il connaissait et qui se moquait comme les autres :

— Deux cents piastres sur le coq noir !

— Cela va. Vous avez donc à cœur de me donner une belle revanche ?

— C'est plus que de l'audace, prenez garde, soufflai-je à l'oreille de mon ami.

— Soyez sans inquiétude. C'est la *gallina prieta* (la poule noire).

— La gallina prieta ? cela ne m'apprend rien.

— Je vous expliquerai tout plus tard.

La gallina se retourna à la manière du dernier

des Horace et faillit tuer d'un coup inattendu l'adversaire qui le poursuivait. Cette ruse adroite commença à étonner les spectateurs. Les paris s'engagèrent avec une rage nouvelle. Après avoir échangé quelques bottes avec le coq gris, la gallina reprit sa course; elle courut pendant cinq minutes, puis se retourna de nouveau et, cette fois, lui brisa le crâne. Le coup fut si violent, que la tête agonisante de son ennemi lui resta attachée à l'éperon. Cette prouesse excita un enthousiasme sans bornes. On ne peut se faire une idée des passions fougueuses qui sont mises en jeu en présence de ces duels d'oiseaux. De toutes parts, on descendit dans l'enceinte, on entoura le propriétaire de la gallina pour le féliciter, mais il fendit la foule et s'esquiva.

— Je ne m'étais pas trompé, dit don Pedro; c'est bien la gallina prieta.

— Mais qu'appelez-vous ainsi?

— Un coq extraordinaire. On l'appelle *gallina*, parce qu'il ressemble à une poule, et *prieta*, parce qu'il est noir. Il a eu plus de vingt combats ici, et il a toujours remporté la victoire de cette admirable façon que vous avez vue. Il a fait perdre et gagner de grandes fortunes; il a appartenu à divers maîtres, qu'il a enrichis. Aussi est-

il parfaitement connu à la galleria; son propriétaire actuel s'y est promené longtemps, sans trouver à le faire battre; il lui était impossible d'espérer de rencontrer un parieur assez fou pour risquer contre la gallina prieta son argent et son coq. Il a eu recours aujourd'hui à une ruse, il l'a fait teindre.

— Voilà, dis-je, qui est d'une astuce originale!

— Toujours est-il, reprit don Pedro, que, grâce à quelques taches rouges, la gallina prieta n'a pas été reconnue, et l'on a osé faire battre un coq contre elle. Les imbéciles ont été tellement trompés, qu'ils n'ont pas même reconnu sa tactique habituelle, ils ont sifflé! La gallina leur a prouvé, une fois de plus, ce qu'elle est. Ils commencent maintenant à se douter de la supercherie, mais il est trop tard. Le hardi propriétaire a dû parier quelque somme importante.

Pour la plupart des habitants de Cuba, les combats de coqs sont une grande préoccupation et un vif plaisir. Ces combats répondent au goût décidé des *Cubanos* et des Espagnols pour le jeu. Il y a quelques années, on risquait à la galleria, non-seulement son argent, mais encore sa maison, sa plantation, ses nègres, toutes ses propriétés; on entrait là millionnaire, on en sor-

tait ruiné. L'entrée en était interdite aux femmes, et cependant, par privilége singulier, une vieille dame s'y trouvait toujours fourrée, suivant avec un vif intérêt tous les combats et pariant gros jeu; c'était madame Gola. Il y a quelque temps, complétement ruinée, elle distrayait sa vieillesse en jouant aux cartes avec des gamins qu'elle payait pour cette besogne. Actuellement, la galleria de Cuba est soumise à une loi très-sage, mais facile à éluder : il est défendu d'y parier plus d'une certaine somme fixée; mais comment empêcher les gageures qui se font à voix basse ou d'un seul geste?

Si les habitants de Cuba sont engoués des combats de coqs, ils ne le sont pas de ceux de taureaux. Une compagnie de *toreros* assez habiles y est venue pendant que je m'y trouvais, et elle a excité plus d'horreur que d'intérêt. Son succès a été médiocre.

Le jeu, les jeux de cartes, surtout *el monte*, voilà l'une des plus ardentes passions des *Cubanos* et des Espagnols. J'étais curieux de voir quelques physionomies de joueurs, et don Pedro m'en procura bien vite l'occasion. La maison dans laquelle il me fit entrer était convenablement tenue; nous pénétrâmes jusque dans la

cour, où la table de jeu était installée sous une tonnelle. Mon ami connaissait le maître de la maison, auquel il alla tout droit et me présenta. Ce fut à peine si l'on se dérangea pour nous recevoir, et le jeu reprit aussitôt son cours interrompu. Une douzaine de joueurs se groupaient avec ardeur autour de la table, à laquelle nous réussîmes à nous faire deux places. *El monte* offre de grandes ressemblances avec le lansquenet; il est tout aussi rapide; en quelques secondes, il fait gagner et perdre des sommes considérables. Une carte tournée décide de votre sort. Dès que je fus assis, une figure étrange attira mon attention : un front bas et déprimé, ombragé par une forêt de cheveux noirs; d'épais sourcils surmontant des yeux bruns, profondément enfoncés dans leurs orbites; un nez proéminent, des joues pâles, une bouche petite, aux lèvres crispées et décolorées, telle était cette tête attachée par un cou grêle à un maigre corps. Son regard suivait le jeu avec avidité. Toute son âme semblait se concentrer dans ce sombre regard, qui était à lui seul un éloquent langage.

— Don Miguel est bien ému, me dit Pedro à voix basse, son signe est rouge.

Je regardai plus attentivement le joueur, et

je vis, en effet, se détacher sur sa joue gauche un signe tellement empourpré qu'il avait toute l'apparence d'une tache de sang sur son pâle visage. Tout à coup un éclair de joie brilla dans ses yeux, ses lèvres se déplissèrent pour s'épanouir en un sourire, son signe pâlit : il venait de gagner une somme importante. On lui fit passer des poignées de pièces d'or, qu'il empila devant lui avec une visible satisfaction. C'était à lui à prendre la main, et il le fit avec empressement; il dit à haute voix qu'il allait ruiner l'assemblée. En banquier opulent, il tint hardiment les plus forts enjeux. Il gagna plusieurs fois ; ses richesses croissaient avec une rapidité qui le rendait fou de joie. Mais brusquement la capricieuse Fortune cessa de le protéger; il perdit un coup plus important encore que les autres. Cependant, après avoir payé tous les joueurs, il lui restait encore une belle somme, mais son ambition ne s'en contenta pas; la fièvre du jeu l'emporta, et il vit constamment diminuer la montagne d'or qu'il avait devant lui. Enfin, il risqua sa dernière *onza* (82 francs environ) sur une carte, et la perdit. Son signe redevint écarlate; le désespoir le rendit hideux; il s'arrachait les cheveux à pleines mains. Dans le paroxysme

de sa rage, il se leva brusquement et frappa la table d'un violent coup de poing, en s'écriant :

— *Que el rayo le parte à U^des^ todos!* (Que la foudre vous écrase tous!)

— Miguel! dit sévèrement le maître de la maison en se levant, vous vous oubliez!

Miguel baissa la tête et sortit. Sa place fut prise par un audacieux, que la chance favorisa d'une façon surprenante. Venant à être banquier à son tour, il fit ce que Miguel avait vainement menacé de faire, il ruina les joueurs. Un seul d'entre eux conservait encore une assez grande quantité de pièces d'or devant lui; mais, en s'acharnant à vouloir rattraper ce qu'il avait perdu, il perdit tout ce qui lui restait. Alors le vainqueur se leva, et, s'adressant à celui qu'il venait de dépouiller, il dit :

— Je vais vous proposer une belle partie, don Guillermo. Vous avez une *hacienda* (une habitation) qui fait mon envie depuis longtemps; si vous voulez, je vous joue mon *enstancia* (une plantation plus petite) et toute la somme que j'ai devant moi, laquelle est à peu près de cent mille piastres (500,000 francs), contre votre hacienda et vos nègres.

— Vous déraisonnez, *amigo mio*, répondit

don Guillermo; la fortune vous fait perdre la tête.

— Allons, vous avez peur.

— La peur, en pareil cas, se conçoit bien, dit quelqu'un; risquer ainsi...

— Eh bien, non, je n'ai pas peur, — reprit résolûment don Guillermo; — j'accepte, mais les cartes ne seront tenues ni par vous ni par moi; c'est monsieur, — ajouta-t-il en me désignant, — qui les tiendra. C'est toujours *al monte,* n'est-ce pas?

— Cela va sans dire, répondit l'intrépide joueur.

Je tournai une carte, — les spectateurs suivaient tous mes mouvements avec une avide curiosité, — j'en tournai une seconde, puis une troisième. Chacun poussa immédiatement un cri, car celle-ci était la décisive.

— Prenez, don Guillermo; tout cet or vous appartient avec mon enstancia, dit le provocateur avec sang-froid.... Oh! je ne suis pas mauvais joueur comme Miguel. (C'était, ma foi, vrai.) Je serais riche en ce moment, mais tant pis pour moi: je n'ai pas su m'arrêter à temps!

Au sortir de là, nous passâmes par une étroite rue, au milieu de laquelle nous entendîmes des

cris épouvantables ; des voisins accouraient, et nous entrâmes après eux dans la maison d'où partaient ces cris. Un horrible spectacle frappa nos regards; une femme était étendue par terre, les vêtements déchirés et couverts de sang. On s'empressa autour d'elle, mais les soins étaient inutiles.

— Mon mari! mon mari! criait-elle à travers ses gémissements, où est-il? Voyez dans l'autre pièce ce qu'il est devenu.

Nous y courûmes, nous ne vîmes qu'un corps inanimé, dont la gorge était affreusement mutilée par un rasoir que tenait encore la main crispée. En regardant attentivement, nous reconnûmes avec surprise don Miguel. Nous revînmes près de la pauvre femme.

— Il s'est tué? demanda-t-elle.

— Oui, señora, répondit Pedro.

— Triste fin d'une misérable vie!

— Mais enfin que s'est-il passé? demanda-t-on.

— Quelque chose d'abominable. Ma mère, avant de partir pour Cobre, m'a confié une cassette qui contient tous ses bijoux et une grande partie de sa fortune; mon mari, venant de jouer et de perdre, a voulu que je lui remisse la clef de l'armoire où se trouve enfermée la cassette.

Il voulait aller jouer ce qui appartient à ma mère; je ne devais pas y consentir. Je lui ai résisté obstinément, et l'infâme, égaré par la fureur, m'a frappée de plusieurs coups de poignard.

Ses blessures étaient mortelles; elle expira le lendemain.

Nous sortîmes de cette sinistre maison, le cœur navré, répétant comme l'infortunée :

— Triste fin d'une misérable vie!

VIII

La semaine sainte. — Les processions. — La pendaison de *los judios*. — Les conversations à l'église. — Un défi et un scandale.

J'étais arrivé à Cuba vers une favorable époque de l'année pour assister à de solennelles cérémonies religieuses. Elles ont un côté curieux que je vais essayer d'esquisser.

Le jeudi saint se passe à peu près comme dans tous les pays catholiques. Seulement à Santiago les églises sont ornées d'une façon particulière, avec plus de richesse que d'art et de goût; elles sont éblouissantes par un grand luxe de lumières. Toute la population est en marche ce jour-là et les visite scrupuleusement, sans en excepter une, baise pieusement les pieds sacrés des statues du Christ et de la Vierge, en déposant son aumône dans des plateaux d'argent. Les cierges allumés s'avancent, sur des rangs pressés, à partir du

grand autel jusqu'au milieu de la nef. Leurs langues de feu forment comme une mer embrasée.

Le vendredi la cérémonie commence à la cathédrale dès le matin à huit heures et ne finit que le soir assez tard. Une foule de fidèles s'y pressent avec une admirable constance. Quelques-uns ne s'absentent que le temps nécessaire pour faire à la hâte un court repas et revenir. D'autres apportent avec eux une légère collation et mangent dans le saint lieu même, plutôt que de le quitter un seul instant pour le mieux respecter.

Il est impossible que durant un si grand nombre d'heures des distractions ne viennent troubler la plus fervente piété. Aussi s'oublie-t-on quelquefois jusqu'à faire la conversation avec son voisin. En certains moments, quand une procession traverse l'église, de grands troubles se produisent. Alors la voix irritée du curé gronde comme le tonnerre sous la voûte sonore du chœur et ramène sévèrement les égarés à leur saint devoir, un instant oublié. Ils reprennent docilement leurs prières interrompues.

Une procession va prendre à l'église *San-Franciso* la statue de Jésus de Nazareth et la transporte à la cathédrale; une autre va chercher l'auguste Mère du martyr et la conduit au même lieu.

Quand les deux statues sont en présence, un prédicateur monte en chaire et prononce un premier sermon, qui dure deux heures. Sa pathétique éloquence fait verser d'abondantes larmes sur les souffrances passées du Sauveur et la désolation de sa Mère.

Vers trois heures, il y a une trentaine d'années, on voyait attacher Jésus sur la croix. La population était tentée de prendre pour des bourreaux ceux qui faisaient subir ce supplice à un morceau de bois et de les crucifier à leur tour. On a renoncé à ce spectacle douloureux qui faisait trop saigner les cœurs sensibles. Maintenant on se contente de cacher le maître-autel par un grand rideau blanc, et, après le décrucifiement, on place le corps inanimé du glorieux martyr dans un riche tombeau, tout doré, entouré de gracieux petits anges joufflus.

En ce moment un autre prédicateur monte en chaire et prononce un second sermon.

On assiste ensuite à la procession du saint sépulcre autour de l'église. Puis la statue de la Vierge est reprise et reportée, en une nouvelle procession, à l'église de *los Dolores*, pompeusement parée, où la journée se termine enfin par un troisième sermon, qui dure jusqu'à onze heures.

Les fidèles reviennent alors chez eux, exténués, mais ayant pieusement employé leur temps.

Les processions se composent ce jour-là de prêtres chantant et accompagnant la statue de la Vierge ou celle de Jésus, et, à la suite, d'hommes en habit bourgeois, rangés sur deux files, tenant chacun à la main un cierge allumé. Au moment qui précède la sortie d'une procession, des enfants de chœur viennent offrir des cierges à tous les hommes décemment vêtus qui sont dans l'église, et ceux-ci acceptent cette offre — le gouverneur lui-même et les hauts fonctionnaires, qui assistent toujours à de telles solennités — comme une faveur; ils savent qu'ils vont figurer pour une part honorable dans la belle cérémonie qui doit avoir lieu; ils portent gravement leurs cierges, et se tachent les vêtements avec une sérénité tout à fait édifiante.

La procession terminée, les cierges sont fidèlement remis aux enfants de chœur, qui accourent les recevoir.

Quelquefois des gamins déguisés en hommes raisonnables s'emparent de quelques-uns de ces flambeaux, au début de la cérémonie, pour se donner de l'importance, et, s'il survient des que-

relles entre eux, ils s'en servent comme d'armes *à feu* pour se battre.

La journée commence avec beaucoup d'ordre; mais, vers la fin, elle montre un laisser-aller bien loin du respectueux silence imposé aux fidèles. J'entends encore le monotone bourdonnement des vieilles dévotes récitant à haute voix leur chapelet en même temps que le bruit plus gai des conversations mondaines qui se tenaient tout à côté.

Le samedi saint, à l'*Alleluia,* les cloches sonnent d'une manière extraordinaire; elles chantent alors les airs les plus gais, les plus impossibles de leur répertoire. A ce carillon grotesque, se mêle le bruit d'une fusillade qui part de tous les points de la ville. C'est un tapage à ne savoir où se réfugier. Les gamins sont en grande joie, car ce sont eux et des jeunes gens qui font entendre ces multiples détonations : ils tuent et ils brûlent les juifs en effigie. Depuis plusieurs jours, ils ont laborieusement préparé leurs mannequins de grandeur naturelle; ils en ont fait des caricatures des deux sexes, qu'ils ont habillées d'une façon ridicule : aux hommes, ils ont mis des faux-cols et des habits prodigieux; aux femmes, des robes scandaleuses. Le samedi matin ils les

pendent au milieu des rues, et, armés de fusils, de pistolets, ils attendent impatiemment le moment convenu pour le reste de l'exécution.

Dès que les cloches donnent le signal, ils tirent avec rage sur ces misérables *judios,* ils mettent le feu aux pétards qu'ils leur ont attachés aux jambes, ils leur prodiguent les plus dures injures, les frappent avec mépris et leur crachent au visage. Ils ne les abandonnent que quand, de tous ces mannequins, il ne reste que des tas de cendre.

Les juifs, pour les Cubanos ne sont bons qu'à être brûlés tout vifs. Ne sont-ce pas ces *perros de judios* (ces chiens de juifs) qui ont fait mourir le Christ? Quand un Espagnol veut faire à quelqu'un une cruelle offense, il l'appelle juif.

Pendant la cérémonie du vendredi, vers quatre heures, au moment où, en quelques endroits, on s'oubliait dans des conversations intéressantes, mes yeux se fixèrent sur un jeune homme qui parlait avec assiduité à une jeune femme dont la noire mantille me dérobait les traits. Il me semblait avoir vu ce jeune homme; sa figure ne m'était pas inconnue, mais je ne pouvais me rappeler où je l'avais remarquée. Je dis à don Pedro, qui se trouvait près de moi :

— Voici deux personnes qui paraissent absorbées par une intime causerie.

— En effet, me répondit-il. Je vous ai déjà parlé d'elles il y a quelque temps. En les voyant ainsi, je me rappelais qu'un certain jour, avant mon voyage en France, elles causèrent ici même un grand scandale... Je me trompe, ce fut du moins le jeune homme qui le causa, mais ce fut elle qui l'y poussa.

— Vous excitez ma curiosité; contez-moi donc cela.

— Ils s'entretenaient comme aujourd'hui; me trouvant fort près d'eux, je pouvais entendre tout ce qu'ils se disaient. Le jeune homme, par forfanterie ou par distraction, prit dans sa poche un étui et en tira un cigare, qu'il tint à la main. — « Est-ce que vous allez fumer ici? lui demanda sa voisine. — Peut-être bien, répondit-il d'un air intrépide — Allons donc! vous craignez trop le scandale. — Ne me défiez pas. — Justement, je vous mets au défi, là! — C'est contrariant, dit-il en fouillant dans sa poche, je n'ai pas une allumette sur moi. — C'est un prétexte. — Eh bien! voulez-vous que j'aille allumer mon cigare à la lumière d'un des cierges de l'autel? — Taisez-vous! vous êtes fou; est-ce que vous feriez jamais

cela? — M'en défiez-vous? — Oui, je vous en défie formellement! » Dès que ce dernier mot fut prononcé, l'écervelé traversa la foule, se rendit à l'autel, et, avec une parfaite assurance, alluma son cigare, comme il l'avait dit.

Les assistants le regardaient, rendus muets par la surprise; mais à ce premier sentiment, succéda l'indignation. Des hommes s'élancèrent pour s'emparer du téméraire, mais déjà il était hors de l'église. Vous devez concevoir l'effet que produisit cet acte insensé dans un pays comme le nôtre. La cérémonie fut troublée, on cria au sacrilége, les prêtres perdirent la tête, ce fut un indescriptible scandale.

La justice se saisit de cette grosse affaire; mais, heureusement pour le coupable, il appartient à une famille blanche, riche et noble, par conséquent trois fois puissante. A l'aide de protections et d'une forte somme, elle parvint à le soustraire aux terribles conséquences d'une telle gaminerie.

En ce moment, le flux d'une procession nous transporta plus près du couple dont les excentricités venaient de nous occuper. Je pus alors apercevoir le visage de la jeune femme assez pour la reconnaître.

— Comment! fis-je avec surprise, c'est doña Térésa C.!

— Vous ne l'aviez donc pas reconnue? répartit don Pedro. Vous avez déjà vu aussi ce jeune homme; c'est celui qui l'accompagnait à la Plaza de Armas.

IX

La Filarmonia et le Casino. — Scènes violentes dans un bal. — Les troubles politiques d'autrefois présageant l'insurrection actuelle. — Un gouverneur politique et civil. — Ses aventures à Cuba et sa fin. — Le collége et le séminaire. — Les prisons. — Un procédé de la justice de Cuba.

Quelques familles aristocratiques donnent chez elles des *tertulias* (des soirées), mais les bals les plus brillants ont généralement lieu à la *Filarmonia*. On nomme ainsi une salle où, en de rares occasions, on organise des concerts, mais qu'on réserve plus particulièrement au plaisir de la danse. Une autre salle plus moderne, le Casino, essaya pendant quelque temps de lui faire concurrence; mais son succès fut éphémère, et aujourd'hui elle est fermée.

Trois mois après mon arrivée à Cuba, il y eut un grand bal à la *Filarmonia*, à je ne sais plus quelle occasion. Ce soir-là, j'étais saisi de

paresse et je serais volontiers resté dans ma chambre à rêver, mais don Pedro m'imposa l'obligation d'admirer cette fête magnifique.

La salle était décorée avec luxe; la lumière qui se projetait des lustres et des girandoles en faisait miroiter les ornements nombreux. Vêtues selon la mode parisienne et richement parées, les femmes me paraissaient plus jolies que jamais. Les éclairs de leurs yeux luttaient avantageusement avec le feu de leurs diamants et la lumière des bougies. Il me semblait que les paroles harmonieuses qui se pressaient sur leurs lèvres étaient la vraie langue de la passion. Leur molle démarche, les mouvements nonchalants de leurs danses, attirent l'attention des étrangers. Leurs pâles visages ont l'air de trahir des âmes ardentes, leur physionomie révèle un feu intérieur. Leurs pieds si petits, si gracieux, si délicatement chaussés, semblent impuissants à supporter leurs corps. On a peur de presser leurs mains tièdes, tant la finesse en est extrême. Sur la peau suave et parfumée de leurs rondes épaules, que permettaient de voir leurs robes décolletées, on ne reconnaissait pas la trace mate que laisse toujours la poudre de riz. Elles remplacent cet objet prétendu indispensable de la toilette des

Parisiennes par la *cascaria*[1], fabrication du pays. Leurs danses n'étaient pas très-variées. Le quadrille espagnol qu'on appelle *dansa*, le quadrille français modifié nommé *rigodon*, la valse et la polka, voilà tout leur répertoire. La grâce des femmes se déployait tout entière dans la valse.

Ce soir-là, l'élite de l'aristocratie espagnole et cubaine s'était donné rendez-vous à la *Filarmonia*. Dans cette double société, on pouvait compter bon nombre de jeunes filles d'une beauté merveilleuse. Chacune d'elles a une célébrité qui s'étend même dans le peuple.

Celui-ci, chaque fois qu'il y a fête à la *Filarmonia*, vient se grouper aux portes et aux fenêtres, qu'on laisse ouvertes à cause de la chaleur, et il se délecte des magnificences qu'on étale devant ses yeux éblouis. Les jours de concert, il prend, dans la rue, sa part de la musique qui réjouit à l'intérieur les oreilles aristocratiques. Il connaît toutes les réputations, toutes les aventures de ces femmes magnifiquement parées qui excitent son envie. Il critique ou il loue, il s'occupe constamment de personnes

[1] La cascaria se fait avec des coques d'œufs qu'on réduit en poudre très-fine.

qui ne daignent même pas le regarder. Il s'intéresse naïvement à ces jeunes filles dont la beauté le séduit; il détaille avec satisfaction les bijoux trop nombreux et trop riches qu'un goût assez épuré n'a pas encore exclus de leur parure. Il s'occupe aussi des jeunes gens, il connaît leurs prouesses galantes, leurs bons mots, leur esprit.

Ces frivoles jeunes gens ont pour la musique un goût presque égal à celui qu'ils montrent pour la danse. Quelques-uns ont prouvé d'excellentes dispositions pour apprendre certains instruments, mais il leur manque de bons professeurs. Pourtant Lauriano Fuente et Silvano Budeto, grâce à un travail persévérant et à un goût extraordinaire, sont devenus des violonistes d'un talent si réel, qu'ils ont fait l'admiration de Sivori. Il leur a fallu pour cela leur organisation exceptionnelle.

La *Filarmonia* de Cuba est le premier endroit où la Patti s'est fait entendre publiquement. Alors elle était encore enfant — elle avait quatorze ans à peine — et se trouvait sous la direction paternelle. La famille était pauvre, réduite aux expédients; la petite Adelina, après en avoir été toute l'espérance, en devenait le soutien. La voix inexpérimentée de cette enfant extraordinaire émer-

veilla les Cubanos par ses qualités surprenantes. Ils lui firent un triomphe qui était de bon augure pour l'avenir. Je suppose qu'aujourd'hui encore la célèbre artiste n'a pas oublié ces premiers bravos qui saluèrent son précoce début dans une carrière qu'elle devait parcourir avec tant d'éclat. Après même les enthousiasmes qu'elle a excités sous les neiges de la Russie dans la maturité de son talent, elle doit se souvenir encore des premières et naïves joies que lui valut sa voix enfantine sous l'ardent soleil des tropiques.

La *Filarmonia,* ce paisible lieu de plaisir, devint, à une époque déjà reculée, le théâtre d'actes de désordre dont les suites présageaient l'insurrection actuelle. Ce fut quelque temps après la célèbre expédition qu'entreprit follement le général Lopez en 1850 pour s'emparer de l'île avec une poignée de flibustiers. Cette tentative avortée, qui avait eu parmi les Cubanos de très-chauds partisans, jeta dans les esprits une grande perturbation; les haines entre les oppresseurs et les opprimés s'en trouvèrent fort exaltées. La sévérité de la justice espagnole avait été sans bornes; voulant dominer par l'intimidation, le gouvernement avait peut-être dépassé le but. Beaucoup de jeunes gens, soupçonnés d'o-

pinions trop avancées, furent arrêtés, puis parmi eux quelques-uns furent impitoyablement *garrottés* (mis à mort), quoique fort innocents de toute complicité avec Lopez et les siens.

Quelque temps après la triste fin de l'héroïque aventurier, les bals, brusquement suspendus, reprirent peu à peu, plutôt comme dissimulation que comme divertissements. En laissant paraître leur découragement, quelques timides craignaient de se compromettre. Les partisans du gouvernement, au contraire, se sentaient heureux d'afficher une gaieté qui était une insulte pour les vaincus et une flatterie pour l'Espagne. Aux bals de la *Filarmonia*, ils devenaient hardis jusqu'à l'insolence. Pour les braver, les Cubanos prodiguèrent les plus vils outrages au portrait de la reine Isabelle II, mis en évidence dans la salle. Cette action faillit être fatale aux délinquants. Si on les avait découverts, leur mort eût été certaine. Heureusement pour eux, ils surent se dissimuler, et ne se compromirent pas davantage.

Des dames haut placées virent avec peine ces dissensions manifestes, elles tentèrent fort inutilement quelques réconciliations. Une d'elles, dans la louable intention de mieux réussir, réunit

chez elle dans une *tertulia* les représentants des deux partis ennemis, — le parti cubano et le parti espagnol. Elle espérait qu'au moins la loi de la politesse, du savoir-vivre, les forcerait à dissimuler, et elle se disait que leurs mains, en se serrant, disposeraient leurs cœurs à se rapprocher. Les officiers espagnols et les Cubanos, en se trouvant en présence, laissèrent voir leur douloureuse surprise. Des propos très-vifs furent tenus de part et d'autre; au lieu de se tendre la main, on se donna des coups de poing. La lutte prit bientôt des proportions terribles; les chaises servirent d'armes offensives et défensives. Les glaces volèrent en éclats; les vases, les porcelaines, les lustres furent brisés. Plus d'un innocent reçut des coups qui ne lui étaient pas destinés. Les femmes prirent la fuite en poussant des cris d'épouvante et en laissant le champ libre aux combattants. Le sang coula en abondance; des blessés furent emportés. Celle qui avait eu la malencontreuse idée de cette fête de réconciliation s'en repentit tellement, qu'elle en fit une maladie, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Parmi les Cubanos arrêtés à cause de leurs sympathies pour Lopez, il s'en trouvait d'excel-

lentes familles. Ils étaient enfermés au Morro ; un jour on apprit qu'ils devaient être transférés à Ceuta, qui est pour l'Espagne un lieu équivalant à Cayenne et à la Nouvelle-Calédonie pour la France. Tous les jeunes Cubanos s'en émurent vivement et ourdirent une conspiration afin de soustraire leurs frères et leurs amis à une pareille flétrissure. A l'heure du départ, tout était prêt ; ceux-ci, instruits de la trame, devaient donner le signal de l'audacieuse entreprise ; mais ils défilèrent tous, muets et impassibles, devant ceux qui voulaient les délivrer. Résignés à leur sort, les futurs déportés ne voulurent pas risquer la liberté de leurs compatriotes.

Quelque temps après, outre un gouverneur militaire, un gouverneur politique et civil fut nommé à Cuba. C'est à ce dernier titre qu'un jeune Espagnol doué de brillantes qualités y fit son entrée. Investi d'un pouvoir absolu, il pouvait faire beaucoup de mal ; mais, heureusement, il était trop jeune pour être cruel. Il remplit sa pénible mission de façon à satisfaire son gouvernement, sans que sa conscience eût des reproches essentiels à lui adresser.

Il arrivait de la Havane, accompagné de deux personnes d'une ville de l'intérieur de l'île, une

mère et une fille. Celle-ci possédait une beauté qui expliquait l'attention que lui avait accordée le haut personnage en passant. Elle avait déployé un irrésistible manége de coquetterie pour le séduire. Au moment où elle voyait que sa proie allait lui échapper, elle songea fort à propos que d'importantes affaires exigeaient sa présence et celle de sa mère à Cuba. Voilà comment elles avaient fait route avec le nouveau gouverneur. Elles nourrissaient l'ambitieux projet de l'amener à un mariage, et déjà elles en avaient obtenu une vague promesse.

Un jour, en voyant une jeune créole d'une grande beauté, il sentit s'évanouir tout le charme de la sirène. Il comprit que, pour la première fois de sa vie, il aimait sérieusement.

La jeune créole était l'enfant d'un Anglais et d'une créole d'origine haïtienne et mulâtre. Élevée aux Etats-Unis, elle avait acquis assez d'instruction et pris d'assez bonnes manières pour répondre à des goûts distingués. Bientôt le jeune gouverneur s'arrangea de façon à la rencontrer souvent, à lier connaissance avec elle, et, cela fait, il la présenta, escortée de sa famille, aux bals luxueux de l'aristocratique *Filarmonia*. Ce procédé galant assurait son succès près de la

jeune fille, car il donnait une grande satisfaction à l'orgueil inné chez toute créole placée dans une condition humiliante. Sa mère elle-même n'était pas insensible au plaisir d'assister à des réunions qui lui avaient été interdites jusque-là; elle aimait d'ailleurs à voir briller sa fille, et elles savourèrent toutes deux les joies ardentes d'un amour-propre excessif. Autour d'elles, elles firent naître une furieuse jalousie. La beauté, la grâce, l'élégance de la jeune créole, tous ses succès auprès des jeunes gens, à qui elle tournait la tête, lui valurent autant de haines féroces. Les critiques les plus amères contre elle circulèrent de bouche en bouche parmi les dames. On considérait son intrusion à la *Filarmonia* comme une insulte infligée gratuitement à la société aristocratique.

On ne manqua pas d'insinuer que son protecteur avait le perfide dessein d'en faire sa maîtresse. Que pouvait-il en faire autrement? Son rang et sa race ne lui interdisaient-ils pas la folle pensée d'une mésalliance? Épouser une mulâtre eût été un crime de sa part.

Et pourtant, il faut le dire à la louange de ce jeune cœur sincèrement épris, il éprouvait pour elle autant d'estime que d'amour. Chaque jour,

il découvrait dans cette âme créole quelque trésor caché ; il y lisait, comme dans un livre ouvert, avec ravissement, le naïf amour qu'il faisait naître et grandir. En homme d'esprit, au-dessus des vulgaires préjugés, sachant apprécier à sa juste valeur cette pure, cette noble, cette exquise affection, il songeait sérieusement à se l'assurer pour toujours, à donner son nom à celle qu'il jugeait digne de lui. Il fit une demande solennelle au père de la jeune fille ; mais celui-ci répondit par un refus. C'était un Anglais de bonne race ; homme d'honneur avant tout, il ne connaissait que son devoir. Or, il avait promis la main de sa fille au fils d'un de ses compatriotes. Elle joignit ses prières à celles de son préféré pour essayer de fléchir une volonté qui les condamnait au malheur, mais le souvenir d'une promesse sacrée parlait plus haut encore aux oreilles de ce rigoriste que la voix tendre de son enfant, qui néanmoins connaissait bien le chemin de son cœur.

Le jeune homme se retira, mais ne se tint pas pour battu. Il avait, du reste, déclaré à ce père inflexible qu'il épouserait malgré lui celle qu'il aimait. On s'imagine sans difficulté tous les commentaires contradictoires que suscita ce fait.

On considérait comme un fou le père qui repoussait une si brillante alliance et comme bien plus fou encore le jeune gouverneur qui l'offrait.

Celui-ci profita d'une absence de la famille créole pour s'introduire un soir dans la chambre de la jeune fille. En rentrant chez elle, celle-ci ne fut pas peu surprise de le trouver dans ce sanctuaire que la présence d'aucun homme n'avait encore profané. Elle poussa un cri de frayeur; il essaya de la rassurer. Au bruit de leurs voix, le père accourut avec d'autres personnes.

— Un homme dans la chambre de ma fille! s'écria-t-il.

— Señor, dit le gouverneur, votre fille est maintenant compromise, vous ne pouvez plus me refuser sa main.

— C'est bien, repartit le père, épousez mademoiselle si vous voulez; je suis dégagé de ma parole : je n'ai plus de fille.

Il se figurait, dans l'aveuglement de sa colère, qu'il y avait une complicité coupable entre elle et lui. Afin de ne pas assister à ce mariage, rendu indispensable, il partit pour les États-Unis.

La scène nocturne produisit un immense effet dans le public; elle fut diversement interprétée, et les calomnies purent s'exercer à l'aise. Pour le

plus grand nombre, il était avéré que la jeune créole était la maîtresse du gouverneur. On attaquait la pauvre enfant même sur les feuilles publiques. Chaque jour *el Diario* contenait des insultes dirigées contre elle. On y lisait des vers comme ceux-ci :

« Que te importa de ser mulata
Si tu te casas con Eulata [1] ? »

On lui reprochait sa race comme une infamie.

Une série de contre-temps fit traîner le mariage en longueur; on prétendit naturellement qu'il n'aurait jamais lieu. Sur ces entrefaites, le fiancé fit un voyage à la Havane. On assura que le capitaine général l'avait mandé près de lui pour lui reprocher une conduite indigne de sa position. Quand il revint, après une assez longue absence, on supposa que, convenablement sermonné, il avait renoncé à la jeune créole et qu'il allait réparer ses torts envers la jeune fille blanche qu'il avait accompagnée.

Le dépit de celle-ci, qui pouvait se plaindre avec raison, expliquait et justifiait presque cer-

[1] Que t'importe d'être mulâtre
Si tu te maries à Eulata ?

taines menées vengeresses, mais la rage de la partie désintéressée, des blancs, ne peut être mise que sur le compte d'un absurde préjugé. Ils étaient furieux de voir un des leurs, — un des plus distingués, un personnage éminent, — sur le point de commettre ce qu'ils appelaient une monstrueuse mésalliance.

Dans un grand bal de la *Filarmonia* se trouvèrent réunis le gouverneur, la créole et sa rivale. C'était peu de jours après le retour du jeune homme de la Havane. La curiosité de l'assemblée était excitée au plus haut point; on fondait de grandes espérances sur une conversion. Jugez donc du désappointement général quand on le vit présenter la main à la créole et ouvrir le bal avec elle. Dès lors on comprit que le projet de mariage était sérieux; et en effet, peu de temps après, il fut mis à exécution.

Après avoir savouré pendant quelques jours sa lune de miel, le nouveau marié repartit pour la Havane. Il comptait revenir dans peu de temps près de sa jeune femme, mais il se décida tout à coup à un voyage en Espagne, et ce fut elle qui alla le rejoindre. Au lieu de partir directement de la Havane pour Cadix, comme ils le pouvaient faire, ils prirent passage à bord d'un bateau à

vapeur allant à New-York, afin de tenter une réconciliation avec le père irrité.

Ce dernier, en revoyant sa fille, sentit tomber toute sa colère et se réveiller son ancienne tendresse : il lui tendit les bras en pleurant.

Puis le jeune couple s'en sépara au bout de quelques jours, et se rembarqua pour se rendre en France et de là en Espagne.

Un fatal hasard fit que le bateau à vapeur auquel cette fois il confia son sort fût le *Lyonnais,* dont le naufrage eut un grand retentissement.

Le récit de sa triste fin et de son touchant amour occupe parfois encore les âmes sensibles de Cuba.

Les Cubanos aiment le théâtre, mais sans grande passion. Celui de Santiago, situé dans la *calle de las Enramadas* (rue des Ramées), n'est extérieurement qu'une maison fort ordinaire; de grands murs qui s'élèvent sans caractère, ridiculement badigeonnés d'une couleur vive, voilà tout. Intérieurement, la salle est bien distribuée; elle est décorée sans luxe, mais avec assez de goût; les stalles et les fauteuils sont en rotin, précaution indispensable à cause de la chaleur. Ce sont des troupes de passage qui y donnent des représentations, tantôt de drames, tantôt d'opéras.

Parmi les artistes qui s'y sont fait entendre, on cite toujours la *Pancaldi* avec enthousiasme. Toute jeune, douée d'une grande beauté et d'une voix merveilleuse, elle faisait partie d'une troupe italienne dont elle était l'étoile. On lui prédisait le plus brillant avenir, mais la fièvre jaune vint arrêter sa carrière au début. Ses admirateurs ne l'ont point oubliée, et, venus en Europe, après avoir entendu les plus célèbres cantatrices, ils pensent encore à la petite Italienne qui, la première, leur avait fait connaître les plus grands enchantements d'une voix humaine.

Si l'on peut reprocher quelque ignorance à la généralité des Cubanos, ce n'est pas qu'ils soient privés d'institutions où ils puissent s'instruire. Le collége Santiago possède des professeurs assez savants et une direction assez habile pour faire de bons élèves. Mais les jeunes gens dont nous parlons se persuadent que leur intelligence les met à même de se passer d'instruction. Leurs parents n'ont jamais fait que leurs volontés et leur ont toujours donné toute liberté de jouir d'une oisiveté qui leur est chère.

Outre un collége, la ville possède un séminaire dont elle s'honore. J'ai entendu faire des éloges de cette institution religieuse, et ils semblent

mérités, car elle a fait des prêtres aussi instruits que ceux qui viennent d'Espagne. Le vieux couvent, dont l'érection remonte à des temps reculés, est aujourd'hui transformé en caserne.

La littérature étant un art qui a des charmes séduisants pour toutes les natures d'imagination, elle est moins négligée des jeunes gens de Cuba. Ils s'en occupent en amateurs, mais il leur manque les livres nécessaires pour s'y livrer plus sérieusement. Cuba n'a pas de bibliothèque publique, pas de musée; c'est à peine s'il y a des librairies. Le gouvernement ne se soucie pas de la propagation des lumières dans le pays.

Si l'on n'a pas jugé la ville de Santiago digne de posséder une bibliothèque ni un musée, on l'a trouvée assez importante pour lui accorder deux prisons : un *precidio*, où l'on met les vulgaires détenus, et le *Morro*, prison d'État, réservée aux détenus politiques ou importants. Le Morro, situé sur l'un des deux rochers énormes qui resserrent l'entrée de la baie, a un aspect sombre qui attriste; du haut de sa forteresse, il regarde mélancoliquement la mer et semble écouter en silence le bruit monotone des vagues qui viennent sans cesse se briser à cent pieds au-dessous de lui. C'est là que fut

enfermé, durant des années, ce malheureux M. V... qui avait été consul belge.

Son histoire peut faire connaître un procédé de la justice de Cuba.

Un pharmacien français, M. C..., réunissait souvent chez lui quelques personnages marquants. Dans l'une de ces réunions, une vive querelle s'éleva entre de La R..., Espagnol occupant à Cuba une haute position, et M. V... Celui-ci, emporté par la colère, s'oublia jusqu'à souffleter le grand seigneur. Cet imprudent outrage lui attira une haine implacable. En galant homme, il offrit à l'Espagnol une réparation par les armes. Le duel étant sévèrement défendu à Cuba, il lui proposa, pour éviter les poursuites, de faire avec lui un voyage à la Jamaïque. Mais cela ne faisait nullement l'affaire de La R..., qui ne se piquait point de bravoure; il préféra employer les armes du lâche pour se venger d'une façon terrible. Il eut l'air d'oublier sa mésaventure, et, au bout de quelque temps, il se rendit à la Jamaïque, mais seul. Là, il retrouva un Marseillais, un ami digne de lui.

Ce Marseillais était un ancien négociant; il avait fait à Cuba de mauvaises affaires, que la justice qualifia de banqueroute frauduleuse.

La R... revint triomphant et commença immédiatement de mettre sa vengeance à exécution. V..., malgré son caractère officiel, fut accusé d'avoir facilité l'évasion d'E..., le négociant banqueroutier, et d'avoir distrait à son profit personnel une somme importante destinée à être payée aux créanciers. C'est la justice elle-même qui fit cette accusation avec sa redoutable autorité. On présenta à V... un billet signé de lui, attestant qu'il avait reçu d'E..., le soir même de sa fuite, la somme de cent mille piastres. V... reconnut parfaitement sa signature, mais il jura qu'il n'avait pas écrit un mot de ce qui précédait. Et, malgré son passé honorable, malgré le témoignage des experts qui déclaraient que ce billet pouvait être faux, l'infortuné V... fut enfermé au Morro, où il passa de nombreuses années, accablé par la honte et le désespoir. Il ne pouvait réclamer la protection de son gouvernement, car on prétendait que c'était en qualité de confrère que le négociant E... lui avait confié la somme en question, et il était, en effet, l'associé d'une maison de commerce. On sait qu'il est interdit aux consuls d'exercer aucune industrie.

V... était-il innocent? était-il coupable? On savait que son ennemi était capable de tout pour

se venger; mais on supposa, c'était l'opinion de la justice, qu'E..., au moment de sa fuite, craignant d'être arrêté et pour qu'en ce cas on ne trouvât pas d'argent sur lui, avait confié les cent mille piastres à V..., qui devait plus tard lui en faire parvenir les intérêts; que V... ne tenant pas cet engagement, E... s'était trouvé dans la misère et avait songé à la vengeance. La justice voulut avoir des éclaircissements de celui-ci. En conséquence, on lui écrivit que sa présence à Cuba était indispensable à l'instruction de l'affaire pendante, et on le pria de s'y rendre le plus tôt possible. D'après la promesse formelle qu'on lui fit, il n'avait pas à craindre qu'on lui demandât des comptes du passé; sa grâce devait lui être accordée pleine et entière, et, en outre, on lui payerait ses frais de voyage et une indemnité pour le dérangement qu'on lui causait. Séduit par de si belles promesses, E... n'hésite pas et s'embarque. Aussitôt que le navire sur lequel il s'est aventuré entre dans le port, des gardes viennent s'emparer de l'imprudent et le conduisent en prison. Cette ruse qu'on avait perfidement employée pour l'attirer l'indigne, mais il subit néanmoins toute la rigueur des lois espagnoles sur les banqueroutiers.

Comme on s'y attendait, sa déposition fut contre V... Et tous deux souffrirent durement et longuement des conséquences d'un soufflet malheureux, appliqué sur la joue du terrible La R...

Le pharmacien chez lequel avait eu lieu la funeste querelle était l'un des experts nommés pour se prononcer à l'égard du reçu, et ses déclarations furent favorables à V... ; il soutint que, par un procédé chimique, on avait pu effacer ce qui était antérieurement écrit sur le papier qu'on lui présentait et récrire autre chose à la place. Par là, il s'attira aussi la haine de La R..., et, pour se soustraire à la vengeance d'un si redoutable ennemi, il vendit sa pharmacie, et quitta le pays.

X

Excursion dans la rade. — Promenade à la *Socapa* et au *rio de Paradas*. — Le golfe *del Duan*. — Les rives et la source de *Paradas*.

Depuis plusieurs jours, don Pedro et moi nous avions projeté de faire sur mer une promenade en canot. Un matin nous mîmes ce projet à exécution. Nous étions favorisés par un beau temps. Dans un ciel d'un bleu vif, à peine taché de quelques flocons de nuages blancs, brillait un soleil dont les premiers et obliques rayons avaient une précoce chaleur. Quoique imprégné de la douce fraîcheur du matin, l'air était si calme qu'il obligeait à ramer le patron de la frêle barque, ce dont le brave homme enrageait, car il donnait des signes certains de son regret de ne pouvoir se livrer à la paresse en mettant la voile au vent. Mais le vent, peu complaisant, ne voulait pas faire la besogne du pauvre patron.

Nous étions convenus de ne pas sortir de la

rade; je laissai à don Pedro le soin de nous diriger où il l'entendait. Ce que je désirais, c'était de bien connaître tous les points que baigne la gracieuse baie de Cuba.

Enfin, au bout de quelques instants, une faible brise vint au secours du patron aux abois. Il en profita immédiatement pour tendre sa voile. *Sopla, san Antonio!* (souffle, saint Antoine!) s'écria-t-il, et, confiant dans sa fervente prière, il s'étendit et se croisa les bras. Puis il se mit à siffler entre ses dents pour encourager le souffle de saint Antoine à descendre du haut du ciel. Pourtant, malgré ces moyens infaillibles, la voile ne se gonfla pas complétement.

Nous suivions la côte à notre gauche. Nous vîmes d'abord la *Punta Blanca*[1], lieu choisi par la population cubana pour prendre des bains, pointe qui doit son nom à la terre crayeuse et aux pierres calcaires dont elle est formée. Tout près de là se trouvait autrefois un four à chaux. Nous passâmes successivement devant *las ensenadas Caribiza, de la Creez y de los Cocos, las puntas Jutea, Canoa y Gorda et la ensenada Garpar*. La *Punta Gorda* avance fièrement dans

[1] Pointe Blanche.

la mer les rochers dont elle se couronne; les vagues viennent les battre avec un bruit qui ressemble à un murmure contre ce coriace obstacle qui leur est éternellement opposé. Toutes ces *ensenadas* (golfes) ne s'enfoncent pas beaucoup dans les terres. Des mangliers pressés couvrent les rives et forment une bordure naturelle presque impénétrable. Nulle part ne se trahit une culture quelconque; on ne voit aucune habitation humaine. La végétation, du reste, atteste peu de fertilité dans ces parages trop voisins de la mer.

Du sein de l'onde, vis-à-vis de la *Punta-Canoa*[1], s'élève un rocher qu'on nomme *Piedra de los dos Compadres*[2], et qui a une tragique légende. On raconte que deux compères étaient liés par la plus étroite amitié et que l'un d'eux trahit pourtant cette sainte affection en devenant l'amant de la femme de l'autre. Celui-ci découvrit tout à coup la double trahison dont il était victime de la part de sa compagne et de la part de son ami et jura de se venger. Il provoqua le traître en un duel à mort, et, pour n'être point

[1] Pointe de Canot.
[2] Pierre des deux compères.

dérangés, ils se rendirent avec leurs témoins sur ce sombre rocher, isolé dans la mer. Le combat fut long et terrible : ils s'entre-tuèrent, donnant leur nom à ce lieu sinistre, près duquel on ne passe jamais sans se souvenir d'eux.

Ayant à gauche la *ensenada Garpar,* nous avions à droite l'île aux cocotiers dont j'ai parlé au commencement de ce récit. Enfin se dessina à nos yeux la *Socapa.*

Le canot s'échoua sur le rivage, et nous sautâmes sur le sable mouvant d'une plage assez étendue et assez belle. La *Socapa* est un groupe de quelques maisons formant un village tout petit. Ces maisons ressemblent aux plus ordinaires de Santiago : des murs badigeonnés et couverts d'une toiture très-inclinée, dont on voit les tuiles rouges. Les plus grandes d'entre elles se composent de quatre pièces et d'une *galerie,* sorte de terrasse couverte. Le village est encadré d'une végétation assez pauvre, où dominent les cimes altières et panachées des cocotiers. Il s'étale sur une ligne légèrement courbe, à vingt pas du rivage, et se trouve surmonté par derrière de quelques montagnes dont la chaîne inégale se prolonge au loin.

Nous déjeunâmes dans une maison dont mon

compagnon connaissait le chef. Nous nous trouvâmes attablés avec une foule assez nombreuse et joyeuse jusqu'à la folie. On était là sans gêne aucune; l'étiquette était remplacée par la bonne humeur la plus excentrique. D'un bout de la longue table à l'autre, on s'interpellait pour échanger des plaisanteries. Le vin catalan était versé à pleins verres, tous les convives buvaient en même temps, et successivement à la santé de chacun. On devait vider complétement son verre, car, après avoir bu, on était tenu de frapper avec le bord du vase renversé plusieurs coups sur son pouce, et, si une seule goutte en tombait, une nouvelle rasade vous était imposée.

Les femmes, comme les hommes, étaient soumises à cette inflexible loi.

Les bruyants éclats de rire se mêlaient au bruit monotone de la mer, qui frappait sans cesse de ses vagues écumantes le sable du rivage.

A une heure nous quittâmes la troupe joyeuse pour nous rembarquer. Nous échangeâmes de cordiales poignées de main avec nos hôtes et leurs convives. L'aimable hospitalité que nous avions reçue prit alors un caractère touchant; notre prompt départ jeta momentanément un

voile de tristesse sur la franche gaieté de ces heureux vivants. Après avoir épuisé toutes les séductions pour nous retenir, on consentit à nous voir nous éloigner, en nous accompagnant des vœux les plus charmants. On nous souhaita de trouver où nous attirait la curiosité autant de plaisir que nous venions d'en prendre à la Socapa. Nous ne croyions pas un seul instant à la possibilité de la réalisation de ce souhait, et pourtant nous partîmes.

La chaleur avait beaucoup augmenté; mais, en revanche, la brise, quoique tiède, soufflait avec plus de force. La voile, que remit le batelier, se gonfla tout à fait; le canot, en s'inclinant, fila avec rapidité; il semblait glisser sur l'onde tranquille, légèrement ridée.

Après avoir visité la Socapa, il nous restait à voir *el rio de Paradas,* rivière qui se jette dans la baie.

Nous prîmes encore à gauche, longeant la rive. Nous vîmes de nouveau d'autres *ensenadas* et d'autres *puntas* — car la rade est pleine de dentelures — parmi lesquelles il faut noter *las ensenadas de Capumar y de la Limeta, las puntas Limeta, Varey, del Sal.* Pûis nous nous engageâmes dans *l'ensenada del Duan.* Ce golfe,

assez large à son embouchure, va se rétrécissant; l'eau change peu à peu de couleur, elle devient saumâtre. Sur les deux côtés de la rivière,—encaissée par une terre noirâtre qui s'élève à plus d'un mètre, — on jouit de la vue d'une belle végétation, qui donne un frais ombrage. La douce température qu'on a dans ce lieu emprunte un charme de plus au contraste de la chaleur qu'on vient d'éprouver sous les rayons du soleil se reflétant dans la mer et vous éblouissant.

Le paresseux patron de la barque fut obligé, fort à regret, de replier sa voile pour reprendre les rames. Nous remontâmes avec quelque difficulté le cours, assez rapide, de la rivière de Paradas. Bientôt aux grands arbres qui nous abritaient, succédèrent des bambous dont les troncs creux, en se frottant les uns contre les autres, produisaient des cris étranges, parfois sinistres. On eût pu croire entendre les plaintes de la Nature.

Les deux rives se rapprochaient peu à peu et semblaient vouloir nous enserrer complétement. Don Pedro, qui tenait le gouvernail, avait toutes les peines du monde pour diriger notre bateau — quelque léger qu'il fût — dans les capricieux méandres de la rivière. Nous voulions arriver

jusqu'à sa source; cette entreprise hardie ne put être menée à bonne fin. Le canot s'engagea dans le sable, et force nous fut de sauter à terre.

Nous avions sauté sur la rive gauche. Devant nous, s'étendait une vaste plaine, presque déserte, abandonnée, plantée çà et là de quelques arbrisseaux et de grands arbres qui semblaient les géants dominateurs de ce lieu sauvage. Sur la rive opposée, une végétation basse et uniforme n'offrait aucun caractère remarquable.

Nous abandonnâmes le canot au patron pour courir à l'aventure. En essayant de trouver la source de la rivière, nous vîmes avec une douce surprise, à quelque distance de l'endroit où nous avions mis un terme forcé à notre navigation, un large bassin, profondément creusé dans du sable. A dix pas de là, s'élevait un énorme groupe de grands bambous qui formaient comme une cabane naturelle. Leurs hautes cimes se remuaient avec une mollesse pleine de charme, secouant au vent leurs feuilles étroites et longues, semblables à une chevelure. Ce site pittoresque nous captiva entièrement; la vue de cette eau calme et pure nous donna l'envie de nous baigner. En un instant, nous fûmes déshabillés, et nous nous y plongeâmes avec délices.

En sortant de ce bain, qui se prolongea près d'une heure, nous nous sentîmes de l'appétit. Rhabillés en toute hâte, nous allâmes nous abriter sous les bambous, dont les feuilles mortes formaient sur le sol un lit passable; nous nous étendîmes paresseusement, et, avec les provisions dont nous étions munis, nous fîmes notre dîner. Si ce second repas ne fut pas aussi bruyamment joyeux que le premier, il eut cependant sa part de gaieté.

Tandis que nous mangions, nous voyions des colibris au plumage vert, au collier pourpre, se jouer dans le feuillage et s'introduire précipitamment dans des nids creusés par eux dans la terre comme par des taupes. Rien n'est plus beau que ces oiseaux, mais rien n'est plus désagréable que leur chant. Le choix du lieu où ils placent leurs nids, faisant exception à toutes les espèces emplumées, est un côté bizarre et curieux de leur caractère.

Nous nous relevâmes pour aller essayer de découvrir la source du *rio de Paradas*. Nous nous aperçûmes alors que nos vêtements blancs étaient noircis en maints endroits; nous nous étions frottés contre des branches de bambou desséchées, lesquelles se couvrent toujours d'une

couche de mousse noire, semblable à la suie — et produisant le même effet.

Nous remarquâmes sur notre parcours des cactus et des asphodèles de toute beauté. Presque à chaque pas, nous faisions fuir des lézards gris et verts, des anolis de toutes couleurs, des sauterelles d'espèces diverses et curieuses. Nous troublions aussi le sommeil de quelques couleuvres innocentes, paresseusement repliées en anneaux sous les feuilles sèches. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à des collines agréablement situées, plantées de cèdres, d'orangers portant des fruits aigres et de citronniers.

Don Pedro, en sa qualité de chasseur, étant armé d'un fusil, se mit à faire un massacre des pauvres oiseaux qui sautillaient sur les branches. Il assassina impitoyablement des taccos, des grives et quelques merles d'un noir brillant, assez semblables aux corneilles. Il n'épargna pas non plus des piverts — appelés charpentiers par les créoles, non sans raison — qui creusaient leurs nids dans les troncs nus des grands cèdres avec leurs longs becs durs comme l'acier et perçants comme des vrilles.

En remontant toujours le cours de l'eau, qui diminuait constamment, nous parvînmes jusqu'à

une ombreuse ravine où nous vîmes un assez mince filet d'eau jaillissant de la terre, coulant avec un doux murmure sur une roche plate et se jetant avec un bruit harmonieux sur du gravier. Don Pedro me le désigna comme la vraie source de *Paradas*.

Comme alors il était grand temps de regagner notre canot, nous nous remîmes immédiatement en marche en pressant le pas. Quand nous reparûmes aux yeux du batelier, il fit un geste de joie, car il nous attendait avec impatience depuis longtemps.

Après être sortis du golfe *del Duan,* nous doublâmes la pointe qui porte le même nom. Nous continuâmes ensuite, ayant toujours la côte à quelques pas de nous, à notre gauche. Nous vîmes en passant *el rio de Caymanes,* qui en contient beaucoup, de ces terribles sauriens, et *el rio del Gascon*. Ce dernier nom m'a suppris; j'ai demandé comment une rivière de Cuba avait pu mériter cette appellation étrange, et personne n'a pu satisfaire ma légitime curiosité. Ces deux rivières, qui jettent paisiblement leurs eaux limpides dans la baie, sont peu larges et peu profondes.

Nous arrivâmes par une belle nuit étoilée, enchantés de notre agréable excursion.

XI

El Bota-Fuego. — Voyage à Cobre. — La montagne. — L'église. — La légende de la Vierge. — Les mines. — Le procès des mineurs. — Les fêtes de Cobre.

Au commencement de septembre, j'entendis beaucoup parler des fêtes qui devaient prochainement avoir lieu à *Cobre,* petite ville située à seize kilomètres de Santiago. On disait des merveilles de ces fêtes futures, et de nombreux départs s'effectuaient chaque jour. Je ne pus résister à l'entraînement général. J'avais, du reste, la plus grande envie de visiter ce célèbre village, qui a une très-grande importance à cause de sa montagne, de sa chapelle réputée, de sa *Virgen de Caridad* (Vierge de Charité), et surtout de ses mines, qui lui ont donné son nom métallique. On sait que *Cobre* signifie cuivre.

Mes préparatifs de voyage furent bientôt faits, et je m'embarquai — avec un grand nombre de personnes — à bord du *Bota-Fuego* (Jette-Feu),

bateau à vapeur à marche lente, lequel annonçait son départ depuis une demi-heure par un sifflement aigu, et nous transporta d'une rive à l'autre. Nous prîmes immédiatement ensuite nos places dans des wagons; je croyais qu'ils allaient être traînés par une machine à vapeur, maison y attela des chevaux. Ceux-ci partirent au claquement du fouet du conducteur, et gravirent péniblement une longue montée. Arrivés au sommet, ils furent dételés; les wagons, abandonnés à eux-mêmes, prirent alors une course rapide, qu'explique suffisamment la déclivité du morne.

Aussitôt rendu, je déposai à la hâte mes effets dans une modeste chambre que je louai moyennant quelques piastres — prix extraordinaire, vu l'affluence des étrangers qui arrivaient de tous les points de l'île — et je me mis à visiter la ville. Ce fut l'affaire de peu d'instants, car elle n'est pas bien grande. Des maisons comme les plus ordinaires de Santiago : toujours un rez-de-chaussée seulement, des murs badigeonnés, des toits très-inclinés, couverts de tuiles rouges. Les rues tortueuses étaient pleines d'arrivants et avaient une animation inaccoutumée, car le lendemain devait commencer la fête annuelle, qui dure plusieurs jours.

La ville est surmontée d'une majestueuse montagne, qui se pare pittoresquement et pieusement d'une chapelle très-vénérée. La montagne est renommée pour sa hauteur; la chapelle renferme la Vierge pour laquelle on a une grande dévotion dans toute l'île et qui opère des miracles qu'on cite avec la foi la plus vive.

On ne va pas à Cobre sans en gravir la célèbre montagne. Elle est assez abrupte, mais l'ascension n'en fut pas trop pénible pour moi, car je m'arrêtais à chaque instant pour regarder les alentours. Parvenu au sommet, je fus enthousiasmé par un splendide panorama. La campagne s'étend au loin, se creusant en vallées et s'élevant en mornes; elle était inondée de flots de lumière à tons vifs, doux ou chatoyants, qui faisaient le plus admirable effet. Les terrains cultivés se détachaient en lignes tendres sur les lignes plus sombres des forêts aux arbres gigantesques. La diversité des cultures variait encore les nuances de cet immense tapis de verdure.

Après être longtemps resté dans cette agréable contemplation, je me décidai à visiter la chapelle. Je redescendis quelques pas pour monter les marches qu'elle présente sur le versant de la montagne.

Cette chapelle est assez grande; en y entrant, on remarque une architecture simple, mais on demeure surpris des richesses considérables qu'elle renferme. Partout des offrandes, des *ex-voto,* de petits navires, des mains, des pieds, des jambes en or, en argent, etc., une foule d'objets de prix donnés en reconnaissance des miracles de la Vierge. L'autel est magnifiquement orné de dentelles et de broderies fines. Ces broderies sont les travaux des fidèles.

La statue si vénérée de la Mère du Christ est vêtue et parée d'une façon éblouissante. Sur son front rayonne un diadème de diamants; à son cou, se voit un collier de brillants, terminé par une croix en émeraudes de toute beauté; à ses bras, on remarque des bracelets; à ses doigts, des bagues; sur sa robe, sur son manteau, des ornements en or et en perles. On estime à des sommes considérables ce que d'ordinaire elle porte.

Elle a une légende fort curieuse qu'on raconte avec la foi la plus profonde.

Son apparition dans l'île remonte à des temps reculés. Elle y fut apportée d'Espagne par un soldat qui avait pour elle la plus grande dévotion. A cette époque, l'île eut à souffrir d'une invasion anglaise, conséquence des démêlés politiques

européens. Alors le pieux soldat eut le courage de précipiter sa Vierge bien-aimée dans la mer pour qu'elle ne tombât pas au pouvoir des ennemis de sa religion et ne subît pas de vils outrages. Il espérait que Dieu protégerait cette sainte image, et son espoir ne fut pas déçu. Quand la paix fut rétablie, des pêcheurs qui allaient chercher du sel sur un rocher — comme cela se fait encore à Cuba, bien qu'il y ait des salines — virent un étrange spectacle : une Vierge marchait sur la mer comme avait marché son Fils quelques siècles auparavant, et s'avançait à eux, la tête entourée d'une resplendissante auréole. Subjugués, éblouis, ils se signèrent dévotement et la recueillirent dans leur barque. Ils la conduisirent à Cuba, où elle fut reçue avec enthousiasme. On la transporta avec le plus grand respect à l'église de *los Dolores,* la plus ancienne de la ville et qui était alors l'église métropolitaine; mais il paraît que ce lieu ne plaisait pas à la Vierge, car elle n'y resta pas. Un matin elle avait disparu, bien que les portes fussent fermées, et on la retrouva plus tard sur un oranger de la montagne de Cobre. On la retransporta à Cuba et on la replaça sur l'autel pieusement disposé pour elle. Le lendemain elle n'y était plus; elle s'était réfugiée de

nouveau sur le même oranger. Alors on pensa que sa volonté s'était suffisamment manifestée; on fit construire une chapelle sur la montagne, et la sainte Vierge y fut mise en grande pompe.

Depuis, elle a maintenu sa réputation par des miracles de toutes sortes. De tous les points de l'île, on vient faire à Cobre de pieux pèlerinages.

Les trésors que renferme la chapelle ne sont pas les seuls de la montagne : les filons d'une riche mine de cuivre passent justement au-dessous de cette chapelle. Dans les terrains avoisinants, on a trouvé de nombreuses mines de cuivre qui sont en exploitation depuis longtemps et qui semblent inépuisables. Elles ont déjà produit des sommes immenses.

Presque toutes ces mines — particularité très-curieuse — appartiennent à des compagnies anglaises. Quelques Espagnols et quelques créoles sont leurs associés. M. Hardy, consul anglais, a été le premier à faire extraire de la terre de Cobre le métal qu'elle contenait. Il a fait venir d'Angleterre les machines indispensables à une grande entreprise minéralogique. Ce sont ses compatriotes qui ont fait construire le chemin de fer dont nous avons parlé. Il a laissé des souvenirs durables de sa munificence, et la Vierge, loin

d'être mutilée par les Anglais, a près d'elle les offrandes d'un Anglais protestant.

Les mines sont très-profondes, et il faut un certain courage pour s'y aventurer, car le moindre caillou parti d'en haut peut vous blesser gravement par la force qu'il acquiert dans la durée de sa chute. On descend, le plus communément, par des seaux dans ces abîmes qui semblent prodigieux. Des galeries creusées en tous sens obligent de se tenir courbé pour les visiter. Ces mines sont presque toutes exploitées en grand ; au tour d'elles, fonctionnent des machines considérables. Le minerai arrivé des profondeurs de la terre à sa surface par des seaux est immédiatement pris, broyé, pulvérisé, lavé, et le cuivre se dégage de la pierre, du souffre, de toutes les parties qui faisaient corps avec lui. Chaque mine emploie un grand nombre d'ouvriers, et tous ces ouvriers sont des esclaves appartenant à la compagnie ou loués à leurs maîtres. Ils ne se résignent qu'à regret à ce rude métier de mineur. Non-seulement leur labeur est extrêmement pénible, mais encore leur vie est souvent exposée, et il en meurt beaucoup.

Ainsi que nous l'avons dit, une riche mine de cuivre traverse la montagne, au-dessous de la

chapelle. Cette mine appartient à des Anglais qui, pour l'exploiter, ont tant creusé la montagne inrieurement qu'elle ne se soutient plus que par un prodige. Cependant, non satisfaits de l'énorme quantité de minerai qu'ils en avaient retirée, ils ont pensé que quelques filons importants, les plus riches peut-être, leur échappaient encore. Alors l'idée leur est venue de faire construire ailleurs une chapelle qui aurait été le refuge de la Vierge et de détruire la chapelle existante, afin de se livrer en toute liberté à leur exploitation. Mais le curé, se rappelant les deux manifestations éloquentes de l'opiniâtre volonté de la Vierge, s'opposa de toute son autorité à cette profanation. Les Anglais intentèrent un procès, qui traîna en longueur et qui fut enfin plaidé, jugé. Contre l'attente générale, la justice de Cuba fut prise d'un accès d'équité, et leur donna gain de cause, en vertu de la loi sur les concessions des mines décrétée par le gouvernement. Cette loi donne une étendue de terrain à celui qui a découvert une mine, et il en peut disposer à sa guise.

Mais il était écrit que la Vierge ne devait pas être dérangée de la retraite qu'elle s'était elle-même choisie. Peu après ce surprenant triomphe des Anglais, la partie orientale de l'île fut saccagée

par un épouvantable tremblement de terre. Les Espagnols en grand nombre virent dans cette catastrophe un avertissement céleste, la première manifestation d'une colère méritée par un penple égaré, sur le point de commettre un sacrilége. Dès lors, les Anglais durent oublier qu'ils avaient gagné leur procès.

Voici enfin le premier jour des fêtes. Elles doivent s'ouvrir par une procession de la Vierge, grande solennité qui ne se renouvelle que tous les quatre ans. Dès le matin, un grand fracas de cloches avertit que quelque chose d'extraordinaire doit avoir lieu. La foule se presse dans la chapelle et aux alentours. Après une longue attente, on aperçoit enfin le commencement du cortége; comme d'habitude, des señores en habit noir et pantalon blanc portent gravement des cierges allumés. La Vierge apparaît resplendissante, apportée sur un trône d'argent, orné de pierreries. Toute cette foule immense se prosterne. Je me trouve presque au sommet de la montagne; j'ai en cet instant un admirable coup d'œil : ces toilettes diverses où le blanc domine ressemblent à un tapis de neige parsemé de fleurs; toutes ces têtes inclinées présentent un ensemble d'une solennelle et touchante piété. Les plus endurcis se

sentent émus. La musique militaire fait entendre des airs tristes qui ne contribuent pas peu à cette émotion générale. On descend de la montagne avec la Vierge, on la promène par la ville, au milieu d'une foule dévotement agenouillée; on remonte et on la replace dans son sanctuaire.

Les fêtes durèrent quinze jours; ce fut un long excès de gaieté et de folie. Les journées commençaient par des promenades à cheval, continuaient par de longs repas aux nombreuses libations, par le jeu, et se terminaient par les bals, par le jeu encore, par des divertissements de divers genres. Le soir la ville prenait un aspect magique. Dans les principales rues, des tables s'alignaient éclairées par des bougies mises dans des bougeoirs ou collées simplement sur les tables elles-mêmes. On y vendait des friandises toutes chaudes ou des rafraîchissements. Derrière ces lumineuses rangées de tentations, les Espagnols faisaient frire, dans de grandes poêles, les *buñelos*[1], les *panadillas*[2], les *escabeches*[3], etc., et les créoles les *acras* et les *crossignols* qu'ils débitaient avec succès.

Non-seulement le jeu occupait grand nombre

[1] Gâteaux faits avec une espèce de pois.
[2] Petits pâtés de viandes à l'ail.
[3] Poissons fortement épicés, frits dans de l'huile.

de maisons, mais encore il s'étalait effrontément et impunément en pleine rue; des tables de roulette se voyaient partout, et la fièvre du gain était telle, qu'elle s'emparait même des plus indifférents. Ceux qui ne jouaient jamais se surprenaient, ces jours-là, risquant une pièce d'or sur la rouge ou la noire. Les physionomies des joueurs devenaient étrangement sinistres sous les diverses lueurs que projetaient les bougies et les flammes des fourneaux. Des gamins, sautant pardessus des feux de joie, mêlaient leurs éclats de rire aux jurons et aux malédictions des joueurs en mauvaise veine. C'était un tableau digne du pinceau de Rembrandt.

Les bals envoyaient au loin les notes les plus joyeuses de leurs fanfares comme de séduisants appâts. Il y avait bal partout, bal des blancs, bal des mulâtres, bal des nègres.

Le gouverneur de Cuba vint, le cinquième jour, honorer les fêtes de sa présence. Son collègue de Cobre alla au-devant de lui en grande pompe et le complimenta. Il reçut aussi les députations des blancs, des mulâtres et des noirs; il accueillit d'un air ennuyé leurs félicitations de commande A partir de ce jour, il sembla qu'un nouvel élan fût communiqué aux passions arden-

tes. On se divertissait avec fougue; on ne prenait plus le temps de dormir; c'étaient autant de minutes dérobées au plaisir.

Je parcourus tous les bals avec une avide curiosité.

Chez les blancs, cela se passait comme à la *Filarmonia*, avec plus d'entrain pourtant. Le gouverneur de Cuba y faisait une courte apparition. Chez les mulâtres, on s'abandonnait franchement au plaisir de la danse. Chez les nègres, on s'y livrait avec frénésie. Ceux-ci se tenaient dans les maisons et à la belle étoile, dans les cours. Partout il y avait des jeunes femmes d'une admirable beauté. Les jeunes filles mulâtres surtout se faisaient remarquer par leur type un peu étrange et par une grâce pleine de coquetterie qui n'appartient qu'à elles. Le costume des négresses se composait d'une robe d'étoffe légère — robe des grands jours — d'un foulard posé sur les épaules avec un certain art et attaché sur le sein, et d'un mouchoir de Madras noué sur la tête. Quelques-unes avaient des souliers sans bas, mais beaucoup d'entre elles étaient nu-pieds.

L'orchestre des blancs était imparfait, mais complet; celui des mulâtres ne se composait que d'un violon et d'une flûte; celui des nègres se

réduisait à des tambours qu'ils frappaient avec rage en les accompagnant de chansons créoles ou espagnoles.

Peu à peu l'entrain général me gagnait, je me surprenais à fredonner malgré moi. Cris, chansons, pétarades, musique accompagnée de cliquetis de castagnettes, bourdonnement monotone de tambours, hurlements de joie et de douleur, tout ce tumulte, toute cette agitation, tous ces bruits divers et confus, m'étourdissaient, me séduisaient par un charme étrange, qui avait toute sa couleur locale. Je sentis monter à ma tête une ivresse délicieuse comme celle d'un vin généreux.

Je gravis la montagne presque en chancelant.

Là, je demeurai longtemps en contemplation. Les lumières des tables, des feux de joie, des fourneaux, éclairaient, à mes pieds, d'un façon fantastique, cette foule aux costumes divers, remuante et joyeuse. C'était d'un effet saisissant; les *vareuses* (blouses de grosse toile) des nègres se mariaient aux robes blanches des femmes; les blancs, les mulâtres et les noirs se coudoyaient. Les mille bruits lointains m'arrivaient comme un murmure immense, apportés par la brise légère avec la fumée des fritures.

Je restai immobile, fasciné, une partie de la nuit, puis je redescendis, brisé, pour chercher le repos.

Mais la ville, dans son délire, ne se reposa pas.

XII

Voyage à la campagne. — La route. — *El Braso de Cauto*. — *San Pablo*. — Les pluies; les maringouins. — La chasse. — La pêche à la tortue. — Les Français à Cuba.

Revenu de Cobre, je passai à Cuba plusieurs jours à m'ennuyer mortellement. Bien qu'il ne plût pas, de gros nuages noirs couvraient le ciel et donnaient à l'atmosphère une insupportable lourdeur. Je souffrais d'un inexprimable malaise. On entendait perpétuellement le sourd grondement du tonnerre lointain, comme une menace lente à s'accomplir ou comme la voix radoteuse d'un vieillard de mauvaise humeur.

Au plus fort de mon ennui, don Pedro entra chez moi; il acquit dès lors des droits sérieux à ma reconnaissance, car il venait me proposer un voyage à la campagne. La joie avec laquelle j'acceptai son offre le charma. La direction que nous devions prendre m'importait peu; je ne lui fis pas de question à cet égard

A trois heures du matin nous partions, montés sur d'excellents chevaux. Arrivés sur le bord de la mer, nous prîmes la route conduisant par terre à Cobre. Après avoir traversé le petit pont jeté sur l'extrémité de la baie, nous aperçûmes vaguement la masse sombre du *matadero* (abattoir).

Au delà, nous respirâmes un air pur, légèrement agité, parfumé des suaves senteurs des plantes aromatiques et des fleurs odoriférantes. Pendant quelque temps encore nous continuâmes notre route dans une obscurité à peu près complète, guidés par l'instinct de nos chevaux, que nous laissions aller, la bride sur le cou.

Enfin une faible lueur apparaît à l'horizon; elle grandit peu à peu et se répand sur la campagne entière. A ce crépuscule, à ces lueurs encore indécises, nous éprouvons une grande satisfaction de découvrir et de contempler les objets qui étaient tout à l'heure dans l'obscurité. Sous cette vague lumière, ils ont un aspect étrange, qui subit des variations de toutes sortes jusqu'à l'apparition du soleil. Dans les Antilles, comme dans tous les pays placés entre les tropiques, le jour arrive avec autant de rapidité que tombe la nuit. Les premiers rayons de l'astre

vivifiant viennent dorer les plus hautes élévations, les cimes des arbres, les sommets des mornes. Le peuple des oiseaux s'éveille, se met en mouvement et fait retentir l'air d'un concert immense de cris et de chants, qu'accompagnent des milliers d'insectes de leur monotone bourdonnement.

La route de Cobre est très-irrégulière; elle est tracée avec peu de soin et médiocrement entretenue; elle traverse des collines pierreuses, s'égare dans des vallées profondes, côtoie des terres cultivées, des champs de cotonniers et d'autres de cafiers, quelques pauvres baraques des *enstancias* (petites plantations), autour desquelles jouent des enfants hâves et chétifs, brûlés par le soleil, et gloussent des poules sur des tas de fumier. Tantôt, comme un ruban, l'étroite et capricieuse route entoure d'une longue ceinture le flanc fécond des hautes montagnes, dont les sommets altiers se couvrent de grands arbres et de rochers; tantôt elle passe au-dessus des mornes et va pénétrer dans des forêts qui ne sont plus ni très-étendues ni très-épaisses.

De temps à autre, des cous-jaunes viennent se poser sur les longues tiges flexibles de l'herbe de Guinée et jettent hardiment dans l'air les

notes les plus joyeuses de leur chant agréable, qu'ils terminent par un mélodieux petit sifflement.

Enfin nous traversons Cobre, nous passons presque au pied de la montagne minière et nous prenons à droite. Durant une demi-heure, nous ne voyons qu'un terrain desséché et crevassé, où croissent misérablement l'herbe parasite et de pauvres plantes brûlées par le soleil. Quelques arbres se montrent, isolés, ou se groupent comme pour essayer de s'abriter mutuellement. Les mouvements du sol sont plutôt surprenants qu'agréables; des pics s'élèvent capricieusement, des abîmes se creusent d'une façon effrayante. D'espace en espace des pierres blanches sortent à moitié de la terre comme les ossements d'un squelette.

Peu à peu le site change, la végétation se transforme; elle prend une teinte verte très-agréable à l'œil; elle gagne en vigueur, elle devient touffue, somptueuse. La terre est humectée d'une abondante rosée nocturne; les perles humides qui couvrent les feuilles s'irisent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel sous les rayons du soleil levant. Une fraîcheur pénétrante nous fait frissonner d'un doux bien-être en même temps

que nos poumons se dilatent en respirant avec plaisir un air pur, chargé de suaves émanations. La route n'est plus qu'un sentier où l'on ne peut marcher deux de front; elle serpente entre des collines pittoresques ou sur le flanc abrupt des montagnes en décrivant de gigantesques zigzags. Au détour de ces courbes, souvent apparaît tout à coup à nos yeux charmés une gorge splendide, où court un clair ruisseau, bordé de palmiers, de cèdres, d'acajous et de tamariniers. De nombreuses lianes les enlacent de mille replis capricieux et les couvrent de fleurs. Des oiseaux au brillant plumage voltigent de branche en branche ou se croisent dans l'air, en jetant leurs notes familières. Le moqueur fait entendre son chant imitatif et satirique comme une partie comique de ce concert diffus. Le ciel, qui paraissait menacer la ville de Cuba, semble sourire à cette nature magnifique; il étend au-dessus d'elle sa nappe d'azur avec une complaisance de courtisan.

De loin en loin nous apercevons des terrains défrichés et cultivés, des champs de maïs, de cannes à sucre, de cafiers, de cotonniers. De ces champs, s'élèvent toujours les hautes et gracieuses cimes panachées des palmiers; les bananiers aux grandes feuilles luisantes se groupent

ou se rangent le long des sentiers. Des arbres fruitiers gigantesques, tels que le manguier, le corossolier, l'oranger, le poirier-avocatier (*laurus Persea*), etc., offrent un abri aux cultivateurs et préservent les plantes délicates de l'ardeur trop grande du soleil. La maison du maître, entourée des misérables chaumières des esclaves, occupe le centre de ces portions de terre transformées par la culture. Après ces interruptions, la forêt recommence, épaisse, pittoresque dans son désordre, imposante dans sa sauvagerie. Le troëne, l'*ocymum Americanum,* le cléome à cinq feuilles, l'ébénier, l'acajou, le fustec, la *turnera pumicea,* fourmillent et entrelacent leurs branches en réseaux inextricables. La grenadille, la *bignonia*, la *riana*, mille lianes diverses étreignent des troncs formidables d'une foule d'anneaux, de façon à faire croire qu'elles ont la folle prétention de les étouffer.

Arrivés sur une pente assez rapide et magnifiquement ombragée, nous entendons un grand bruit, pareil à celui des feuilles agitées par le vent. En avançant encore un peu, nous apercevons une belle rivière d'eau limpide, coulant sur du sable et des cailloux. L'eau glisse d'un premier bloc de rocher sur un second, tourbillonne,

s'élance de nouveau et tombe avec fracas, en faisant jaillir une poussière humide, dans un large bassin qu'elle remplit d'une blanche écume. A l'endroit où elle coupe la route, elle n'est pas assez profonde pour nous empêcher de passer; nous y engageons nos chevaux; elle ne leur arrive que jusqu'au ventre; en tenant nos jambes relevées, nous évitons d'être mouillés. Cette rivière s'appelle *Braso de Cauto;* c'est un des bras d'un immense *rio* nommé *Cauto*, qui passe tout près de Bayamo.

Nous continuons notre route sur une montée assez rude, puis nous descendons et nous traversons de nouveau le *Braso de Cauto.* Il a tant de sinuosités que nous le retrouvons plusieurs fois encore sur notre chemin.

Enfin nous débouchons sur un *cafétal* [1] d'une grande étendue; c'est le but de notre voyage. Nous mettons pied à terre à quelques pas du seuil de la maison, d'une assez maigre apparence.

Après une indispensable réfection, nous sortons pour voir le site où nous nous trouvons et explorer le voisinage. Nos hôtes nous accompagnent avec une aimable courtoisie. Nous sommes

[1] Plantation de cafiers, caféière.

chez don José Ramirez, cousin de don Pedro; on devine aisément la cordialité de l'accueil que nous recevons. Marié à une jolie Cubana, don José Ramirez était l'heureux père d'un enfant nommé Emilio, qui, à cette époque, avait une douzaine d'années et qu'il aimait à l'adoration. Ces bonnes gens se sentaient fort honorés que nous eussions accepté une hospitalité depuis longtemps offerte avec la plus gracieuse insistance.

La maison, très-simple, de médiocre dimension, construite sur une colline, est entourée de *glacis*, sorte de terrasses peu élevées pour étendre le café et le faire sécher. Des cocotiers, des manguiers, des cachimentiers, des orangers et des corossoliers complètent l'entourage de la maison, la parent de leur verdure, de leurs fleurs, de leurs fruits, et la couvrent de leur ombrage. Après les glacis et ces arbres fruitiers, s'étendent les cafiers, arbrisseaux taillés à trois pieds de hauteur, maintenant garnis de leurs petits fruits, dont la rougeur atteste la maturité. A peu de distance, est l'écurie, contenant une douzaine de chevaux, montures et bêtes de charge. En outre, d'autres chevaux sont attachés à des orangers et broutent l'herbe verte de Guinée

qui leur a été jetée par terre. Sur la pente de la colline, s'étagent les cases des nègres, misérables cabanes construites de treillages, enduites d'argile et couvertes de feuilles de palmier. La colline va baigner son pied dans l'onde pure d'une source qui sort de terre sous un berceau de cocotiers. Cette eau limpide va s'engouffrer dans un conduit de bambou qui la jette dans des bassins où l'on fait tremper le café récemment *gragé*. Près des bassins, construits en maçonnerie, est établi, sous un hangar, le *moulin à grage*, qui ôte les grains de café de leur enveloppe, rejette celle-ci et verse ceux-là dans un réservoir qui communique avec les bassins.

La vue ne s'étend pas au loin; elle est bornée de tous les côtés par des montagnes. Une épaisse forêt garnit leurs sommets d'une ondoyante et verte chevelure. Leurs croupes arrondies se couvrent de cafiers qui forment des lignes régulières dont la verdure s'émaille partout de petits fruits rouges.

En nous promenant, nous arrivons à l'endroit où travaillent les nègres. Ils sont là une centaine, cueillant le café et le mettant dans des paniers de lianes. Quand ils se ralentissent en exécutant ce travail, ils reçoivent l'excitation du long fouet

d'un *commandeur* noir comme eux, lequel les poursuit d'une active surveillance.

Le soir, chacun apporta sous le hangar du moulin à grage la part de café qu'il avait recueillie. Elle fut minutieusement mesurée dans un baril défoncé, tandis que notre hôte le planteur examinait attentivement. Puis chacun de ceux dont la part n'était pas suffisante reçut un châtiment proportionné à ce qui lui manquait pour compléter la quantité de café exigée. Et ce châtiment lui était administré par le même commandeur, avec le même grand fouet, qui cette fois frappait sur la peau mise à nu. Les cris aigus des patients me firent fuir à un quart de lieue.

Au moment où j'allais pénétrer dans la forêt, de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber. Depuis une heure, le ciel, d'un bleu si limpide et si vif le matin, s'était couvert de sombres nuages dont la muette menace ne pouvait être vaine. Je me hâtai de rejoindre nos hôtes, et nous regagnâmes ensemble la maison. La pluie, en continuant à tomber toute la soirée et une grande partie de la nuit, nous tint prisonniers. Pendant notre séjour à *San Pablo* — c'est le nom de ce cafétal — souvent cette contrariété

se représenta. Les pluies, si rares à la ville, se renouvellent souvent dans ce *quartier* nouveau (la campagne se divise par quartiers à Cuba) et entretiennent la fécondité de la terre.

A *San Pablo*, nous eûmes à souffrir d'un inévitable résultat de ces averses fréquentes; je veux parler des maringouins qui y fourmillent et font une guerre impitoyable au genre humain. Au bout de quelques jours, don Pedro et moi nous avions reçu de si nombreuses et de si cuisantes piqûres, que nous avions les mains et le visage enflés. Par l'habitude, nos hôtes étaient devenus insensibles à la fureur sanguinaire de ces nuisibles insectes.

Don Pedro profita d'une belle matinée pour se mettre en chasse avec ses parents. Je les suivis dans la forêt. Elle était déjà dégarnie en certains endroits des lianes trop nombreuses qui en avaient obstrué le parcours. Le sol en est extrêmement accidenté; il cache dans ses replis des ravines pleines d'ombre, de mystère, de beauté et de charme, où courent presque toujours de jolis filets d'eau suavement murmurante et où croissent le palmier, l'érable, le monbin, le gommier, ces géants des forêts des Antilles. Une montée rude se présente tout à coup; on la gravit

en se tenant aux arbres, on arrive péniblement à un sommet pittoresque, dont les rochers et les arbres sont disposés par la nature en artiste de génie. De ce point, la vue s'étend par des éclaircies sur tout cet océan de verdure dont les vagues, soulevées par le vent, ont une agitation aussi gracieuse qu'imposante. Des oiseaux de différentes grosseurs et de tous les plumages remplissent l'air du bruit de leur vol et de leur chant. J'entendais leurs ennemis qui leur faisaient une guerre à outrance. Des bandes effarouchées fuyaient à tire-d'aile.

La fatigue, au bout de trois heures, eut raison de leurs persécuteurs. Une trêve obligatoire fut accordée à ces innocentes victimes dont on avait impitoyablement troublé la douce quiétude.

La chasse de ces messieurs se composait principalement de ramiers, de perdrix à tête bleue, de taccos et de grives des Antilles. En nous en revenant, ils n'épargnèrent pas quelques tourterelles dispersées sur les champs de maïs ou cachées dans les haies.

Un jour don José organisa une partie de pêche... mais de pêche fort originale. Il avait invité quelques-uns de ses *vecinos* (voisins) ; et il nous dit à tous : « Je crois que cela vous amusera. »

Il fit de grands préparatifs, fit charger plusieurs chevaux de provisions et d'engins de diverses sortes. Cela promettait. Quand tout fut prêt, il donna le signal, et nous partîmes bruyamment.

Il va sans dire qu'Emilio était de la partie. Monté sur un fringant poulain alezan, il le faisait caracoler avec une certaine grâce et remplissait l'air du bruit de sa joie enfantine. Élevé à la campagne, il avait l'habitude du cheval et possédait même un assez remarquable talent d'équitation. Pourtant, au moment du départ, sa mère lui avait fait les plus grandes recommandations de sagesse.

C'était un aimable enfant, d'un caractère gai, amusant et facile à conduire. Très-grand pour son âge, il avait les traits fins, distingués, et de lestes allures.

Au bout d'une heure de course, nous atteignîmes le bord d'un lac magnifique. Cette grande nappe d'eau s'alimente par un ruisseau; elle s'étend, calme et belle, à perte de vue, et reflète dans son clair miroir l'azur du ciel se confondant avec les panaches des cocotiers, la chevelure des bambous, les branches touffues des orangers, des citronniers, des cèdres et des manguiers.

En certains endroits, surnagent des îlots couverts de plantes aquatiques.

Le *convolvulus* et la *grenadilla* paraient de fleurs aux nuances vives le feuillage d'un vert tendre des orangers et des citronniers, chargés de pommes d'or.

Nous mîmes pied à terre.

Don José ordonna aux nègres qui nous avaient suivis, conduisant les chevaux chargés, de déballer les engins de pêche. Quand il fut obéi, il prit de longs bâtons, assez semblables à des roseaux, et nous dit d'un ton enjoué :

— Ces objets, *amigos mios* (mes amis), sont des bambous que j'ai disposés à votre intention... et à la mienne. J'ai attaché à leur extrémité des lignes solides, quoique suffisamment fines. Ces lignes, bien choisies, ont un bouchon de liége qui est destiné à devenir votre guide; tout à fait au bout, elles sont toutes armées d'un hameçon assez fort.

— C'est donc une pêche à la ligne que nous allons faire? interrogea don Pedro.

— Tu l'as dit, lui répondit son cousin avec un sourire ironique. Quand vous verrez remuer le bouchon, vous pourrez tirer vivement par un coup sec, et j'ai tout lieu de croire que vous aurez pris quelque chose.

— Et à l'hameçon, que mettrons-nous, *padre* (père)? demanda Émilio.

— L'un des appâts qui sont dans cette boîte, à votre choix.

En même temps, don José désignait une boîte de fer-blanc qui contenait des vers de terre et du *tasajo* coupé en morceaux. On appelle tasajo de la viande de bœuf ou de vache coupée en lanières et séchée au soleil. C'est un mets que les Cubanos accommodent de différentes façons et dont ils se montrent très-friands.

Les *vecinos* s'approchèrent et reçurent de la main de don José les bambous préparés.

— Sans être trop curieux, hasarda l'un d'eux, je voudrais bien savoir ce que nous allons prendre ici.

— Mais des poissons, donc! s'empressa de répondre don Pedro pour son cousin; cela se voit assez, ce me semble.

— Sans aucun doute, mais quelle espèce de poisson?... voilà ce que je voudrais apprendre.

— Vous le saurez bien tout à l'heure, dès notre premier succès, repartit don José; vous allez avoir une petite surprise. Un instant!... il faut amorcer les hameçons avec un certain soin. C'est encore un art, cela. Il est indispensable d'y

attacher les appâts de façon à laisser les pointes bien à découvert. Autrement toutes nos amorces seraient mangées sans aucun profit pour nous, et nous nous trouverions attrapés par ceux que nous voulons prendre.

— Ce qui ne serait pas agréable ni amusant... pour nous, ajouta Emilio en riant.

— Voilà comment cela doit être disposé, ajouta don José en joignant la pratique à la théorie; puis il montra un hameçon garni d'un morceau de tasajo suffisamment enfoncé pour en laisser paraître toute la pointe. Nous avons affaire à un animal vorace, que cette pointe menaçante n'effrayera nullement. Quand vous aurez accompli cette première opération avec cette habileté dont je vous donne le noble exemple, vous lancerez votre ligne avec force, de façon qu'elle produise du bruit en tombant dans l'eau. Cela éveillera l'attention du poisson qui est l'objet de notre convoitise. En outre, je vais m'occuper du soin de vous le pousser ici, car vous comprenez qu'il est très-dispersé dans tout ce grand lac.

— Comment vas-tu t'y prendre pour cela? lui demanda don Pedro.

— Je vais monter dans cette barque, répondit don José en désignant une sorte de canot, et je

parcourrai une partie du lac en faisant un tapage qui l'effrayera.

— Oh! *padrito querido mio* (mon petit père chéri)! je voudrais bien aller avec toi! s'écria Emilio d'un ton suppliant.

— Mais seras-tu bien sage?

— Je te le promets!

— Tu sais qu'il y a du danger? Si tu commets la moindre imprudence, nous tomberons dans l'eau.

— Je veux t'aider à faire du tapage... avec prudence.

— Nous allons voir. Fais comme moi.

En disant ces derniers mots, don José prit une grande branche de bambou, et son fils l'imita.

— Pablo! Francisco! cria-t-il en s'adressant aux esclaves, aux rames!

Ce qu'il appelait une barque était un tronc d'arbre, creusé à la hache, sur lequel on avait placé deux bancs.

Après y avoir fait monter Emilio, il s'y élança lui-même, et il fut immédiatement suivi des deux nègres, qui, à l'aide des avirons qu'ils appuyèrent contre le sable, éloignèrent du rivage le rustique canot. Quand ils furent suffisamment

au large, ils s'assirent et se mirent à ramer en prenant le soin de faire décrire à l'embarcation un vaste demi-cercle. Évidemment ils avaient l'habitude de ce travail, que déjà leur maître leur avait fait faire.

Durant le trajet, don José, à l'avant, et Emilio, à l'arrière, ne cessaient de frapper énergiquement l'eau avec les branches de bambou.

— Allez donc! s'écria ce dernier, allez donc vous faire prendre! Puis, s'interrompant tout à coup, il ajouta : Mais je ne les vois pas partir?

— C'est qu'ils partent sans que tu t'en aperçoives.

— Ah! si pourtant! j'ai vu quelque chose! Ça a une forme toute drôle... et je crois deviner ce que c'est. Alors ça va être bien amusant!

Quand ils furent près de la berge, les rameurs firent tourner le canot et commencèrent un nouveau demi-cercle, plus étroit cette fois; ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils fussent assez près de nous.

— Eh bien! êtes-vous satisfaits maintenant? nous cria alors don José; avez-vous pris quelque chose?

— Pas encore, lui répondit don Pedro en riant; nous étions occupés à vous regarder faire.

— Comment!... mais votre rôle était de pêcher. Il faut donc aussi que j'aille m'occuper de cela et vous donner l'exemple.

Là-dessus don José sauta à terre et fit descendre son fils. Puis il se fit remplacer par deux esclaves, en ordonnant à Francisco et à Pablo de continuer de ramer.

Il vint ensuite à nous, prit une ligne et adroitement la lança aussi loin que possible dans l'eau. Nous l'imitâmes tous; Emilio ne fut pas pour cela le dernier d'entre nous.

Au bout de quelques instants d'attente, nous vîmes paraître dans l'onde claire un animal portant une carapace couleur de caillou, allongeant un cou grêle et une tête assez semblable à celle du serpent et qui regardait avec de petits yeux ronds et vifs. Il s'avançait lentement, sans bruit, nageant avec des pattes très-plates, armées de griffes et ayant tout à fait la forme de nageoires.

— Une tortue! s'écria Emilio avec joie; ce sont décidément des tortues que nous allons prendre. Bravo! nous aurons un festin de princes!

— Comment! fit un des *vecinos* surpris, des tortues vont venir se faire prendre à nos hameçons, comme de vulgaires goujons?

— Mais sans aucun doute, répondit José

Ramirez; vous allez voir comme c'est amusant!

— Cette audacieuse a dépassé vos lignes, reprit Emilio. Mais voici la mienne, ma belle tortue... Viens donc mordre à mon hameçon; il y a du bon tasajo pour toi. — Quelle vilaine tête elle nous montre, sortant de sa carapace!... Mais c'est égal, sa chair n'en est pas moins bonne. Tiens, regarde donc, *padre mio,* on dirait qu'elle m'obéit... la voilà qui s'approche de mon hameçon!

— Attention, *hijo* (fils)! dès que tu la sentiras mordre, tu tireras vivement en l'air.

La tortue continuait à s'approcher en oscillant de droite et de gauche, puis elle se dressa perpendiculairement, avança la tête, et, d'un seul coup, avala le morceau de tasajo et le perfide hameçon avec.

Emilio, qui avait suivi les instructions de son père, voyait se balancer au bout de sa ligne un animal d'assez beau volume et d'un poids qui la mettait à l'épreuve. Il poussait des cris de joie et de triomphe en faisant des gestes désordonnés.

Enfin il déposa l'imprudente tortue sur le sable du rivage et tenta de la débarrasser de l'instrument qui la gênait.

— Prends garde de te faire mordre, lui dit

son père; tu sais que la morsure de la tortue est fort douloureuse. Ça peut même très-bien couper un doigt.

En même temps, il vint à son secours. Avec beaucoup de dextérité, il enleva l'hameçon à la gourmande, puis la prit et la mit dans une grande boîte, apportée exprès pour recevoir la pêche.

Ce premier succès nous encouragea tous; notre émulation fut excitée, et nous voulûmes compter des triomphes. Nous ne tardâmes pas à être satisfaits : cette première tortue fut suivie de beaucoup d'autres...; elles vinrent à nous en abondance, et, leur gloutonnerie aidant, elles devinrent assez facilement notre proie.

D'entre nous, José Ramirez se montra le plus passionné pour cette pêche. Il ne pouvait rester en place; afin de mieux se livrer à son plaisir, il sauta sur l'un des îlots; bientôt, entraîné par son ardeur, il se trouvait plongé dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux.

Emilio avait voulu l'imiter, mais il le lui avait expressément défendu.

Tout à coup nous vîmes un énorme caïman sortir du milieu des fleurs, se jeter à la nage et se diriger vers l'intrépide pêcheur, qui allait être pêché à son tour.

Nous étions dans l'anxiété la plus grande; nous voyions croître le danger de seconde en seconde et nous ne savions que faire : nous étions paralysés par l'émotion, et notre voix d'ailleurs ne pouvait parvenir à l'imprudent, absorbé par son occupation favorite. En outre, le prévenir... n'était-ce pas l'exposer à faire quelque acte irréfléchi qui l'eût perdu?

Déjà le caïman n'était plus qu'à peu de distance de don José.

Sans effrayer son cousin par des cris, Pedro courut à lui, sauta sur l'îlot, se pencha, le saisit par les bras et le tira violemment à terre.

— *Amigo* (ami)! qu'as-tu donc? s'écria don José péniblement surpris; j'allais prendre une magnifique tortue.

— Et être pris par un affreux caïman. Vois!

En disant ces mots, don Pedro lui montra le terrible animal qui passait à leurs pieds et qui, ne pouvant se retourner à cause de sa conformation, continua tout droit sa route. José Ramirez tressaillit de terreur.

Au même instant, Emilio, qui se trouvait non loin de là, se précipita dans les bras de son père avec une profonde émotion.

— *Padre mio!* s'exclama-t-il, les larmes aux

yeux, il a failli te dévorer, cet horrible monstre !... Oh ! père !... père chéri !...

Et il l'embrassa à plusieurs reprises avec tendresse. Puis, se retournant vers son cousin, il s'élança vers lui en lui disant :

— Il faut que je t'embrasse aussi, Pedro, toi qui as sauvé la vie à mon père !

Le brave garçon lui sauta au cou et l'étreignit vivement. Don Pedro était ému de cette reconnaissance expansive.

Quant à don José, après avoir silencieusement serré la main de son cousin, il voulut se venger du dérangement dont il avait souffert.

Il alla chercher une longue et solide corde, et, sachant que l'importun reviendrait à la charge, il l'attendit à la même place ; puis, quand le hideux animal, après avoir fait un détour, repassa près de lui, adroitement il lui lança autour du cou le nœud coulant de la grande corde, dont ensuite il attacha le bout au tronc vigoureux d'un manguier.

Emilio, animé d'un sentiment d'indignation, voulut frapper le saurien avec une gaule dont il s'était armé ; mais il s'y prit mal, glissa et tomba dans l'eau en poussant un grand cri d'épouvante.

Son père, qui était revenu près de lui, le saisit

par ses vêtements et le tira hors du lac; il n'était que temps : le caïman passait en cet endroit, ayant autour du cou le nœud coulant qui ne le serrait pas encore.

A son tour, José Ramirez embrassa vivement son fils, qui venait d'être exposé au même péril que lui.

— Il a failli me dévorer, moi aussi, ce brigand-là, dit l'enfant en tremblant encore de peur. Va toujours, continua-t-il en suivant le monstre des yeux, nous n'allons pas tarder à être vengés, misérable!

— Oui, insulte-le; tu as raison, repartit don Pedro en riant malgré lui, mais je t'assure que tout à l'heure tu faisais une drôle de grimace. Maintenant que le danger est passé, nous pouvons en rire. Si tu avais pu te voir et conserver ton sang-froid, tu te serais bien diverti.

— C'est vrai, je devais être comique, répondit l'enfant en reprenant la gaieté de son caractère; j'ai été d'une maladresse sans pareille, et je me suis étalé là si bêtement!...

Et il rit à gorge déployée.

— Voilà que j'ai pris un bain sur lequel je ne comptais guère, ajouta-t-il. Heureusement que ce beau soleil me sèchera bien vite.

Pris dans le *lasso,* le caïman continua à nager durant deux minutes, puis, arrêté tout à coup par la tension de la corde, il fit des efforts désespérés pour se dégager.

— C'est ça... débats-toi bien! reprit Emilio, et plus tu te débattras, plus tu t'étrangleras!

Les nègres, qui avaient cessé de rabattre les tortues, essayèrent de tirer à eux le redoutable animal; mais, se cramponnant de ses courtes et puissantes pattes de devant à tout ce qu'il rencontrait sur son passage, il rendait leurs efforts impuissants, parfois même il menaçait de les entraîner dans le lac.

Pour en avoir raison, ils furent obligés d'attacher la corde à deux chevaux, qu'ils fouettèrent. Emporté par cette secousse imprévue, il fit malgré lui un long bout de chemin dans une position assez désagréable. A moitié étranglé, le monstre était encore effrayant; il poussait des cris rauques et donnait des coups de queue à faire trembler.

Francisco, l'un des nègres, s'arma d'un *machete* (sabre), s'approcha de l'animal amphibie, non sans précaution, et parvint à lui couper la gorge. Les cris continuèrent encore : la source de la vie est difficile à tarir chez les sauriens.

Emilio, se tenant à l'écart, avait assisté à toute cette lutte formidable avec de vives émotions, et, quand il vit couler le sang du caïman, il s'éloigna encore.

— Eh bien ! qu'as-tu? lui demanda don Pedro, est-ce que tu en as encore peur?

— Non... je n'en ai plus peur, mais il me fait horreur à présent.

Avec beaucoup d'adresse, Francisco dépeça le caïman, distribua des morceaux de filet à ses compatriotes et en garda un pour lui.

— Emilio, de sa place, les regardait attentivement, et, fort intrigué, il se rapprocha.

— Qu'allez-vous donc faire de ça? leur demanda-t-il.

— Nous allons le faire cuire et le manger, lui répondit Francisco.

— Est-il possible?... C'est donc mangeable?

— C'est mieux que mangeable; c'est un mets délicieux. Si Votre Seigneurie veut s'en assurer...

— Merci! fit vivement Emilio en se reculant, ma seigneurie aime mieux s'en rapporter à vous et se régaler de tortues.

Les meilleures tortues viennent de la mer. Sur les plages de Cuba, on en prend en grand nombre et d'une qualité supérieure. Accommodées à la

créole, elles sont de la plus exquise délicatesse. Généralement, pour les prendre, on profite de l'époque où, afin de faire leurs pontes, elles viennent sur le sable; alors on n'a qu'à courir à elles et à les tourner sur le dos. Mais parfois, au bord des lacs et des grandes rivières, on s'expose à des rencontres désagréables, celles des caïmans, qui vous font la chasse à leur tour. Afin de leur échapper, on court en zigzag, on grimpe sur les arbres ou l'on s'accroche aux lianes vigoureuses pendant des branches.

Après le dépècement et la distribution du caïman, nous songeâmes à nos provisions et nous fîmes sur l'herbe une collation fort joyeuse.

Avant de quitter *San Pablo,* nous employâmes plusieurs jours à visiter toutes les *haciendas* (habitations) environnantes. Nous sortîmes même plusieurs fois du quartier pour aller explorer ou des sites pittoresques ou des plantations d'une grande étendue. Notre hôte avait des connaissances partout, et partout nous fûmes accueillis avec cordialité.

Dans nos courses, je ne fus pas peu surpris de revoir M. H..., un petit marchand parisien, qui avait fait la traversée avec don Pedro et moi. Vêtu d'une blouse grise, ayant un large chapeau

sur la tête, armé d'un grand fouet, il commandait à deux cents nègres qui, sous les rayons ardents du soleil, récoltaient du café. Il était l'*économe* d'une hacienda assez considérable, sous les ordres du gérant, qui remplaçait le propriétaire absent. L'économe est chargé de la surveillance immédiate des nègres, il les suit dans tous leurs travaux pour les activer et les châtier si besoin en est, il tient lieu de commandeur, c'est-à-dire de bourreau. Voilà l'emploi qu'avait accepté le Parisien de la rue Saint-Denis. Le petit commerce qu'il avait entrepris, grâce aux exigences de la douane, ne lui rapporta que des pertes. Pour la première fois alors, on lui proposa la place d'économe; il la refusa avec indignation, me dit-il; mais, peu de temps après, la misère le mit dans la nécessité de la solliciter. Depuis, il s'était endurci à ce métier infâme; il semblait vouloir se venger sur les innocents esclaves placés sous ses ordres de ce qu'il avait souffert et de la honte de sa position. C'est par malheur l'histoire de beaucoup des Français qui viennent à Cuba. D'autres y viennent avec un parti pris : ils arrivent pour se faire bourreaux des nègres. Ce vil emploi convient à leurs cœurs endurcis, et, nous le constatons à regret, ils

l'exercent avec une cruauté inouïe; ils se montrent plus méchants encore que les Espagnols, les Cubanos et les créoles. La plupart de ces hommes si déterminés sont des Béarnais, ce qui ne fait pas un grand éloge des compatriotes de Henri IV. La nation française, à part d'honorables exceptions, est tristement représentée à Cuba; on s'y est formé d'elle une opinion aussi fausse que défavorable. Les Français distingués se tiennent généralement à la ville; ils sont médecins ou négociants.

XIII

Le docteur Antomarchi. — Cancy. — La plaine de *Juraua*. — Les *cafetales*, les sucreries et les *begas*. — L'esclavage à la campagne.

Revenu à la ville de Cuba, je fus obligé d'y passer plusieurs mois. Mais j'avais pris trop de plaisir à la campagne pour ne pas y retourner. Un jour don Pedro et moi nous repartîmes pour explorer encore le pays, et nous prîmes une direction tout opposée. Cette fois nous ne nous levâmes pas assez tôt; le jour paraissait au moment où nous nous mettions en selle.

Nous montâmes au haut de la ville, nous passâmes à la *plaza de Armas*, et, après une course de dix minutes, nous nous trouvâmes sur une grande place où nous vîmes à gauche l'église Santa-Anna et le cimetière. L'envie de visiter le cimetière me prit, et je forçai don Pedro à mettre pied à terre en même temps que moi. Nous atta-

châmes nos chevaux à la balustrade de la *galerie* d'une maison voisine, et nous entrâmes d'abord dans l'église, petite et vulgaire.

Le cimetière est nu, triste, horrible. Aucun arbre ne l'abrite, n'orne les allées; aucune plante ne fleurit sur les tombes misérablement navrantes. L'herbe parasite seule croît où elle peut et atteste l'abandon de ce lieu sinistre. Les tombes effondrées laissent indiscrètement sortir les ossements blanchis des corps qui leur ont été confiés. On semble ignorer dans cette ville ce sentiment si respectable qui fait de la dernière demeure d'une personne aimée l'objet de soins pieux, d'une vénération touchante. La mort se présente ici sous un aspect épouvantable; toutes ces dépouilles à peine enterrées font mal à voir.

Au moment où nous allions nous retirer, emportant une pénible impression, nos yeux s'arrêtèrent sur un tombeau qui prend les proportions d'un mausolée. D'une forme architecturale régulière, il fait contraste avec cette foule de tombes pauvres, abandonnées, et rappelle des idées de civilisation, d'élégance, d'art. Il semble dominer et sourire mélancoliquement au milieu de ce champ de désolation et de ruines. Nous nous

en approchâmes, et nous lûmes, dans une assez longue épitaphe, le nom du docteur Antomarchi.

Le médecin de Napoléon à Sainte-Hélène, après avoir parcouru le monde, était venu à Cuba, où il se donnait pour un oculiste de premier ordre. Les personnes qui avaient les yeux brûlés par l'éclat trop vif du soleil tropical accoururent en foule vers lui, heureuses de l'espérance de revoir la lumière. Il opéra d'abord avec assez de bonheur quelques cataractes; mais bientôt des infortunés qui, après avoir subi l'opération décisive, voyaient moins qu'auparavant, firent entendre de légitimes plaintes. Le nombre de ceux-ci s'accrut rapidement et jeta de l'indécision dans l'esprit public. Pourtant l'habile docteur continua d'opérer quelque temps encore. Il avait loué de vastes appartements dans la *calle del Gallo*, et là il avait établi une sorte d'hôpital pour ses malades, qui étaient forcés de s'enfermer dans l'obscurité durant près d'un mois. Vers la fin de ses succès, la fièvre jaune le prit à l'improviste. Par ambition, il s'était beaucoup trop fatigué dans un climat auquel il n'était pas accoutumé; la mort l'emporta au bout de peu de jours. Il eut des funérailles magnifiques; ce fut vers 1838. Maintenant repose en paix sous un

superbe tombeau, dans le misérable cimetière de Cuba, celui qui a eu l'honneur de soigner Napoléon dans sa dernière maladie, de l'assister dans ses derniers instants, de recevoir son dernier soupir, et dont cet honneur fut la seule gloire.

Ce qui avait amené le docteur à Cuba, ce n'était pas seulement le hasard de ses voyages ou un but de spéculation ; c'était aussi le désir de revoir un frère qu'il avait perdu de vue depuis longtemps. Ce frère, pendant de longues années, tint école et forma des élèves qui firent honorablement connaître à Cuba le nom d'Antomarchi.

Sortis du cimetière, nous poussâmes un soupir de délivrance. Nous revîmes nos chevaux avec joie, car ils nous rappelèrent que nous allions parcourir une partie de la magnifique campagne cubaine. Nous les enfourchâmes gaiement et nous les lançâmes à fond de train. Au bout d'une demi-heure de course, nous nous trouvâmes à l'embranchement de deux routes.

Nous prîmes à gauche. Bientôt nous vîmes de pauvres et laides maisons, composées seulement d'un rez-de-chaussée, badigeonnées de couleurs vives et formant plusieurs groupes qui laissent entre eux des rues étroites, couvertes d'une terre

friable et rougeâtre. Ce triste village, c'est Caney. Mais il se trouve placé au milieu d'un paysage admirable : des collines et des montagnes l'encadrent d'une façon splendide. Un limpide ruisseau coule à peu de distance avec un doux murmure et lèche incessamment les fortes racines des grands cèdres, des bambous et des cocotiers dont les rameaux se croisent au-dessus de lui en présentant à l'œil le plus charmant berceau naturel. Des jasmins, des daturas, des acacias de Farnèse, si remarquables par leurs petites feuilles gracieusement délicates et leurs fleurs rondes et jaunes, forment sur chaque rive une bordure parfumée où des *convolvulus* suspendent leurs capricieux festons. Pendant les grandes chaleurs du jour, cette solitude offre un délicieux refuge; une agréable fraîcheur ajoute à tous ses charmes. Grâce à ce voisinage enchanteur, le village devient habitable.

J'eus plus tard l'occasion de retourner au village de Caney, et je le surpris dans une animation extraordinaire. Lui, habituellement si triste et si solitaire, était peuplé d'une foule bruyante et agitée. Comme Cobre, il a aussi ses jours de fête, qu'on appelle *feria*. On danse dans toutes les maisons et sur les places; les tables de jeu s'étalent en

pleine rue et s'illuminent le soir d'une multitude de bougies, se couvrent d'or et d'argent, s'entourent d'un peuple de joueurs. Tout à côté petillent les fritures appétissantes des *buñelos* et des *panadillas*. Des chansons courent dans l'air; elles s'échappent de toutes les lèvres; la joie brille sur tous les visages, excepté sur ceux des joueurs malheureux, dont les physionomies lugubres rembrunissent ce gai tableau.

Nous revînmes sur nos pas jusqu'à l'embranchement des deux routes, et nous prîmes celle qui devait nous conduire au quartier de l'*Angustura*. Nous passâmes successivement devant un assez grand nombre d'*haciendas*, d'*enstancias* et de *begas* (plantations de tabac); nous traversâmes de grands bois où la hache et le *machete* (sorte de sabre) n'avaient pas encore fait des ravages remarquables.

Des sites charmants et variés à chaque instant, le bruit du vent se jouant dans le feuillage, le murmure des rivières coulant sur un lit de cailloux et de sable fin, les mille gazouillements des oiseaux, la vue de quelques chevreuils allongeant une tête étonnée entre les branches des arbres, étaient autant de distractions qui nous faisaient oublier la longueur de la route. Mais

Plantation de tabac.

aussi, parfois la chaleur et la fatigue nous la rappelaient cruellement. Alors, par la rapidité de notre course, nous nous amusions à surprendre les tourterelles posées au milieu du chemin ou les crabes qui venaient y chercher leur pâture. Ces crabes, d'un gris brun, sont considérés par les Cubains comme un mets exquis. Mais avant qu'ils soient mangés il faut qu'ils aient été enfermés et nourris de légumes sains, car, lorsqu'ils ont goûté aux feuilles du mancenillier, ils deviennent un poison violent.

Après avoir traversé une assez grande rivière, nous débouchâmes sur une plaine immense, peuplée de chevaux, de mulets et de vaches qui paissaient en liberté. De grands manguiers s'alignant à perte de vue leur offrent un nécessaire ombrage pour abri contre la chaleur du soleil. Quelques collines basses et harmonieuses forment l'échine et la croupe de ce vaste terrain, alors doré en quelques endroits des rayons du soleil à l'horizon, partagé dans d'autres par de grandes raies d'ombre, animé par les évolutions du bétail qui y vit en liberté, rempli de pittoresque et d'une poésie américaine toute sauvage. *Juraua* est le vilain nom de ce beau paysage. Il emprunte à ses arbres, à ses collines, à son peuple si inno-

cemment heureux, à la limpidité de son ciel bleu, une grandeur qui impose. Il n'est pas jusqu'aux mille bruits qui s'y font entendre qui n'aient aussi leur charme. La maison du propriétaire domine sur la colline la plus haute. Il y vivait modestement, sans ambition; il devait être heureux. Quelques esclaves sachant lancer le *laso* lui suffisaient.

Dès que nous eûmes atteint la limite de Juraua, nous retrouvâmes des montagnes jusqu'au terme de notre route.

L'hacienda où nous nous arrêtâmes s'appelle Sainte-Marguerite; elle est située à quarante kilomètres de la ville. Dans une ravissante vallée, s'élève la maison, simple et rustique, pittoresquement abritée par de gigantesques manguiers aux fruits savoureux et par des orangers, alors couverts de leurs fleurs neigeuses et odorantes. A gauche, on voit un filet d'eau limpide sortir de terre, courir sur du sable fin entre des roches grises, décrire une courbe gracieuse, passer à vingt pas devant la maison sous un léger et vacillant pont de planches, s'égarer dans des touffes de sureaux, de lilas, de *palma-christi* et de bananiers, puis reparaître au delà, pour venir se rencontrer avec une source qui coule à

droite et former avec elle une rivière dont le cours sinueux carresse des rives enchanteresses, bordées de jasmins et de goyaviers, au-dessus desquels s'élèvent majestueusement des palmiers, des cocotiers, des roucouyers et des sapotilliers. En face de la maison, est une colline dont le pied se baigne dans le filet d'eau; à gauche, entre de hautes montagnes, se creuse une gorge magnifique, qui devient le lit d'une rivière pendant la saison des pluies; à droite, se dresse à pic une montagne colossale, appelée *Gros-Morne*, qui présente son large flanc couvert d'herbe de Guinée et de plantes parasites. En nous plaçant sur la colline dont j'ai parlé, nous voyions sur la pente des montagnes une immense nappe d'une éblouissante blancheur. Les sommets, couronnés de grands arbres, se détachaient en lignes sombres entre l'azur du ciel et cette nappe blanche, qu'on prendrait volontiers pour de la neige. Les suaves senteurs que nous apportait une brise légère nous donnaient une preuve agréable que ce n'était pas le froid manteau de l'hiver, que c'était au contraire la robe virginale du printemps. On était au mois de mai, aux jours de fête de la nature, et les cafiers, comme les orangers et les plantes des jardins, avaient

revêtu leur odorante parure pour la célébrer. Je ne pouvais me lasser d'admirer ce beau spectacle ; j'étais enivré de parfum et accablé de plaisir. Les cafiers se présentaient à moi sous un aspect que je ne leur soupçonnais même pas. Je me disais que le métier de planteur pourrait avoir des charmes incontestables, si ces terres n'étaient fécondées par les sueurs des malheureux esclaves.

Ce cafetal appartient à un ami de don Pedro, lequel ami nous en montra les magnificences avec un orgueilleux plaisir et nous reçut chez lui avec une politesse exquise.

Les cases à nègres étaient comme ailleurs en treillages enduits d'argile et recouvertes de feuilles de palmier, mais au moins elles étaient tenues avec une propreté qui en rendait la vue supportable. Les séchoirs de café, appelés *glacis,* étaient soigneusement faits et très-spacieux. Sur chacun d'eux on voyait des *capotes,* sorte de cônes en paille qui servent à couvrir le café rassemblé en piles aussitôt que survient la pluie. Le moulin à *grage* était réuni au moulin à piler, et tous les deux se mettaient en mouvement par des chevaux. Le moulin à piler se compose d'une grande roue, fixée par un axe à un arbre, laquelle

tourne dans un bassin circulaire. Il sert à mettre le grain de café à nu en lui enlevant ses deux dernières enveloppes. En le faisant ensuite passer dans un tarare-vanneur qui fait voler ces peaux légères, il retombe propre et prêt à être livré au commerce.

Dans cette magnifique propriété, les arbres fruitiers fourmillent. A tour de rôle, quelques-uns d'entre eux offrent, durant chaque saison, le tribut de leurs productions délicieuses. L'orange, l'abricot d'Amérique, la sapote (*achras mammosa*), la sapotille (*achras sapotilla*), le corossol, la pomme de rose (*eugenia jambos*), la mangue (*volkameria aculeata*), la poire d'avocat (*laurus Persea*), le tamarin, etc., mûrissent sur de grands arbres. Les arbrisseaux se parent de gouyaves (*psidium pyriferum*), de cachiments, de grenades; les plantes grimpantes, de pastèques et de grenadilles. Le fruit le plus savoureux, c'est l'ananas. En fouillant la terre, on trouve la pistache, qui a aussi sa valeur. A voir cette abondance, cette vigueur de la végétation, ce charmant assemblage de fleurs et de fruits, on demeure surpris de la prodigalité de la généreuse nature envers une île où elle se complaît en coquette accomplie.

A une certaine époque, les sucreries présentent aussi un magnifique coup d'œil : c'est au mois de novembre, au moment de la floraison des cannes. On voit alors surgir à l'extrémité de leurs tiges des gerbes d'or, légèrement empourprées, qui ondulent au moindre souffle du vent en chatoyant sous les rayons du soleil. La magnificence de cette parure est faite pour éblouir, et les étrangers manquent rarement d'éprouver une vive admiration en face de ce spectacle splendide.

Les cotonniers, qui semblent se piquer d'amour-propre, blanchissent les coteaux où ils croissent de la neige de leur duvet, qui forme autour de leur cime une sorte d'auréole étrange, gracieuse... et si légère, que la brise lui en enlève des flocons.

Les *begas* seules demeurent tristement monotones, en comparaison de ces splendeurs, et, quand on a coupé les tabacs, après leur avoir ôté les bonnes feuilles, la terre se trouve dépouillée de sa seule verdure, elle se montre à nu, comme les terres des pays froids, quand elles ont rapporté leur moisson.

Ce qui rembrunit ces gais paysages des sucreries, des cotonneries et des *cafetales,* c'est la

vue des malheureux esclaves courbés par le travail sous les rayons brûlants du soleil.

Le planteur est un maître absolu sur sa propriété : il n'est tenu de rendre aucun compte des actions brutales commises sous l'inspiration de la colère. Le nègre n'a pas près de lui, comme à la ville, un syndic pour défendre les quelques misérables droits qui lui sont accordés. La seule autorité à laquelle il puisse recourir, c'est au *capitan de partido*, qui est lui-même un planteur et qui est naturellement porté à protéger les intérêts de ses confrères. Quel moyen l'esclave cultivateur a-t-il de se plaindre quand les mauvais traitements qu'on lui a infligés dépassent de beaucoup la prescription déjà sévère de la loi?

Aussi les planteurs abusent-ils atrocement du pouvoir qui leur est laissé. Les gérants que mettent quelques-uns d'entre eux pour les remplacer sur leurs haciendas en font autant et même davantage. Ce sont tous des despostes impitoyables qui torturent les hommes et les femmes avec tous les raffinements que la méchanceté peut inventer.

Les malheureux esclaves, méprisés, détestés, avilis, obéissent à leurs bourreaux en les maudissant, se soumettent au joug, la rage dans

l'âme. C'est la généralité. D'autres montrent une résignation angélique ; ils s'imaginent naïvement que leur peau noire leur fait un devoir d'un dévouement absolu, quoique méconnu, à la race blanche. C'est l'exception, exception peu appréciée. Quelques-uns abandonnent la partie, s'enfuient, se font *cimarrones,* se réfugient dans les bois. Malheur à eux si on les rattrape! ils subissent un châtiment épouvantable, qui dure au moins une quinzaine de jours. On les met au cachot, les jambes dans deux morceaux de bois appelés *cèpes;* tous les matins on les en retire pour les attacher sur une échelle, et on leur inflige cinquante coups de fouet. La peau se fend, le sang jaillit, et, sur la plaie vive, on verse de l'*aguardiente* (*tafia*) mélangé de sel et de piment. Si ces malheureux en réchappent, ils repartent encore quelques mois plus tard. D'autres, mieux avisés, se réfugient dans les *palencos,* où ils mènent une vie sauvage, de rapine et de meurtre. Les palencos sont de vastes repaires dans des forêts lointaines où les esclaves fugitifs se réunissent en grandes bandes et forment des associations terribles.

Dans presque toutes les haciendas, les nègres sont habillés avec une grande négligence; sou-

vent des vêtements sales et en lambeaux les couvrent peu et fort mal; quelques-uns même n'ont qu'un *tanga*, toile attachée aux reins et tombant jusqu'aux cuisses. Des enfants des deux sexes vont tout nus jusqu'à l'âge de douze ans. La pudeur des dames et des demoiselles blanches ne s'offense point de ce costume de l'heureux temps du paradis terrestre; elles se font servir par ces négrillons avec le plus admirable sang-froid.

Il faut que la santé des nègres soit bien vigoureuse, car on leur demande plus que la nature humaine ne peut accorder. Aussitôt que paraît le jour, ils sont tenus d'être sur pied; leur travail commence peu d'instants après; à midi on leur donne une demi-heure pour déjeuner; ils dînent à la nuit. On serait tenté de croire qu'enfin il leur est permis de se reposer de la grande fatigue de la journée : point; il faut encore qu'ils aillent chercher la pâture des chevaux, l'herbe de Guinée, et s'ils n'en apportent pas un gros paquet chacun, ils sont encore punis. Après cela seulement, si le temps est sombre, ils peuvent se livrer au repos. Si la lune brille, une veillée de plusieurs heures leur est imposée comme un pénible supplément. Durant la nuit, des gardes (choisis entre eux) sont apostés pour que des dés-

ordres ne se produisent pas et qu'ils mettent à profit les quelques instants de sommeil qui leur sont octroyés. Dans quelques haciendas, pour plus de précaution, on les enferme.

L'esclavage inspire à quelques nègres des idées criminelles qu'ils mettent à exécution avec une persistance inouïe, effrayante. Un fait extraordinaire se renouvelait fréquemment dans une hacienda de grande importance. Tous les enfants noirs mouraient quelques jours après leur naissance, sans qu'on pût deviner l'étrange cause qui les détruisait si inexorablement. Une négresse qui était enceinte, et qui redoutait pour son enfant le sort commun aux autres, se promit de veiller attentivement sur lui, aussitôt qu'il viendrait au monde. Elle eut le courage de rester sans dormir durant trois nuits après ses couches, qui l'avaient rendue mère d'un robuste garçon; pendant la quatrième nuit, ses forces l'abandonnèrent, et elle commençait à sommeiller, lorsqu'un léger bruit se fit entendre. Elle ouvrit les yeux à demi, et, voyant entrer un jeune nègre, qui s'avançait avec précaution, elle feignit de dormir. Il prit l'enfant, tira une épingle de sa *vareuse* et s'apprêta à la lui enfoncer dans le crâne. En ce moment la jeune mère poussa un cri d'effroi, écarta la main de l'assas-

sin; une lutte terrible s'engagea entre elle et lui; mais elle réussit à lui arracher son enfant en appelant à son secours. Alors il se jeta sur elle pour l'étrangler, mais on accourut assez à temps pour l'en empêcher.

Le malheureux, souffrant de l'esclavage et n'osant s'y soustraire, détestant ses maîtres et ne trouvant pas le courage de les frapper eux-mêmes, avait pensé qu'en tuant les esclaves nouveau-nés, il se vengeait et les soustrayait au malheur d'une vie honteuse et misérable.

Quand une tyrannie a de pareils résultats, qu'en faut-il conclure? Qu'elle est doublement infâme, car elle est responsable des forfaits qu'elle inspire.

XIV

Les *cucuyos*. — Le scorpion, l'araignée-crabe, les couleuvres. — La dame anglaise. — Le *ruiceñor*. — Le rocher de la *Sierra Maestra*. — Les mascarades cubaines. — Les causes et les débuts de l'insurrection. — Carlos-Manuel Cespedes. — Les volontaires et les insurgés.

Pendant la journée, don Pedro et moi nous ne nous ennuyions jamais à Sainte-Marguerite; mais le soir, quand nous n'étions pas en visite chez les voisins ou que nous n'en recevions pas quelques-uns, nous nous trouvions seuls, car nos hôtes, fidèles à une vieille habitude, se couchaient de bonne heure. Alors nous nous promenions dans la campagne silencieuse, parfois éclairée de la douce lueur d'une myriade d'étoiles, parfois argentée des pâles rayons de la lune, parfois plongée dans une obscurité profonde, quand ce ciel, ordinairement si beau, se couvrait de sombres et lourds nuages.

A cette heure, la brise est fraîche et devient

une douce caresse. Dans ce repos général, le bourdonnement des insectes, le coassement des batraciens, le chant isolé de quelque oiseau se faisant le poëte de la Nature, tout vous pénètre d'une émotion mélancolique qui a son charme, mais dont on se fatigue au bout de quelques heures. Pour nous en arracher, nous nous amusions à attraper des *cucuyos* [1] qui brillaient d'une façon fantastique dans l'obscurité et venaient voler autour de nous, — en faisant vibrer l'air du bruit de leurs ailes, — attirés par le feu de nos cigares. Les négrillons de la cuisinière, qui veillait assez tard, nous regardaient avec joie; nous leur abandonnions nos prises, qu'ils acceptaient avec empressement et enfermaient dans des calebasses percées d'une infinité de trous; à travers ces nombreuses ouvertures, jaillissaient des rayons lumineux qui produisaient un curieux effet. En se divertissant avec ces globes d'un feu vivant qui éclairait bizarrement leurs noirs visages, ils ressemblaient à des diablotins heureux d'être échappés de l'enfer.

[1] Espèce de scarabées de la famille des élatérides. Ces étranges insectes tirent la vive lumière qu'ils jettent de trois vésicules phosphorescentes, dont deux sont placées sur la tête et leur servent d'yeux, et une au ventre, qui s'entr'ouvre à certains de leurs mouvements.

Un soir, à peine venais-je de me mettre au lit que je ressentis une vive douleur produite par une piqûre. Cette intolérable souffrance m'arracha un cri. Pedro, qui avait éteint la lumière et qui s'était couché aussi, se releva et accourut. La bougie rallumée nous montra dans mes draps un scorpion qui s'enfuyait, la queue perfide en l'air.

Don Pedro le saisit avec dextérité à l'aide d'une tenaille, ouvrit une fenêtre, appela la cuisinière, et se fit apporter de la cendre chaude, mêlée de charbons ardents, sur une plaque de tôle. Au milieu de cette cendre, il creusa un assez grand espace vide, et y plaça le venimeux insecte. Celui-ci essaya de s'échapper; il courut avec anxiété partout où il espérait trouver une issue; mais, voyant qu'il était entouré d'un cercle de feu, il se tint immobile au centre durant deux secondes; puis, saisi de désespoir, se suicida en s'enfonçant son dard dans la tête.

Don Pedro le reprit alors, alla chercher sur une étagère un flacon d'*aguardiente* qui contenait déjà plusieurs insectes de la même espèce, l'y introduisit et m'invita à me frotter d'un peu de cette liqueur.

Cette infusion de scorpions atténue autant que possible le douloureux effet du venin des mêmes

insectes. C'est ainsi que dans le mal se trouve le remède. Au-dessous des mancenilliers, qu'on trouve en assez grande quantité dans l'île de Cuba, pousse une herbe qui est l'antidote des fruits funestes de ces arbres maudits, dont jusqu'à l'ombre est redoutable. Si quelque voyageur, se fiant à leur apparence hospitalière, va s'endormir sous eux quelques minutes, il en sort enflé.

Mais l'île n'a qu'un animal à craindre, c'est le caïman; elle n'a aucune bête féroce. L'araignée-crabe et le scorpion sont ses deux insectes les plus nuisibles; leurs piqûres, très-douloureuses, donnent la fièvre durant plusieurs jours. Voilà tout. Il n'y a pas de serpents dangereux, comme à la Guadeloupe et à la Martinique. Dans cette île heureuse, on ne connaît que d'innocentes couleuvres, dont les plus grosses — nommées *majas* — avalent des poulets.

J'avais beaucoup entendu parler du rocher de la *Sierra Maestra*, appelé par les créoles *Grosse Roche;* nous organisâmes toute une partie pour y faire une ascension.

De grand matin, nous fûmes à cheval; nous étions une douzaine, et parmi nous se trouvaient quelques dames du voisinage. Cette société nom-

breuse et si bien composée était faite pour me rendre l'excursion doublement agréable. Nous partîmes au galop en causant et en riant; nous prîmes un sentier qui, par une courbe, venait comme un ruban passer sur le flanc du Gros-Morne. Le sentier est si étroit que nous étions forcés de marcher à la suite les uns des autres. Une jeune fille fort jolie tenait la tête de la cavalcade et semblait nous conduire gaiement à un innocent plaisir, comme la fée enchanteresse de cette campagne ravissante. Le soleil souriait, au bord de l'horizon, à la coquette Nature et la dorait de ses tièdes rayons d'or. Bien vite la haute montagne était derrière nous.

Nous poursuivons avec le même entrain. Sur les versants rapides des mornes se pressent le gaïac (*lignum vitæ*), le *polypodium arbor*, avec sa couronne de feuilles dentelées à la façon des palmiers, l'élégant tamarinier, le bois de fer et le caroubier. Nous passons au milieu du feuillage touffu; les branches, encore tout humides de rosée, nous frappent au visage, et font pousser des cris d'effroi aux dames, qui craignent pour leur toilette. Nous faisons peur aux oiseaux, qui s'enfuient à tire-d'aile; quelques-uns, effarouchés à ce point qu'ils perdent la tête, viennent

passer près de nous et nous permettent d'admirer leur superbe plumage. Parmi eux, aucun n'est plus beau que celui que les créoles appellent *dame anglaise,* je ne sais pourquoi. La tête et le jabot sont pourpres, les ailes bleues, le corps gris et jaune, la queue d'un bleu sombre; la forme aussi est admirable, le bec court et gracieux. Ce magnifique oiseau a un chant détestable, qui ressemble au coassement des crapauds; c'est peut-être cela qui lui a valu son nom.

Le moqueur au loin fait entendre ses notes brillantes et capricieuses, qu'il sait moduler parfois d'une façon très-agréable. Plus près, gazouillent le *cabrero* et le *negrito,* qui prouvent qu'en Amérique aussi il y a des oiseaux chanteurs, quoi que l'on en dise.

En traversant une longue série de mornes, on arrive, après une course de deux heures, à une élévation d'où l'on aperçoit une vallée profonde, dans laquelle se déroule une hacienda de toute beauté. Celle-ci s'appelle *Platon;* pourquoi? peut-être parce que celui qui lui a donné ce nom était un admirateur du disciple de Socrate. Elle appartenait à un vieux créole de Saint-Domingue, qui en était orgueilleux; il se faisait un titre de gloire de la beauté de son cafétal. La terre en est aussi

rouge que celle de tout le quartier de l'*Angustura*, laquelle ressemble presque à de la brique réduite en poudre. La végétation y est d'une force extraordinaire. Parmi les arbres, on remarque une grande quantité de palmiers d'une hauteur prodigieuse, et l'on cherche en vain un seul cocotier, double signe certain de la fécondité peu commune du sol. L'ébénier, le mapou, l'acajou, le *turnera pumicea* et le *serpidium* dominent dans le réseau inextricable de la savane qui enserre la terre cultivée.

Nous devions déjeuner chez le créole, homme excellent, et prendre l'un de ses fils qui devait nous guider vers la *Sierra Maestra*. Nous mîmes du temps pour descendre jusqu'au fond de la vallée, où se trouve la maison. Sur la pente assez rapide du morne, la route décrit de nombreuses sinuosités ; elle est bordée des deux côtés d'énormes bananiers et de bananiers-figuiers chargés de leurs régimes de fruits savoureux, balançant légèrement leurs longues et larges feuilles luisantes, d'un vert tendre. Les palmiers allongent leurs troncs blancs et droits à une hauteur prodigieuse et tout à coup étendent leurs verts parasols, qui s'agitent et bruissent au souffle de la brise. Les cafiers sont plus grands

qu'ailleurs ; ils étaient alors couverts de leur blanche nappe de fleurs odorantes. Ils produisent le plus beau café de l'île. Les orangers sont énormes et donnent des fruits exquis et d'une grosseur surprenante. On voit la pêche à côté du cachiment, la poire près de la goyave, le raisin à quelques pas de la mangue, les fraises au-dessous du corossol et de la sapotille. Ce délicieux mélange nous charme et nous prouve que nous sommes sur la terre promise. Le climat est tellement frais que la nuit on est obligé de se servir de couvertures de laine. Un jardin près de la maison réunit une grande partie des fleurs européennes.

A une heure, nous reprenons notre ascension vers la *Sierra*. Pendant la route — que nous parcourons au pas de nos chevaux — le *ruiceñor* nous fait entendre sa musique harmonieuse, qui nous tient sous le charme. Ce chant admirable ne ressemble en rien à celui des vulgaires oiseaux ; ce sont des notes très-justes, très-précises, de la musique humaine ; elles vibrent d'une façon ravissante ; elles ressemblent à celles de l'harmoniflûte ; le volume du son est augmenté et diminué avec un art infini.

Les planteurs français, dans leur légitime

enthousiasme, appellent cet oiseau *le musicien*. Comme plumage, il n'a rien de remarquable; un peu plus gros que le serin, il est gris; par la forme, il ressemble au rossignol; il a le bec allongé comme lui. Il se tient sur les hautes montagnes, car il aime le climat frais.

A la sortie de l'épaisse savane, où le sentier s'était encore rétréci, nous nous trouvâmes en face d'un faible pont rustique, jeté entre l'abîme et le dos du formidable rocher. Nous mîmes pied à terre, et nous prîmes de grandes précautions pour faire traverser aux dames ce pont remuant de troncs et de branches d'arbres. Puis nous nous empressâmes de gravir avec elles au sommet. Nous nous arrêtâmes immobiles, émerveillés; sur cette prodigieuse élévation, on jouit d'un coup d'œil magique. Le ciel pur à l'horizon permettait à notre vue de s'étendre autant qu'elle pouvait, et partout elle embrassait d'admirables magnificences. La campagne se déroule, toute bosselée, toute verdoyante, toute ruisselante des mille cours d'eau qui la baignent, traversée en certains endroits par de grandes raies d'ombre et dorée en d'autres par de gais rayons de soleil. Les haciendas nombreuses semblent se presser les unes contre les autres, et l'on pren-

drait leurs bâtiments pour des jouets d'enfant. Les grandes forêts aux grands arbres teignent le sol de leur vert sombre; plus loin, les cafiers le blanchissent de la neige de leurs fleurs.

Après la ligne verte de la campagne, se dessine une ligne bleue; en nous tournant du côté opposé, nous apercevons une seconde ligne bleue : c'est la mer des Antilles sur les deux bords de l'île, que nous voyons dans toute sa largeur. Nous sommes munis de longues-vues; nous voyons se soulever et blanchir les vagues de la mer; à l'horizon, du côté du sud, nous remarquons une tache grise sur le ciel bleu : c'est la Jamaïque, la voisine de Cuba. En quittant nos instruments et en ramenant nos regards à nos pieds, nous sommes effrayés, et, bien que nous soyons loin du bord du rocher, le vertige s'empare des dames. Ce gigantesque bloc de pierre est coupé à pic du côté où il présente sa masse énorme aux terres cultivées, et, quand on a le courage de s'approcher et de plonger le regard dans l'abîme, on voit le sol à trois cents mètres, ce qui vous fait passer par tout le corps un frisson involontaire. On est là à une élévation de 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer. A chaque instant, nous voyons passer à nos pieds quelque chose de

blanc, semblable à du brouillard; ce sont des flocons de nuages qui voyagent au-dessous de nous. En ce lieu, le vent est si fort et si froid, qu'au bout d'une demi-heure nous éprouvons le besoin de nous retirer. Mais les grands spectacles ont cela de bon, qu'ils vous laissent une profonde et agréable impression, un doux souvenir, qu'on aime à évoquer souvent.

A la suite du tremblement de terre qui eut lieu à Cuba en 1852, le colossal rocher a été fendu perpendiculairement, ce qui prouve l'étonnante violence de la secousse. La *Sierra Maestra,* dont il forme une des extrémités, traverse toute l'île, de l'est à l'ouest, c'est-à-dire dans toute sa longueur.

Nous passâmes deux mois à la campagne, voyageant partout, arrivant parfois jusqu'à Caney.

Nous revîmes Cuba dans une animation inaccoutumée. La place de Santa-Anna était encombrée d'une foule bigarrée de mille couleurs, dans laquelle nous remarquâmes des masques. C'était la fête de sainte Anne, le dernier jour de la mascarade cubaine. Aussi entendions-nous les masques à pied ou à cheval crier à tue-tête : «Adios, Santa-Anna! Adieu, beaux jours de plaisir et de gaieté! adieu, jusqu'à l'année prochaine! »

Des bandes entières, appelées *comparsas,* stationnaient et dansaient au son du violon et de la flûte ou du tambour ; les spectateurs faisaient cercle autour d'elles. Nous eûmes de la peine pour traverser cette foule bruyante, agitée, surexcitée par une gaieté extraordinaire, par les libations d'un jour de fête, par ses danses, par ses cris, par ses déguisements mêmes. Quelques-uns de ces enragés déguisés, épuisés par la fatigue, suffoqués par la chaleur et la poussière, se retiraient à l'écart pour se débarrasser de leurs masques de carton, mouillés et déchirés par la sueur, se reposer un instant et respirer en liberté.

En traversant les rues, nous rencontrions à chaque instant des *comparsas* qui marchaient, musique en tête, portant l'indispensable mât orné de rubans et suivis de gamins qui hurlaient de joie. Quelques caricatures isolées grimaçaient des sourires, faisaient des gestes comiques et adressaient des plaisanteries aux personnes assises devant leurs portes. Toute la ville était répandue au dehors en bandes tumultueuses ou groupée aux portes en spectatrice.

Ce qui est bizarre et qui m'a beaucoup étonné, c'est que les Cubanos choisissent les mois les

plus chauds de l'année pour y placer leur carnaval.

Il y a une trentaine d'années, l'aristocratie et la finance (la fine fleur de la ville) se déguisaient et s'amusaient avec un excessif entrain. Elles oubliaient tout pour se livrer entièrement au plaisir. Les vives couleurs du satin brillant des costumes plaisaient aux femmes; leur coquetterie y trouvait son compte; elles mettaient un soin passionné à se bien parer. Que de cœurs elles transperçaient dans ces jours de fête et de folie, où elles déployaient toute leur grâce, toute leur séduction, où elles laissaient éclater leur gaieté dans toute sa fougue! On allait dans les meilleures maisons; on plaçait au centre de la plus grande pièce la haute perche peinte et dorée qui portait, attachés à la pointe, de nombreux rubans étroits, pendant jusqu'à terre. Chaque masque prenait un bout de ces rubans et dansait en le tressant autour de la perche. Ce divertissement, un peu puéril, est étrange et pittoresque; il a sa couleur locale, son charme particulier.

Mais, depuis quelques années, ces plaisirs étaient abandonnés au monde intermédiaire et au peuple. A l'époque dont je parle, c'étaient

encore les masques les plus distingués qui se réunissaient par *comparsas* et tressaient les rubans.

Depuis ce jour où je revenais de Sainte-Marguerite à Santiago, le 28 juillet 1868, que de changements se sont faits dans la ville et autour d'elle ! Il me semble que ces souvenirs que je viens d'évoquer datent d'hier, et pourtant, depuis lors, d'immenses événements se sont accomplis dans l'île.

En effet, vers le milieu du mois d'octobre de cette même année 1868, le bruit se répandait à Cuba qu'une insurrection venait d'éclater à Bayamo.

Les avis étaient très-partagés au sujet de la cause véritable de ce soulèvement, qui ne présentait tout d'abord aucun caractère de gravité.

Les uns disaient que Carlos-Manuel Cespedes, le chef de ce mouvement révolutionnaire, avait fourni des sommes considérables au général Prim pour renverser Isabelle II, et que le général, en retour, lui promit l'indépendance de l'île ; mais que récemment, ayant appris la chute de la reine et ne voyant pas se réaliser la promesse reçue, l'impatient Cubano avait levé l'étendard de la révolte.

Carlos-Manuel Cespedes.

D'autres, sans adopter complétement cette opinion, pensaient que Prim entretenait tout au moins quelque complicité avec les insurgés, car ceux-ci, dans les escarmouches qui avaient lieu, répondaient aux sommations qu'ils recevaient de mettre bas les armes par ces cris significatifs : « *Viva Prim! abajo las contribuciones!* »

Le général nourrissait-il le projet de se faire nommer président de la république cubaine dans le cas où ses affaires eussent mal marché en Espagne? Beaucoup de personnes le croyaient.

D'autres encore affirmaient que ces cris étaient proférés parce que Prim venait de renverser un gouvernement antipathique et qu'on voyait en lui un protecteur puissant de l'indépendance tant souhaitée.

Quoi qu'il en soit, les Cubanos, pressurés par la Péninsule, voyant tous leurs droits méconnus, se sentant humiliés chaque jour, accueillirent avec des émotions profondes la nouvelle de l'insurrection. Ils n'oubliaient pas qu'en 1837 un injuste décret avait exclu des Cortès tous leurs députés; ils se souvenaient surtout de la façon singulière dont le gouvernement s'était joué d'eux au mois de novembre 1865. A cette époque, pour répondre à de fréquentes réclamations,

une ordonnance décida qu'un comité d'enquête serait chargé d'étudier la question des Antilles. Cette junte devait se composer de vingt-deux commissaires élus par les Cubains, de vingt-deux autres choisis par le gouvernement et d'un nombre indéterminé de fonctionnaires. Bien que les délégués cubains eussent peu d'espoir d'arracher quelques concessions profitables à leur pays — à cause même de la composition de ce comité — ils se rendirent à leur poste et proposèrent principalement la substitution d'un impôt direct sur le revenu aux droits de douane, et un plan pour l'abolition de la traite et l'émancipation progressive des esclaves. Qu'arriva-t-il alors? On osa se servir contre eux des réformes mêmes qu'ils avaient demandées. Les tarifs reçurent de légères modifications, et l'impôt direct fut adopté, mais on prit le soin de l'élever à 10 pour 100, de manière à obtenir au moins le double des contributions supprimées, puis on affirma que le nouveau système venait des commissaires cubains. Ceux-ci, indignés, protestèrent vivement, mais en vain, et ils durent retourner dans leur pays, profondément blessés et désespérés. Dès ce jour, l'insurrection se préparait dans les esprits.

Depuis 1837 l'île n'était plus considérée par les Espagnols que comme un bien d'excellent rapport, et ils ne négligeaient aucun moyen pour en augmenter le revenu. Elle devint bien vite la proie d'une foule de fonctionnaires et d'employés dont les appétits étaient excessifs. Au-dessous du capitaine général — qui prélevait pour lui la part du lion — se remuait toute une nuée d'ambitieux venus d'Espagne exprès pour faire fortune et qui accaparaient toutes les places. Quant aux Cubanos, non-seulement ils ne pouvaient jamais en obtenir une, mais encore ils se voyaient traités avec le dernier mépris. Accablés d'impôts, d'injustices, de vexations de toutes sortes, ils se séparaient peu à peu des Espagnols — dont pourtant ils descendent — et leur haine s'accroissait de jour en jour Cependant ils conservaient encore l'espoir d'obtenir des réformes. Mais tous les fonctionnaires, tous les employés, tous ces parasites qui vivaient si grassement du budget colonial et, en outre, gagnaient de grosses sommes en protégeant secrètement la traite des noirs, trouvaient que tout allait au mieux dans le meilleur des mondes possibles. D'après eux, Cuba jouissait de l'état le plus prospère, l'inutilité des réformes était évidente à tous les gens sen-

sés; les mécontents n'étaient que des factieux.

Les Cubanos, au nombre de vingt mille, s'adressèrent directement à la reine Isabelle II. « Il n'est pas vrai, Madame, disaient-ils à la fin de leur pétition, que la majorité des Cubanos ait l'âme assez basse pour refuser et craindre des réformes politiques; ce qui est positif, c'est qu'au contraire tous ils les désirent vivement, ces réformes, et qu'ils les réclament par tous les moyens. »

Enfin au mois de novembre 1865, pour répondre à de si fréquentes réclamations, parut l'ordonnance royale dont nous venons de faire connaître le triste résultat.

Depuis quelque temps déjà la date de l'insurrection avait été fixée par Cespedes, lorsque, par une circonstance imprévue, il se vit obligé de l'avancer de plusieurs mois. Le caissier de l'insurrection — car elle s'organisait sérieusement et avait son caissier — ayant entre les mains une somme importante, jugea bon de l'empocher et d'aller dénoncer ses complices. Pour parer ce coup, Cespedes et les siens, quoiqu'ils ne fussent pas prêts, résolurent de commencer les hostilités beaucoup plus tôt qu'ils ne l'avaient projeté. A ceux qui lui demandaient : « Avec quelles armes

allons-nous combattre ? » le vaillant chef répondait, animé de la témérité de l'héroïsme : « Avec celles de nos ennemis. » (*Con las de nos enemigos.*)

En effet, ils n'avaient que quelques mauvais fusils de chasse qui ne pouvaient guère compter ; ils partirent néanmoins ; ils en prirent d'autres sur leur passage, dans les haciendas, et vinrent audacieusement camper dans un endroit nommé *Puerto de Buniatos* (Port de Patates), c'est-à-dire devant Santiago. Ils y restèrent deux mois durant, sans être nullement inquiétés par les soldats espagnols qui se trouvaient dans la ville. Il est utile de constater ici que, malgré les impôts considérables qu'on faisait payer aux Cubanos pour entretenir l'armée qui devait maintenir l'ordre dont ils avaient besoin, il n'y avait à cette époque que fort peu de troupes dans l'île. La garnison de Santiago se réduisait à quelques centaines de soldats ; mais les insurgés, de leur côté, n'étaient pas non plus en grand nombre. Des relations amicales s'établissaient entre ceux-ci et les habitants de la ville.

Chose bizarre ! beaucoup de Catalans se montraient fort sympathiques à l'insurrection. Quel était ce mystère ? Prévoyaient-ils dès lors tout le

parti qu'ils devaient tirer du bouleversement de Cuba?

A la fin de décembre, arrivèrent d'Espagne des forces importantes, composées de troupes régulières, de volontaires et d'un nombre respectable de navires pour augmenter l'escadre chargée de la surveillance de l'île. A partir de cette époque, commencèrent les plus épouvantables massacres. Ces mêmes Catalans qui avaient fait montre de sentiments insurrectionnels étaient devenus dès lors — incorporés dans les bataillons des volontaires — les ennemis les plus acharnés et les plus cruels des insurgés.

Les immenses propriétés de Carlos-Manuel Cespedes furent brûlées; ce fut là le signal des incendies sans nombre qui ravagent la fertile reine des Antilles. Les Cubanos, exaspérés, brûlent par représailles les haciendas des Espagnols. Des deux côtés on montre une furie sans bornes

Les insurgés, presque sans armes, obligés de battre en retraite sur l'intérieur, proclament la liberté dans les haciendas où ils passent et entraînent avec eux hommes, femmes, enfants, et tous les esclaves, qui vont devenir leurs auxiliaires.

Bientôt la ville de Bayamo est menacée d'être attaquée par les troupes espagnoles. Les insurgés *bayamesos* découvrent alors que les Catalans, qui semblaient faire cause commune avec eux, les trahissent et ont des intelligences avec la force armée. L'exécution des traitres est résolue; on les fusille sans pitié. Mais les Espagnols veulent prendre une terrible revanche; ils s'avancent en nombre. En ce moment, Cespedes prend un parti désespéré : plutôt que de voir tomber sa ville natale aux mains des ennemis, il se décide à la brûler. Quand les Espagnols arrivent, ils trouvent des maisons enflammées.

Les Espagnols, dont la haine est encore surexcitée, poursuivent les insurgés, et sur leur passage s'emparent des propriétés qui leur plaisent, incendient les autres et fusillent les malheureux *hacienderos* (habitants, planteurs) qui leur tombent sous la main. Ce sont les Espagnols qui ont donné les premiers exemples de ce système implacable, et ils le poursuivent avec une inflexible résolution.

Depuis la fin de 1868, les mêmes atrocités se commettaient presque chaque jour, jusqu'à l'avénement d'Alphonse XII au trône d'Espagne, et l'insurrection, loin d'être écrasée, s'est pro-

pagée; elle a gagné presque toute l'île, mais elle reste forte dans la partie orientale.

Pourtant les volontaires, parmi lesquels on compte bon nombre de Catalans, se sont rendus célèbres par les crimes les plus inouïs. Le gouvernement est annihilé par eux.

XV

Les chefs des insurgés. — Les procédés et les prouesses des volontaires. — L'exemple donné par des généraux. — La pénible situation des *hacienderos*. — La composition du corps des volontaires. — La domination croissante de ces bataillons. — La haine qu'ils inspirent. — Les *Cubanas* transformées en héroïnes. — La conduite des volontaires envers elles. — Les troupes régulières. — La proclamation de Bayamo.

Mais rien ne peut abattre l'énergie des Cubanos, poussés par la haine et le désespoir. Que de courages sublimes a révélés parmi ceux-ci cette guerre à outrance! Citons quelques-uns de ces héros qui ne rêvaient pas la gloire, mais l'indépendance de leur fertile pays : Modesto Dias, major général de la juridiction de Cuba, homme d'une bravoure à toute épreuve, admiré et adoré de ses soldats; le général Gomès, tout jeune encore, mais déjà fort instruit et fort redouté des Espagnols, réunissant autour de lui les plus vaillants parmi les jeunes Cubanos; le général Vicente

Garcia, qui, commmandant aux environs de *las Tunas* (village de l'intérieur), a prouvé de si brillantes qualités qu'il a excité l'admiration même chez ses ennemis, lesquels ont tout essayé — surtout la corruption — pour le gagner à leur cause, mais en vain; et enfin Ignacio Agramonte, mort en combattant à la tête de sa cavalerie. Ce dernier était l'une des plus grandes figures de cette insurrection; jeune, instruit et riche, il a mis au service de son pays sa grande fortune, ses connaissances profondes, sa belle intelligence et sa vie encore au début. Cespedes faisait de lui le plus grand cas; avant les entreprises importantes, il le consultait toujours. Aussi le général Agramonte a-t-il laissé parmi les Cubanos un souvenir de reconnaissance et des regrets qui ne sont pas près de s'effacer.

Parmi les chefs de l'insurrection — dont la liste est trop longue pour tenir place ici — on a remarqué plusieurs Américains — entre autres, les généraux Jordan et Ryan — et beaucoup d'hommes de couleur, même des nègres. Les insurgés, passionnés pour la cause qu'ils défendent, ont mis de côté les préjugés de race. Ce sont des hommes déterminés à tout et qui poursuivent leur but sans relâche à travers tous les obstacles.

Un grand nombre de volontaires se persuadaient qu'on pouvait les réduire par l'intimidation, et beaucoup d'autres profitaient des désordres de l'île pour travailler à leurs propres intérêts.

Ainsi, un Catalan nommé Campiño trouvait bon de faire fusiller tous les *begueros* (planteurs de tabac) pour s'emparer de leurs propriétés et de leurs esclaves. Les récoltes de tabac qu'il obtenait par ce moyen violent et peu scrupuleux étaient soigneusement expédiées par lui à Cuba à son ami Saturnino Tomas. Mais il se trouva que ce dernier avait aussi peu de scrupules que son digne compatriote; quand, après avoir bien vendu le tabac, il eut entre les mains une fortune assez gentille, il la considéra comme sienne et passa à l'étranger pour en jouir à son aise, laissant le señor Campiño fort désappointé d'avoir tué tant d'innocents pour un autre.

Des traits de ce genre sont très-nombreux et ne se renouvelaient que trop souvent. Le général espagnol X... s'est rendu célèbre dans l'île par des exactions et des soustractions qui se sont élevées à des sommes considérables. Sur un seul point de l'intérieur, il s'est illégalement rendu maître d'une quantité de bêtes à cornes repré-

sentant au moins la valeur de 40,000 piastres (280,000 francs). D'une grande indépendance de cœur, lui et son collègue P... y G... pratiquaient les fusillades en grand. Lorsque de tels chefs donnent de pareils exemples, il ne faut point s'étonner que les subalternes les suivent avec empressement.

A Cobre, un colonel Cañizal s'est signalé par d'horribles atrocités. Il y présidait un simulacre de conseil de guerre, qui condamnait impitoyablement à mort des masses de malheureux, fort innocents de toute rébellion. On employait la torture pour leur faire avouer de prétendus crimes, et l'on faisait venir leurs esclaves, qu'on forçait à déposer contre eux par l'intimidation. Le nombre des condamnés était devenu si embarrassant, qu'en dernier lieu on les faisait massacrer la nuit à coups de *machete* (sabre). Puis on jetait leurs dépouilles pêle-mêle dans les trous des mines abandonnées. Mais ce colonel Cañizal, lui du moins, ne devait pas rester impuni : il se retira en Espagne pour jouir du fruit de ses cruautés, et là il se rencontra avec un Cubano, nommé Vaillan, qui, ayant à venger la mort de Juan Colas, son beau-frère, le tua d'un coup de pistolet.

Ce Juan Colas, jeune homme de bonne famille, avait été arrêté à Cuba sans motif, conduit à Cobre comme beaucoup d'autres et jeté en prison. Le lendemain matin, quand on entra dans sa cellule, on le trouva mort : il avait été étranglé pendant la nuit.

Le quartier de *Braso de Cauto,* que j'avais vu si beau en 1868, est maintenant en partie détruit par les flammes. L'incendie a été promené dans presque toutes les habitations par les volontaires d'un côté et par les insurgés de l'autre.

Car il est bien avéré que ces derniers ne respectent que les plantations abandonnées; ils brûlent celles qui sont envahies et illégalement exploitées par leurs ennemis et celles que cultivent encore de tenaces propriétaires, parce que celles-ci payent un impôt qui profite aux Espagnols.

Mais aux incendies, les volontaires ont ajouté des crimes qui sont la honte de l'humanité. Que de malheureux restés paisiblement dans leurs haciendas ont été surpris par eux, faits prisonniers, puis massacrés sans pitié à coups de *machete!* Beaucoup des *hacienderos* du *Braso de Cauto* ont péri de cette façon. L'un d'eux, un excellent homme nommé Lorencito, très-connu et très-

estimé parmi les Cubanos, avait un fils de quinze ans qu'il adorait et qu'il voyait en danger de mort comme lui; il se jeta aux pieds des assassins pour les supplier d'épargner cet enfant. Cette prière d'un père eût touché des cœurs moins féroces; mais que firent-ils, eux? Ils commencèrent par l'enfant, et, en présence de ce père désolé, ils le tuèrent à coups de *machete,* afin qu'il fût mutilé et eût le temps de souffrir.

Dans les premiers mois de l'insurrection, le général Lersundi, alors gouverneur général de l'île de Cuba, n'ayant pas assez de troupes à sa disposition pour défendre l'ordre, conçut la pensée d'organiser des bataillons de volontaires en attendant les renforts qui devaient venir d'Espagne. Seulement on ne veilla pas assez à la composition de ce corps; recruté dans les bas-fonds de la société, parmi ces aventuriers prêts à employer tous les moyens pour arriver à la fortune, il s'augmenta graduellement d'une façon considérable et ne tarda pas à se révéler par des forfaits qui intimidèrent même ceux qui l'avaient formé et qui avaient espéré pouvoir le diriger. A différentes reprises, il s'accrut des bataillons de volontaires envoyés par le gouvernement républicain de Madrid en même temps que les

troupes régulières. Toujours composé des mêmes éléments, ce corps étrange conservait toujours son même caractère de férocité et de domination.

Le général Lersundi fut remplacé par le général Dulce. Celui-ci, qui autrefois avait gouverné l'île et y avait laissé les meilleurs souvenirs, les plus vives sympathies, y revenait comme un médiateur de paix entre le gouvernement de la Péninsule et les révoltés. Il signala son arrivée par un décret d'amnistie pour tous les rebelles qui feraient soumission dans l'espace de quarante jours. La lutte n'était encore qu'à son début, e beaucoup de Cubains eussent accepté sans difficulté des arrangements capables de leur assurer un sort moins pénible qu'auparavant. Mais un tel accord ne pouvait convenir aux terribles volontaires; ils s'y opposèrent avec cette arrogance et ce despotisme dont ils devaient se faire une chère habitude. Ils mirent à mort un des chefs des insurgés qui, porteur d'un sauf-conduit, se présentait à Puerto-Principe (Port-au-Prince) pour obtenir les bases d'une convention.

Cette prouesse, restée forcément impunie, les encouragea assez pour que, quelque temps après, ils voulussent qu'on fît injustement subir la même peine à des notables de la Havane qui, comme

suspects, étaient retenus dans les prisons. Pour les soustraire à un tel sort, le général Dulce dut les faire déporter à l'île de Fernando-Po. Mais là ses intentions humaines ne furent pas bien servies : l'insalubrité du pays fit lentement l'œuvre cruelle qu'avaient exigée les implacables volontaires.

Bientôt ceux-ci lui témoignèrent ouvertement l'irritation que leur inspirait son gouvernement beaucoup trop équitable. Quelques-uns d'entre eux, bien armés, envahirent tout à coup son palais et osèrent exiger sa démission... et lui, le général Dulce, le représentant de la mère patrie, se vit réduit, sous des menaces de mort, à signer l'acte honteux qui lui était présenté.

On crut pendant quelque temps que le général Caballero de Rodas, le successeur de Dulce, parviendrait à réduire les maîtres de l'île de Cuba. Précédé d'une belle réputation militaire, il semblait leur imposer en arrivant par son caractère énergique. Mais peu à peu il se fatigua de la lutte journalière qu'il avait à soutenir; il faiblit, il accorda des concessions, dont on ne put jamais se contenter. Ainsi, l'Espagne a non-seulement les insurgés à combattre, mais encore ceux qui prétendent la servir et qui déploient trop de zèle.

On a dit que les volontaires se tiennent dans les villes et abandonnent les campagnes aux troupes régulières; c'est là une erreur que les faits démontrent suffisamment : les volontaires sont partout, et c'est particulièrement dans les villages et dans les campagnes qu'ils se livraient à leurs plus affreux excès; mais les troupes régulières ne peuvent rien contre eux, parce qu'ils sont en trop grande majorité. Il est expressément défendu à tout Cubain qui est à la ville de se rendre sur sa propriété; s'il est arrêté en route, il est considéré comme insurgé et fusillé immédiatement. Cette mesure sévère avait pour résultat de leur livrer des haciendas dont ils tiraient un excellent parti; ils s'y installaient, y menaient bonne vie, faisaient travailler les esclaves qu'ils y trouvaient et vendaient à leur profit les récoltes qu'ils obtenaient de cette façon. Si le propriétaire spolié s'avisait de le trouver mauvais et de se plaindre, il était pris, jeté en prison, puis massacré. Celui qui restait courageusement dans son hacienda devait se soumettre à toutes leurs exigences; chaque jour ils lui réquisitionnaient ses esclaves, ses bestiaux, et il devait les donner sans observation; sinon, malheur à lui : pour la moindre plainte qui lui échappait, c'était la mort

qu'il recevait. En outre, il courait à tout instant le risque d'être incendié par les insurgés, car aux yeux de ceux-ci il servait les intérêts de l'ennemi.

Au commencement de l'insurrection, les campagnes furent précipitamment abandonnées par les autorités espagnoles; les hacienderos se trouvèrent ainsi livrés sans défense aux insurgés, qui vinrent exiger d'eux des armes et des munitions. Plus tard les volontaires, avec l'injustice qui les caractérise, demandèrent à ces malheureux un compte sévère de la faute excusable d'avoir cédé à de telles exigences.

Ces implacables tyrans inspirent même aux femmes des Cubains une haine vivace qui se manifeste par des actes. Ces femmes si jolies, si gracieuses, si élégantes, à l'apparence si frêle et si délicate, sont transformées en héroïnes par l'amour puissant de la patrie avilie. L'indignation a soudain révélé en elles des facultés qu'on était loin de leur soupçonner. Combattant à côté de leurs frères, de leurs pères ou de leurs maris, elles montrent une vaillance véritable et savent mourir avec un courage sublime. Elles ont toutes quelque être adoré — quelques-unes même leur honneur — à venger, et elles poursuivent leur

vengeance à travers mille périls, qui, au lieu de les intimider, ne font que les exalter davantage. Beaucoup d'entre elles — aux environs de Santiago de Cuba — s'organisent en guérillas, se répandent dans les *maniguas* (savanes) et tiennent tête à leurs redoutables ennemis.

Un jour — vers la fin de 1873 — une douzaine de femmes, parcourant une forêt, rencontrent fort inopinément une colonne de volontaires. Le lieutenant qui commande celle-ci demande à ces dames si elles ne connaissent aucun campement dans les environs; comme elles répondent négativement, on les attache deux à deux par son ordre, et on les emmène comme prisonnières. Elles font montre d'une dédaigneuse impassibilité. Mais, à quelque distance de là, on trouve un petit *campamento* (campement) d'insurgés; une vive fusillade est échangée de part et d'autre; pourtant, comme les Cubanos sont en grande minorité, ils sont obligés de fuir, abandonnant quelques morts sur le champ du combat. Les prisonnières s'approchent de ceux-ci, les regardent avec anxiété, et bientôt l'une d'elles reconnaît son mari parmi eux. Sa faiblesse alors se trahit : un cri de désespoir lui échappe; elle se jette sur ce corps inanimé d'un époux regretté,

le couvre de baisers et de larmes. Cette profonde douleur, se manifestant ainsi, n'eût-elle pas touché des hommes d'un peu de cœur? Mais un chef des volontaires de Cuba peut-il être accessible à la pitié? Que fait notre lieutenant? il ordonne à ses soldats de fusiller les douze femmes, et cet ordre barbare est exécuté immédiatement.

Cette scène horrible, racontée par les acteurs eux-mêmes en se vantant, donne une idée exacte de ce qui se passait presque chaque jour dans la malheureuse île. Dans les campagnes, un simple lieutenant pouvait faire fusiller hommes et femmes à sa fantaisie sans jugement aucun.

Les volontaires se sont conduits là-bas comme se conduisaient naguère les Prussiens en France; ils n'ont rien respecté. Il est souvent arrivé que des femmes, des jeunes filles, poussées par le désespoir, ont eu la folle imprudence d'aller se prosterner devant eux pour implorer la grâce d'un mari, d'un père menacé de mort, et elles les ont quittés plus désolées encore, en les maudissant de leur avoir ravi l'honneur.

A la Havane ils se sont distingués par une prouesse qui a eu du retentissement jusqu'en Europe. Les journaux d'Angleterre et de France en ont parlé. Cela se passe au mois de novembre

de l'année 1871. Quelques étudiants en médecine, en attendant l'heure des cours, se promènent, entrent dans un cimetière et, sans penser à mal, cueillent des fleurs sur les tombes. Par malheur pour eux, ils sont vus, et deux jours après ils sont tous arrêtés, enfermés dans une prison. Le crime dont on les accuse est d'avoir profané les sépultures, particulièrement celle de Gonzales Castaño, un des anciens chefs du parti espagnol, un des principaux rédacteurs de la *Voz de Cuba,* tué en duel par un Cubain. Après avoir récusé un premier conseil de guerre composé par les soins du général Crespo, les volontaires se contentent d'un second presque entièrement tiré de leur corps et tout disposé à servir leur cruauté. Sur quarante-cinq accusés qui comparaissent, huit sont condamnés à mort, trente et un à quatre et à six ans de galères. Ces derniers, après un martyre de plusieurs mois, ont été graciés ; mais les autres durent subir leur peine immédiatement : le plus âgé d'entre eux avait vingt ans et le plus jeune n'en comptait pas seize !

Les emprisonnements et les confiscations prenaient chaque jour des proportions inquiétantes ; les confiscations surtout étaient pratiquées sur une très-vaste échelle. Au moindre soupçon qui

s'arrêtait sur un propriétaire, on lui prenait son bien, puis on restait sourd aux réclamations les mieux justifiées. L'objet confisqué appartenait parfois à plusieurs; les associés représentaient qu'étant innocents, ils ne devaient pas subir une peine imméritée. Qu'importait? on ne les écoutait point. Alors les personnes les plus paisibles s'effrayèrent et renoncèrent à vivre sous un tel despotisme, au milieu d'un tel désordre; elles s'expatrièrent en grand nombre et cherchèrent un asile plus sûr en Europe comme aux États-Unis.

Les renforts envoyés d'Espagne dans les deux premières années de l'insurrection ont atteint le chiffre de soixante-dix mille hommes, outre une notable augmentation de l'escadre, déjà assez importante, chargée de surveiller l'île. Depuis, les envois de troupes régulières et de bataillons de volontaires continuent chaque mois et s'élèvent à vingt-cinq ou trente mille hommes par an. Mais les combats fréquents, le changement de climat, la fièvre jaune et les fatigues font de nombreuses victimes parmi eux.

Cette guerre qu'avaient à soutenir les soldats de l'armée régulière les a bientôt exaltés, et ils se sont livrés, eux aussi, à des extrémités blâma-

bles. Très-braves, très-résolus, supportant admirablement la fatigue et les privations, ils deviennent féroces dans les occasions où ils devraient se montrer généreux, après la victoire.

Ce fut au mois d'avril 1869 qu'un général lança de Bayamo cette proclamation dont les résultats allaient être si funestes : « Tout individu au-dessus de quinze ans qui sera trouvé hors de sa propriété, et qui ne pourra justifier de son absence, sera immédiatement fusillé. Toute habitation inoccupée, ou sur laquelle ne flottera pas un pavillon blanc en signe que ses habitants demandent la paix et sont dévoués au gouvernement, sera réduite en cendres. » C'était l'autorisation de tous les crimes affreux qui devaient être commis; c'était la porte ouverte au pillage, aux excès de tous genres, et la justification de terribles représailles.

Il est évident qu'un planteur a toujours besoin d'entretenir des relations avec la ville; il arrive immanquablement un moment où il est forcé de sortir de son habitation. Aussitôt elle peut devenir la proie des Espagnols

XVI

Les armes des insurgés. — Leur tactique, leurs ressources, leur nombre approximatif. — La proclamation de la république fédérale de Cuba, l'élection du président. — Les lois votées par la Chambre des représentants. — Les tentatives faites par les insurgés pour être reconnus comme belligérants par les États-Unis. — Les négociations du général Sickles. — Les efforts de l'Union pour obtenir l'île de Cuba à différentes époques. — La junte insurrectionnelle à New-York. — L'affaire du *Virginius*. — Les prisonniers; la pression des volontaires. — La conduite de Varona et des autres condamnés. — Comment ils moururent. — Brusque dénoûment d'une affaire compliquée.

Peu à peu les insurgés sont parvenus à se procurer des armes de guerre, jusqu'à des canons; ils en ont fait venir une partie des États-Unis et en ont pris d'autres sur l'ennemi. Les fusils sont de différents modèles, mais ils s'en servent avec habileté; c'est l'essentiel pour eux. Beaucoup d'entre eux, du reste, combattent avec la pique et le *machete*, ce sabre classique du pays, qu'ils manient avec une grande adresse. Ils ne livrent

jamais bataille en rase campagne; par petites bandes, ils harcèlent l'ennemi incessamment, l'attaquant à l'improviste, lui tendant des embuscades dans les routes escarpées. Dès que leur entreprise n'a pas réussi à leur gré, ils abandonnent la partie et se réfugient dans les bois, dont ils connaissent les moindres mystères et où il est impossible de les poursuivre. Les petits chevaux du pays, très-vigoureux et très-agiles, leur sont d'un très-utile secours; les manœuvrant avec beaucoup de facilité, les intrépides insurgés peuvent fréquemment renouveler les attaques et fatiguer leurs ennemis. Les pertes de part et d'autre ne sont jamais grandes; mais, comme ces engagements partiels se renouvellent simultanément en différents endroits et chaque jour, le nombre des morts est assez considérable au bout de l'année.

Pendant quelque temps, l'insurrection cubaine comptait jusqu'à quarante-cinq mille hommes bien armés, et, pour se recruter, elle avait cent cinquante mille jeunes gens animés d'une ardeur patriotique; mais, depuis, les défections des planteurs ont diminué le nombre des défenseurs de l'Indépendance. Néanmoins ce nombre, quoique réduit de moitié, est très-suffisant pour con-

tinuer la lutte longtemps encore, indéfiniment. La partie orientale qu'occupent les Cubanos est presque entièrement couverte de montagnes, ainsi que le démontrent les fidèles descriptions que nous en avons faites, et ce terrain ainsi accidenté est très-favorable à une résistance habile, sachant utiliser les moindres avantages.

Les insurgés y ont, d'ailleurs, un gouvernement qui fonctionne avec régularité; ils y possèdent une Chambre formée par élection et chargée de faire les lois, un pouvoir exécutif qui les applique et un corps judiciaire qui rend justice.

Du reste, dès le début de la lutte, les insurgés ont songé à se donner une constitution, dans le but principal de gagner la bienveillance du gouvernement des États-Unis, qui, dans l'adoption d'une constitution pareille à la sienne, entrevoyait le moyen de rendre un jour plus facile l'annexion de Cuba. Les circonstances ont fait que Cespedes s'était trouvé le chef de l'insurrection; homme doué de qualités précieuses, possédant une instruction profonde, occupant un haut rang dans la société, il inspirait à ses concitoyens la plus grande estime; mais, loyal avant tout, il avait déclaré qu'il était tout prêt à remettre ses pouvoirs entre les mains des délégués du pays.

En conséquence, le 10 avril 1869, la Chambre des représentants du peuple libre de Cuba fut réunie à Guaimaro, une petite ville du centre. Elle commença par proclamer la République fédérale, puis elle s'occupa de la constitution qui devait régir le pays durant la guerre de l'Indépendance; ensuite, à l'unanimité, Carlos-Manuel Cespedes fut élu président de la République, et Manuel de Quesada, beau-frère de Cespedes, ancien officier de l'armée de Juarez, eut le titre de général en chef de l'armée cubaine. L'esclavage et toutes les distinctions sociales furent abolis; une loi spéciale autorisa l'émission de vingt millions de piastres en papier-monnaie. La jeune République eut son administration civile et judiciaire, son armée divisée en trois corps et douze brigades, son drapeau, son corps diplomatique et ses représentants nommés pour les États-Unis, la France et l'Angleterre.

Voici, du reste, un tableau exact de tous les pouvoirs constitués :

RÉPUBLIQUE DE CUBA.

POUVOIR EXÉCUTIF.

Président, Carlos-Manuel de Cespedes.

Secrétaire de la guerre, Francisco V. Aguilera.

Général Manuel de Quesada.

Secrétaire d'État, Ramon Cespedes.

Secrétaire de l'intérieur, Eduardo Agramonte.

Gouverneurs civils.

De l'État de las Villas, Joaquin Morales.

De l'État de Camaguey, Manuel-José de Silva.

De l'État oriental, ...

POUVOIR LÉGISLATIF. — CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.

Président, Salvador Cisneros.

Secrétaire, Antonio Zambrana.

Membres principaux qui votèrent la Constitution le 10 avril 1869 : Carlos-Manuel de Cespedes, Miguel Gutierrez, Salvador Cisneros, Manuel Valdes, Honorato Castillo, Miguel Betancourt, Guerra, José-Maria Izaguirre, Arcadis Garcia, Eduardo Machado, Antonio Lorda, Antonio Alcala, Jesus Rodriguez, Francisco Sanchez, Betancourt, Ignacio Agramonte et Antonio Zambrana.

ORGANISATION MILITAIRE.

Général en chef de l'armée, Manuel de Quesada.

ÉTAT-MAJOR.

Chef, général Tomas Jordan.

Chef de l'artillerie, major Beauviller.

Major des ordres, brigadier Bernabé Varona.
Chef de santé, Adolfo Varona.

PREMIÈRE DIVISION. — ARMÉE DU CAMAGUEY.

Major général, Ignacio Agramonte.
Première brigade, colonel Miguel Boza.
Deuxième brigade, général Francisco Castillo.
Troisième brigade, colonel Cornelio Porro.
Quatrième brigade, colonel Lopé Recio.
Cinquième brigade, colonel Manuel-Valdes Urra.
Sixième brigade, colonel Manuel Agramonte.
Premier bataillon, colonel Petro Recio.
Deuxième bataillon, colonel Osse-Lino Coca.
Troisième bataillon, colonel Rafael Bobadilla.

DEUXIÈME DIVISION. — ARMÉE D'ORIENT.

Major général, Francisco Aguilera.
Première brigade, général Donato Marmol.
Deuxième brigade, général Luis Marcano.
Troisième brigade, général Julio Peralta.

TROISIÈME DIVISION. — ARMÉE DE LAS VILLAS.

Major général, Federico Cavada.
Première brigade, général Cristobal Acosta.
Deuxième brigade, général Salomé Hernandez.
Troisième brigade, général Adolfo Cavada.

CORPS DIPLOMATIQUE.

José-Morales Lemus, agent général, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire aux États-Unis.

Enrique Piñeyro, secrétaire de légation à Washington.

Ambrosio Valiente, ministre plénipotentiaire au Pérou.

Miguel Bravo, ministre plénipotentiaire au Venezuela.

Porfirio Valiente, ministre plénipotentiaire en France.

José A. Echevarria, ministre plénipotentiaire (nommé) en Angleterre.

JUNTA CENTRALE RÉPUBLICAINE A NEW-YORK.

Président, Miguel de Aldama.

Secrétaires, José-Manuel Mestre, Hilario Cisneros, Francisco Fesser, José-Maria Mora.

Agent de la Junta au Nassau, Carlos Varona.

Il y a, outre la Junta de New-York, des Juntas auxiliaires à Mérida, à la Jamaïque, etc., et des commissaires à Philadelphie, à Boston, à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans.

Les États de la République se divisent en pré-

fectures et sous-préfectures, charges qui correspondent à la capitainerie et à la lieutenance de *partido* de l'administration espagnole. Cette organisation provisoire, selon les conventions de la Chambre, durera tout le temps de la guerre de l'Indépendance.

L'administration de la justice, selon la loi du 6 août 1869, consiste : 1° en un tribunal suprême; 2° en juges criminels; 3° en juges civils; 4° en préfets et sous-préfets; 5° en commissions militaires.

On avait songé à tout, et ces mesures, qui semblent exagérées, un peu trop prétentieuses, n'étaient pas inutiles pour donner à l'insurrection un caractère sérieux et discipliné.

Déjà le Pérou, le Chili, la Bolivie et le Mexique reconnaissent les Cubains comme belligérants; mais ce qui était plus important encore pour eux, c'était d'être reconnus au même titre par les États-Unis, à cause du secours moral et des ressources immenses qu'ils devaient y trouver. Morales Lumus, l'envoyé extraordinaire de la nouvelle République auprès des États-Unis, vint à Washington et eut plusieurs entrevues avec le président Grant, mais il rencontra devant lui des difficultés insurmontables. L'Espagne venait de

renverser le trône d'Isabelle II, et des relations amicales existaient entre le gouvernement libéral de Madrid et l'Union; en outre, c'était le moment où se débattait l'affaire de l'*Alabama*, et il devenait impossible de donner aux Cubains le titre de belligérants, puisque le tort qu'on reprochait tant à l'Angleterre était justement d'avoir reconnu les mêmes droits aux confédérés.

Pourtant on présuma que le général Prim et ses collègues consentiraient à se défaire de l'île de Cuba moyennant une somme importante, et M. Hamilton Fisch, le secrétaire d'État, entama les négociations; les bases suivantes furent proposées : « L'Espagne reconnaîtra l'indépendance de l'île de Cuba; celle-ci payera en retour une indemnité fixée à cent millions de piastres au maximum; l'esclavage sera aboli à Cuba, et un armistice conclu pendant toute la durée des négociations. »

Morales Lemus, connaissant à fond le caractère des Espagnols, ne se faisait aucune illusion sur le résultat d'une telle entreprise; mais, par déférence, il fut obligé de laisser agir ses protecteurs. Le général Sickles fut envoyé à Madrid comme ambassadeur avec des instructions complètes. En

arrivant, il eut une grande déception ; de près, il vit les affaires beaucoup moins avancées qu'elles n'avaient semblé au loin. On avait pris pour un consentement réel des mots sans portée et dits sans résolution. Il eut ensuite à lutter contre des retards sans nombre ; le cabinet de Madrid, si plein de ruses, reculait visiblement, par mille moyens vulgaires, le moment de lui donner une explication catégorique. Le général Prim lui disait que ses collègues n'étaient pas d'un libéralisme aussi avancé que lui-même. Pourtant il fallut bien que ces derniers, à bout de défaites, fissent connaître leurs conditions, et, comme on devait s'y attendre, elles étaient inacceptables : ils exigeaient tout d'abord que les Cubains missent bas les armes ; puis l'Espagne, magnanime, consentirait à laisser le suffrage universel décider du sort de l'île. On prétend que les ministres espagnols s'étaient laissé gagner par le parti esclavagiste ; cela n'a rien d'impossible.

Justement alors trente canonnières qu'avait fait construire l'Espagne dans différents ports des États-Unis y étaient retenues depuis plusieurs mois sans bonnes raisons. Cette injustice vint tout à coup procurer au ministère le prétexte qu'il cherchait pour rompre les négociations.

Quand la nouvelle de cet échec se répandit aux États-Unis, elle y causa une vive émotion ; pour calmer les esprits, il fallut un message du président Grant, qui laissait entrevoir qu'il avait d'autres moyens pour arriver au but qu'on se proposait.

Par sa position géographique, l'île de Cuba semble une continuation des États-Unis, et l'on pense généralement qu'elle est appelée à en faire partie dans un avenir plus ou moins lointain. Il est incontestable que depuis longtemps elle est l'objet des convoitises des hommes d'État de l'Union. Déjà sous la régence de la reine Christine, peu de temps après la mort de Ferdinand VII, alors que don Carlos soutenait les armes à la main ses prétentions au trône, le cabinet américain, sachant que l'argent manquait en Espagne et que la guerre civile l'y rendait plus nécessaire que jamais, questionna le gouvernement de Madrid au sujet du prix que voudrait celui-ci pour la cession de l'île de Cuba. Au moment où les négociations prenaient bonne tournure, où la somme à payer était à peu près fixée à cinq cents millions, l'Angleterre, instruite de l'affaire par une indiscrétion involontaire, fit tout échouer.

Plus tard, vers 1852, l'Espagne essaya d'employer l'entremise de la France et de l'Angleterre pour que les États-Unis consentissent à signer une convention conclue entre les trois puissances, lui assurant la possession de Cuba pour toujours; mais les Américains sont trop adroits pour se lier ainsi; ils trouvèrent des raisons pour s'y refuser positivement. Selon eux, la question de Cuba était purement américaine, d'après la doctrine de Monroë : « L'Amérique aux Américains. »

Ce désir était évidemment inspiré à l'Espagne par les deux expéditions qui étaient parties des ports de l'Union pour s'emparer de l'île de Cuba.

En 1868, quand éclata la révolution cubaine, le gouvernement américain ne put ouvertement agir, parce qu'alors l'Espagne venait de proclamer la République; mais ni le congrès ni le peuple ne cachaient leurs sympathies pour les insurgés. C'est à New-York que s'établit la junte insurrectionnelle; c'est de là que partent les protestations, les publications, les emprunts et aussi les envois d'armes et de munitions aux Cubains. Il est certain que si les Américains s'y opposaient, les expéditions dans le genre de celle du *Virginius* deviendraient impossibles.

Bernabe Varona.

La junta cubana possède plusieurs navires employés à déjouer la surveillance de l'escadre espagnole et à transporter dans l'île des engins de guerre et des hommes pour renforcer les insurgés. Elle ne se décourage jamais; active, ingénieuse, elle trouve toujours de l'argent et des soldats dévoués à sa cause. Mais, pour les faire parvenir à destination, les difficultés sont sérieuses : les autorités de la ville, averties à temps, peuvent empêcher le départ du navire; après avoir échappé à ce premier danger, presque au terme du voyage, il peut être arrêté par les croiseurs espagnols; et enfin le débarquement opéré, le convoi court grand risque de rencontrer sur la côte des ennemis, et alors tout tourne au profit de ces derniers.

Le *Virginius* était l'un des navires de la junte. Entièrement en fer, ce vapeur à roues, de quatre cents tonneaux, fut construit en Angleterre pour les confédérés pendant la guerre de Sécession. Pris par les fédéraux, il fut vendu aux enchères lorsque l'Union était pacifiée, et acheté secrètement par les mandataires de la révolution cubaine, toute récente alors. Il reprit dès lors son ancienne et aventureuse destinée, et fit plusieurs voyages heureux sous le commandement du

capitaine Fry. Né à la Louisiane, doué d'un caractère énergique et résolu, celui-ci s'était fait une réputation par son adresse et avait acquis toute la sympathie des Cubanos, dont il servait la cause avec dévouement. Vers le commencement d'octobre 1873, le *Virginius,* parti de New-York, s'arrêtait à Kingston, port de la Jamaïque, pour compléter son chargement d'armes, de munitions, d'approvisionnements de divers genres, à destination de Cuba. L'équipage se composait de ces matelots accoutumés aux aventures et qui risquent tout pour de l'argent. Le convoi devait être escorté de cent soixante hommes environ, commandés par des chefs qui avaient déjà combattu avec éclat pour l'insurrection : Bernabé Varona, Jesus del Sol et l'Américain Ryan. La cargaison et l'équipage complétés, le *Virginius* reprit la mer, et le capitaine Fry ne se doutait guère qu'à Cuba l'on connaissait déjà son entreprise hardie.

En effet, le consul espagnol à Kingston, instruit de l'affaire, en informa aussitôt par dépêche télégraphique le gouverneur de Santiago, le général Burriel, qui, sans hésiter, envoya la canonnière *le Tornado* à la recherche de l'audacieux steamer. Ce dernier fut aperçu à vingt

milles environ de la ville. Se voyant reconnu, n'étant pas armé pour soutenir le combat, le capitaine Fry crut prudent de chercher le salut dans la fuite, à cause de la responsabilité qui lui incombait. Il fit mettre toutes voiles dehors et augmenter la vapeur. Malheureusement, la coque du *Virginius,* qui tenait la mer depuis longtemps, se trouvait en fort mauvais état, et sa marche, si rapide autrefois, était maintenant fort alourdie. Le *Tornado* gagnait visiblement sur lui. Alors commença une lutte de vitesse, lutte ardente, acharnée, pleine de rage du côté du poursuivant et de désespoir de celui du poursuivi.

Pourtant on était dans une mer neutre, le *Virginius* voyageait sous pavillon américain; ainsi, le capitaine Fry avait la légalité pour lui; mais, connaissant les Espagnols, il craignait fort qu'ils ne la respectassent point, et il voulait leur échapper à tout prix.

Il fit jeter les armes à la mer; cette mesure avait pour double but d'alléger le navire et de se débarrasser d'objets compromettants; en outre, les caisses qui les contenaient servirent à alimenter le feu des fourneaux : pour comble de malheur, le mécanicien venait d'annoncer qu'on

manquait de charbon. Après les caisses, on fut obligé d'employer au même usage les boiseries du steamer, puis les barils de lard et de jambons. Mais, malgré tous ces efforts désespérés, le *Tornado* se rapprochait toujours. Alors Varona émit l'avis qu'on devait plutôt faire sauter le *Virginius* que de se rendre. Le capitaine Fry lui fit remarquer que, comme ses papiers étaient parfaitement en règle et que le but officiel du voyage était Santo-Domingo, les Espagnols n'oseraient probablement rien contre eux. Après ce raisonnement, il se rendit sans résistance aucune. On se trouvait alors tout près du port de Kingston, où l'on eût été sauvé, mais qu'on n'avait pu atteindre. Le vainqueur entra triomphalement dans la baie de Santiago de Cuba, traînant sa capture après lui. Cet événement causa dans la ville une émotion considérable. Si les Espagnols s'en réjouissaient, les Cubanos en étaient désolés.

Une cour martiale s'établit immédiatement à bord du *Tornado;* tous les hommes de l'équipage et tous les passagers furent jugés et condamnés comme pirates, excepté pourtant cinq ou six qui ignoraient le but de l'expédition et qui eurent leur liberté. Le général Burriel, poussé par les volontaires catalans — qui avaient une

si belle occasion de satisfaire leur haine — fit commencer les exécutions avant même la fin du procès, sans se demander s'il avait le droit pour lui, sans bien s'expliquer la gravité de ce qu'il faisait. Soixante et un prisonniers — parmi lesquels se trouvaient des Anglais, des Américains, le malheureux capitaine et des jeunes gens de seize ans — furent fusillés impitoyablement; ils l'eussent été tous sans l'entrée fort opportune dans le port de Cuba de navires de guerre américains et anglais. Cette apparition inattendue calma soudain l'effervescence des terribles volontaires et de l'imprudent général Burriel.

Dès la première nouvelle de cette grave affaire, M. Castelar, comprenant les funestes conséquences qu'elle pouvait avoir pour son pays, s'était hâté d'envoyer l'ordre à la Havane, par dépêche télégraphique, de suspendre toute exécution; mais justement alors, par un hasard surprenant, les fils du télégraphe entre la capitale de l'île et Santiago se trouvaient rompus, et, de cette façon, le général Burriel avait pleine liberté d'agir selon son inspiration... et les exigences des volontaires.

Tous les prisonniers fusillés moururent bravement; les Cubanos rendirent le dernier soupir

en criant : « Viva Cuba libre ! » Parmi ces derniers, Varona prouva une fois de plus son héroïsme. Des officiers espagnols qui, ayant été ses prisonniers, lui devaient la vie, s'intéressaient à son sort et voulaient s'acquitter envers lui en le faisant mettre en liberté ; mais ils se heurtaient contre la cruauté des inflexibles volontaires. Enfin, après beaucoup d'instances, ils obtinrent l'autorisation de lui promettre la vie s'il consentait à passer dans le parti espagnol. Quand l'un d'eux lui fit connaître cette condition qu'on mettait à sa grâce, il lui répondit :

« Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez, mais remarquez que vous me tenez en bien petite estime, puisque vous me croyez capable d'une lâche défection ; ma vie n'est rien : mon pays et mon honneur sont tout. Jamais je n'entacherai l'un ni ne trahirai l'autre. Si vous m'accordez la liberté, je vous en serai reconnaissant... mais immédiatement je retournerai aux miens et je me ferai tuer pour la défense d'une cause à laquelle j'ai juré fidélité. »

Cette digne et fière réponse imposa l'admiration à celui qui la reçut, et il ne put s'empêcher de la divulguer. Jeune encore, fort riche, intelligent, instruit, doué d'une noble et belle figure,

Varona semblait être appelé à un brillant avenir; il a sacrifié tous les plaisirs de ce monde à son vaillant amour pour l'indépendance de son pays.

Dans la matinée du 5 novembre, il fut conduit à l'endroit de l'exécution avec Ryan, Jesus del Sol et Pedro Cespedes, le frère du président.

Les quatre condamnés étaient entourés d'une forte escorte de soldats espagnols. Varona et Ryan marchaient au milieu, calmes et côte à côte. Ils furent poursuivis durant le trajet par les injures et les vociférations des implacables volontaires. Au moment de l'exécution, on força Pedro Cespedes et Jesus del Sol à s'agenouiller, et c'est dans cette position qu'on les fusilla par derrière. Puis les soldats armés ordonnent à Varona et à Ryan de venir s'agenouiller à la même place; ceux-ci refusent obstinément. Alors ils sont saisis, renversés par terre, et, quoiqu'ils aient les mains et les bras liés, ils parviennent à résister, à se relever... et c'est debout qu'ils reçoivent la mort, en braves.

Ryan respirant encore, un officier espagnol s'en approche et lui plonge son épée dans le cœur. La vue de ce sang met ces vautours en appétit, car ils se précipitent sur ces cadavres encore chauds, dont ils tranchent les têtes.

Ensuite ils placèrent ces têtes sanglantes au bout de quatre piques et les promenèrent triomphalement, comme de sinistres trophées, par les rues de Santiago de Cuba.

Le massacre fut fêté par des bals, des banquets, des sérénades, des réjouissances de diverses sortes. Mais, à la nouvelle de ces atrocités, l'Amérique entière s'émut vivement. Aux États-Unis, on n'entendait de toutes parts que de grandes clameurs d'indignation; il y eut des *meetings* partout pour traiter du grave événement. On y parlait déjà de s'emparer de l'île de Cuba. Le président Grant demanda au cabinet de Madrid des réparations immédiates, consistant dans la restitution du *Virginius*, un salut au pavillon américain, la mise en liberté des prisonniers survivants, une indemnité aux familles des fusillés et le désaveu des fonctionnaires qui avaient pris part à cette affaire.

Ceux-ci, par leur imprudente précipitation, avaient placé la Péninsule dans une situation fort critique; après avoir méconnu la légalité, violé le code maritime en faisant capturer un steamer voyageant dans des eaux neutres sous pavillon américain, ils avaient poussé leurs torts jusqu'à sévir d'une façon cruelle contre des prisonniers

appartenant à deux nations puissantes et amies, malgré toutes les démarches du consul des États-Unis et de son collègue d'Angleterre. M. Castelar, ne voulant pas engager son pays, déjà épuisé par les luttes intestines, dans une guerre désastreuse, télégraphia au président Grant qu'il subirait toutes ses exigences.

La nouvelle de cette résolution sage et nécessaire produisit à Cuba une agitation très-grande. Les volontaires, qui s'étaient montrés si féroces, furent exaspérés de ce blâme que recevait leur conduite ; ils déclarèrent audacieusement qu'ils s'opposeraient à la restitution du *Virginius,* sans s'inquiéter des conséquences que pouvait avoir un tel coup de tête. Dans leur orgueilleuse exaltation, ils se croyaient capables, réduits à leurs propres forces, de soutenir la guerre contre les Américains. Cette démence furieuse ne laissa pas d'inquiéter sérieusement M. Jovellar, le gouverneur général de l'île, qui parlait de donner sa démission. Déjà les États-Unis avaient leur flotte toute prête, tant fut grande l'activité déployée dans cette circonstance.

Pour échapper à la difficulté de la situation, on se vit obligé de conduire le *Virginius* à Bahia-Honda, dans la partie septentrionale de

l'île, et là il fut remis aux autorités américaines. Ainsi finit cette grosse affaire qui préoccupa pendant quelques jours l'Amérique et l'Europe entières. Mais ce dénoûment pacifique ne dut pas être du goût des Américains, qui perdaient là une magnifique occasion de s'emparer de l'île de Cuba, tant convoitée.

Il est certain qu'ils ont toutes sortes de bonnes raisons pour la désirer ardemment ; mais, en leur appartenant, n'aura-t-elle pas à regretter de n'avoir pu obtenir son indépendance, à déplorer d'avoir seulement changé de maîtres ? Englobée dans les États-Unis, soumise à cette puissance absorbante, ses propres intérêts n'auront-ils pas à souffrir ? C'est là un difficile problème, dont on ne peut trouver la solution que grâce à l'expérience.

Pendant le trajet de Bahia-Honda à New-York, le *Virginius*, en sombrant à cause de son mauvais état, coupa court à une complication nouvelle qui surgissait. Les États-Unis, après avoir obtenu réparation, ayant avoué que ce steamer ne portait pas à juste titre le pavillon fédéral, les Espagnols songeaient déjà à réclamer leur prise. La difficulté fut ainsi tranchée d'une façon fort inattendue.

Vue de Puerto-Principe.

XVII

San-Fernando de Nuevitas. — Le port. — La ville. — Puerto-Principe. — La *Alameda de la Caridad*. — L'état de la campagne dans la partie centrale de l'île. — *El Casino*. — La *Plaza de Armas*. — *El Gobierno*. — La *Sociedad filarmonica*. — La population, les rues et les maisons de Puerto-Principe. — Les hôpitaux. — *San-Lazaro*. — Les églises. — Les couvents transformés en casernes. — Les *Camagueyanos*. — Madame Avellaneda et Betancourt Cisneros. — Les héros de l'insurrection nés à Puerto-Principe.

Don Pedro et moi nous partîmes un matin à bord d'une goëlette pour San-Fernando de Nuevitas, ou, par abréviation, Nuevitas, située dans la partie nord de l'île et qui est le port de Puerto-Principe (Port-au-Prince).

Le trajet fut long, car nous mîmes du temps à doubler la pointe orientale de la reine des Antilles à cause du vent contraire. Nous continuâmes en suivant la côte à quelque distance, et enfin, près d'une quinzaine de jours après notre départ — autant qu'il en faut pour faire un

voyage au long cours à bord d'un steamer — nous nous engagions avec précaution dans l'entrée du port de Nuevitas.

Cette entrée est étroite et fort dangereuse à cause des récifs invisibles dont elle est hérissée en certains endroits. Le nombre des navires qui sont venus s'y échouer est si considérable, qu'on a dû y construire un phare pour avertir du péril. Mais, une fois que nous eûmes passé la difficile entrée, nous aperçûmes devant nous un port vaste, commode et fort beau.

Avant 1868, cette charmante baie avait une activité qui se développait chaque jour, car alors le commerce de Puerto-Principe était en pleine prospérité; mais l'insurrection est venue brusquement arrêter cet heureux essor.

L'aspect de Nuevitas est présentement fort triste. Les maisons n'y ont qu'un rez-de-chausée et sont badigeonnées de couleurs vives comme la plupart de celles de Cuba, mais elles sont encore plus mal construites et ont un air plus misérable.

La population de cette petite ville allait en augmentant jusqu'en 1868; elle était alors de six mille âmes environ.

Lorsque nous débarquâmes, don Pedro, qui a

des amis dans une grande partie de l'île, me conduisit dans une famille où nous fûmes parfaitement accueillis. Don Guillermo, qui en est le chef et qui ne s'attendait guère à le voir tout à coup, poussa des exclamations de surprise et de joie en lui donnant l'accolade. Sa femme, occupée dans une seconde pièce, accourut et se joignit à cette douce expansion. Deux beaux enfants qui la suivaient l'imitèrent.

C'était le matin ; on nous improvisa un déjeuner, assaisonné d'une amabilité charmante. Ces excellentes personnes n'étaient pourtant pas heureuses depuis l'insurrection ; on leur avait incendié une belle propriété qu'elles estimaient le plus clair de leur avoir, et le commerce de Nuevitas, qui leur procurait quelques ressources, se trouvait à toute extrémité.

Elles voulaient nous retenir au moins une semaine, mais nous exprimâmes la résolution bien arrêtée de nous rendre à Puerto-Principe le jour même. En attendant le départ du train, nous fîmes avec elles une promenade par la ville. Ses rues sont larges ; mais, n'étant point pavées, elles sont très-boueuses, surtout en certaines saisons.

Cette petite localité a pour gouverneur militaire un lieutenant-colonel.

Afin de ne pas nous oublier dans une société trop aimable, nous prîmes congé de nos hôtes. Mais, en cet instant, don Guillermo, pensant qu'il avait à voir un frère qui demeurait à Puerto-Principe et que connaissait fort don Pedro, se décida tout à coup à nous accompagner, ce qui nous fit grand plaisir.

Nous arrivâmes à temps à la gare du chemin de fer, et nous prîmes place dans un wagon de première classe, assez convenablement installé. Nous eûmes franchi en quelques heures les cinquante-cinq kilomètres qui nous séparaient de Puerto-Principe ; mais lorsque nous mîmes pied à terre, il faisait nuit complète.

Une *volante* nous déposa devant une des vastes maisons à un étage qui bordent la *Alameda de la Caridad.* C'était la propriété de don Rafaël — le frère de don Guillermo — qui l'occupait tout entière avec sa famille.

Nous trouvâmes celle-ci et son chef réunis autour d'une table assez abondamment servie ; c'était l'heure du dîner. Notre apparition imprévue causa un trouble inévitable, mais on n'en eut pas l'air fâché ; bien au contraire, on poussa la générosité jusqu'à nous montrer le plus joyeux sourire.

En se pressant un peu, on nous fit trois places à la table hospitalière, et nous fîmes honneur à un dîner qui n'avait pas la prétention d'être bon.

Malgré notre appétit, la conversation ne languit pas. Elle tomba tout naturellement sur l'insurrection qui faisait l'objet de la préoccupation générale et qui étendait ses ravages sur la partie centrale de l'île dans une large mesure. Là aussi l'incendie était porté sur les haciendas tantôt par les Espagnols, tantôt par les insurgés, bien que le sol peu accidenté n'offrît pas à ceux-ci d'inaccessibles refuges comme dans la partie orientale.

En effet, dans cette partie centrale, la campagne — si riche et si belle jusqu'à la fin de 1868 — s'étend à perte de vue en vastes plaines, sauf quelques collines et quelques vallons, et présente à l'œil le navrant spectacle de la destruction. Rien n'est plus désolant que l'aspect de ces paysages qui se montrent complaisamment et où des couches de cendre noircie remplacent les magnificences d'une luxuriante végétation.

Deux belles haciendas de don Rafaël se trouvaient détruites de cette façon, et pourtant, comme tous les *Camagueyanos* — ainsi se nomment les enfants de Puerto-Principe — il ne se

plaignait pas, car elles avaient été incendiées par des compatriotes, et il conservait la douce espérance qu'on obtiendrait l'indépendance de sa chère patrie.

« J'aime mieux que mes propriétés soient brûlées par les insurgés, disait-il, plutôt que de les savoir aux mains des Espagnols. »

Quelques heures après, don Pedro et moi, retirés dans une vaste chambre à deux lits, nous nous disposions à prendre un repos dont nous sentions un pressant besoin.

Le lendemain de grand matin nous sortions avec les deux frères, qui voulaient nous faire visiter une partie de la ville.

Nos regards se portèrent tout d'abord sur la *Alameda de la Caridad,* bordée des deux côtés de maisons assez régulières, à un étage. Cette belle promenade, plantée d'arbres magnifiques, commence au pont de la Caridad, jeté sur le *rio Hatibonico,* et ne finit qu'à la place de la Caridad, où s'élève une petite église qui porte le même nom. Ce mot de charité est très à la mode partout où l'on parle l'espagnol, mais ici on pratique assez volontiers la grande et noble vertu qu'il désigne.

Autrefois ce quartier était habité par les fa-

milles les plus riches et les plus distinguées; maintenant elles se sont dispersées sur différents points.

En marchant et en causant, nous nous trouvâmes tout à coup devant *el Casino,* qui se ressentait de la calamité publique, car il portait les tristes marques de l'abandon. Cet établissement, inauguré en 1866, contient, outre une agréable promenade, un jardin botanique.

Nous allâmes ensuite visiter la *Plaza de Armas,* qui est le vrai centre de la ville. On remarque tout d'abord au milieu de la place un square entouré d'une grille, planté de fleurs, d'arbres et d'arbrisseaux, qui laissent passer des allées semées de sable pour les promeneurs. Avant les troubles politiques, la musique militaire s'y faisait entendre trois fois par semaine. En levant les yeux, nous aperçûmes la cathédrale. Elle n'offre rien qui puisse fixer l'attention. L'architecture, intérieurement et extérieurement, en est naïve et assez lourde; les ornements en sont simples.

Sur la même place s'élèvent *el Gobierno* et la maison de la *Sociedad filarmonica.* La résidence du gouverneur civil et politique n'a rien qui la distingue des maisons particulières à un étage

dont elle est avoisinée. Quant au local de la Société philharmonique, on y trouve, au rez-de-chaussée, un café-restaurant avec billards, et, à l'unique étage, les salles de bal, de musique et de déclamation et le salon de lecture. Mais la vie semblait s'être retirée de cet établissement de plaisir. Là, comme partout dans la ville, on sentait peser l'inévitable tristesse et les graves préoccupations causées par cette guerre d'où dépend le sort du pays. Presque tous les *Camagueyanos,* ayant leurs biens en terre, se trouvent maintenant ruinés.

Le lendemain et les jours suivants, don Pedro et moi nous sortîmes encore pour continuer nos explorations, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre des deux frères.

Santa-Maria de Puerto-Principe est le chef-lieu du département central et compte à peu près de trente-neuf à quarante mille âmes. Elle n'est pas le siége d'un archevêché, comme l'a dit certain géographe; elle est desservie par l'archevêque de Santiago de Cuba. Bâtie sur un sol très-plat, ses rues sont étroites, tortueuses et généralement boueuses, n'étant pas pavées. Beaucoup de ses maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, le plus grand nombre ont un étage, bien peu en

ont deux, et elles sont construites sans aucune prétention, badigeonnées de couleurs éclatantes, selon le goût espagnol.

Il y a dans la ville trois hôpitaux :

1° Un hôpital militaire;

2° Un hôpital civil, attenant à l'église San-Juan de Dios;

3° Celui de San-Lazaro, dû à l'initiative de l'excellent *padre Valencia*, qui a laissé un nom vénéré de tous.

Ce dernier établissement de charité — consacré aux *lazarinos* (individus atteints d'une maladie de peau) — bien que l'architecture en soit grossière comme celle de tous les monuments de Puerto-Principe, se fait remarquer par d'ingénieuses dispositions intérieures et les grandes commodités qu'il offre aux malheureux qu'il recueille. Il a de vastes dortoirs, bien aérés, de grands salons, de larges couloirs, une cour et un jardin. L'air qu'on y respire est excellent, parce que cet hospice est situé hors de la ville, à quelque distance du pont construit sur le *rio Fimina*. C'est un but de promenade hygiénique pour les désœuvrés, qui peuvent, après l'avoir visité, admirer le pittoresque paysage dont il est entouré, et c'est aussi un lieu de pèlerinage pour les dé-

vots, qui viennent prier sur la tombe modeste de l'homme de bien dont la mémoire est bénie chaque jour par les malheureux sous le nom de Padre Valencia.

Il y a douze églises à Puerto-Principe, en comptant les quatre qui appartiennent à des couvents.

Parmi ces dernières, celle de la Merced est la plus vaste et la plus riche. On y remarque le grand autel, tout en argent massif, orné avec pompe, et un Saint-Sépulcre du même métal, don d'une opulente dame de la ville.

Cette église a trois grandes nefs, mais les colonnes, les voûtes et les murs en sont tout simplement badigeonnés de blanc, et — comme dans un temple protestant — aucune peinture de sainteté ne les décore, tentant d'exciter la piété des fidèles. A l'extérieur, l'architecture en est lourde, grossière, n'appartient à aucun style ni ne porte aucune trace d'un art quelconque.

Le couvent dont elle fait partie est présentement transformé en caserne d'artillerie. Les échos de ce vieux monument, accoutumés à répéter des prières chaque jour, s'effrayent en redisant aujourd'hui, malgré eux, des jurons et des imprécations formidables.

Tous les frais d'érection de cet établissement religieux ont été fournis par le peuple *camagueyano*, d'une piété très-sincère, en faveur des frères de la Merced, et le gouvernement de 1869 a chassé ces pauvres moines pour les remplacer par des artilleurs. C'est ainsi que le couvent construit aux dépens du peuple de Puerto-Principe est devenu, bien contre son gré, une caserne *fortifiée*, destinée à le soumettre au besoin.

Le couvent del Carmen, attenant également à une église, a subi le même sort. Occupé jadis par d'humbles nonnes, il est rempli aujourd'hui d'arrogants soldats d'infanterie. Un troisième couvent, celui de San-Francisco, n'a pas été non plus épargné. On s'est emparé sans scrupule de tous les locaux jugés bons pour loger des militaires.

Les *Camagueyanos* sont physiquement les hommes les mieux doués de tous ceux de l'île de Cuba. Grands et forts, bien bâtis, ils sont aussi généralement très-beaux. Les femmes n'ont pas à se plaindre non plus : la nature les a magnanimement traitées.

Au moral, les *Camagueyanos* possèdent des qualités précieuses; ils sont, pour la plupart, doux, sensibles et généreux; mais, fiers et ré-

solus, ils ne savent pas longtemps endurer les humiliations et ont un grand amour de l'indépendance. C'est parmi eux que l'insurrection a trouvé ses plus ardents partisans et ses plus vaillants héros.

Quant aux arts et aux sciences, Santa-Maria de Puerto-Principe est peut-être au-dessous des autres villes de Cuba — car je ne compte pas quelques écrivains, quelques poëtes dont l'éphémère réputation n'a pu dépasser la localité — mais pourtant elle s'honore d'avoir vu naître La Avellaneda et Gaspar Bétancourt Cisneros.

Ce dernier a fait pour sa patrie ce que don José de la Luz Caballero fit pour la sienne, — la Havane. C'est à Bétancourt qu'on doit d'incontestables progrès de civilisation et d'instruction et le chemin de fer qui conduit à Nuevitas. Écrivain aimable et habile, d'une haute intelligence et d'une grande droiture, il captivait par un charme invincible et exerçait une influence bienfaisante. Pourtant il n'a guère laissé que des articles publiés dans les journaux à des époques diverses, car il prodiguait les richesses de son esprit fécond, il jetait à tous les vents ses improvisations brillantes, écrites d'une plume alerte et inspirée. Mais un de ses parents, Ramon Bé-

tancourt, avocat de talent, écrivain lui-même, se propose de réunir en volumes les articles qu'il a recueillis de l'homme distingué, regretté par les *Camagueyanos*, et de les faire précéder d'une biographie complète.

Quant à Gertrudez Gomez de Avellaneda, sa réputation s'est répandue, non-seulement dans les deux Amériques, mais encore dans toute l'Europe. Les critiques espagnols l'ont proclamée *le plus grand poëte des temps modernes.* C'est aller sans doute un peu trop loin, mais un si vif éloge décerné à une *Camagueyana* par des Espagnols ne doit pas être dépourvu d'un solide fondement; en un tel cas, on ne saurait les soupçonner d'une grande partialité.

Cette femme merveilleusement douée est morte en Espagne il y a quelques années, laissant un grand nombre de productions remarquables, appartenant à tous les genres. Drames, romans, poëmes, odes, sonnets, elle a tout abordé, tout tenté; tout lui était familier, et elle excellait dans tout; elle a enrichi la littérature espagnole de ses plus belles perles.

Puerto-Principe a deux scènes où l'on joue l'opéra italien, l'opérette espagnole, le drame, la comédie, etc. : le Grand-Théâtre, qui paraît

assez beau au milieu de tant de médiocrités, et le *Phénix*, petit et assez coquet.

Nous avons dit que beaucoup de *Camagueyanos* se sont fait un nom dans l'insurrection; en effet, Ignacio Agramonte, Angel Castillo, Bernabe Varona — le héros du *Virginius* — Manuel et Rafael de Quesada, le marquis de Santa Lucia, etc., ont vu le jour à Puerto-Principe.

Vue de Matanzas.

XVIII

Le port, les maisons et les rues de Matanzas. — La *Plaza de Armas* et *el Gobierno*. — La cathédrale. — Les *Matanzaros*, leur caractère, leurs aptitudes. — Ceux qui se sont distingués dans les arts. — La population et le commerce de Matanzas. — Les colléges, les théâtres, la *Sociedad filarmonica*. — Les *rios Yumuri* et *San-Juan* — *El puente de Yumuri* et *Versailles*. — La *Valla de Yumuri*. — Simpson. — *Las Cumbres*. — *Pueblo-Nuevo*. — Départ pour la Havane.

Après un séjour de quelques semaines à Puerto-Principe, don Pedro et moi nous nous embarquâmes à bord d'un joli brick espagnol qui devait faire escale à Matanzas avant de se diriger vers d'autres villes.

Le brick était léger, favorisé par une assez forte brise, et nous atteignîmes promptement le but de notre voyage.

La ville de San-Carlos de Matanzas, située au fond d'une baie charmante, présente au regard des arrivants un aspect agréable. Les maisons qui bordent le port, toutes n'ayant qu'un rez-de-

chaussée ou qu'un seul étage, sont peintes de couleurs gaies et semblent sourire sous les chauds rayons du soleil tropical. Au bord de la mer, s'étend une vaste promenade plantée de pins : c'est le *Passeo San-Severino,* aboutissant à un fort qui porte le même nom et qui surmonte l'entrée de la baie.

Le terrain ici n'est pas plat comme à Puerto-Principe; de notre bord, nous apercevions des mornes et des vallées qui ajoutent au charme et au pittoresque du paysage.

Aussitôt débarqués, nous fîmes déposer nos bagages à l'hôtel *del Commercio,* et, comme c'était dans l'après-midi, en attendant l'heure du dîner, nous nous mîmes à parcourir la ville, que connaissait déjà don Pedro.

Il me conduisit tout de suite dans le plus beau quartier; il me fit voir *las calles Contrelas, de Jelabert, del Medio, del Rio,* etc ; elles sont larges, bordées de trottoirs commodes, mais les maisons qui les garnissent n'ont qu'un rez-de-chaussée, n'offrent pas une architecture bien régulière et présentent au regard ces couleurs variées mises à la mode dans toute l'île. La *calle Manzano* pourtant a des maisons à un étage.

Entre *las calles de Jelabert* et *Contrelas* se

trouve la *Plaza de Armas*. Comme à Cuba, comme à Puerto-Principe, on y voit un square entouré d'une grille, planté d'arbres, d'arbustes et de fleurs, et sillonné d'allées sablées pour les promeneurs. Ces allées sont pourvues de bancs hospitaliers où l'on peut se reposer gratuitement en respirant le parfum des fleurs et en écoutant la musique militaire, qui vient trois fois par semaine y donner des concerts le soir.

Le *Gobierno*, qui n'a rien de remarquable et où nous entrâmes un instant, s'élève sur cette place, mais la cathédrale ne lui fait pas vis-à-vis comme à Santiago.

Cette principale église, dédiée à san Carlos, se trouve un peu plus loin, dans la *calle de Jelabert*. Simple à l'extérieur et à l'intérieur, d'une structure où l'on ne surprend aucune préoccupation de l'art, elle n'arrêta pas longtemps notre attention.

San-Carlos et une autre église nommée San-Juan sont les seules de cette ville qui a une très-grande étendue — car ses maisons sont vastes et n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée — et qui compte plus de quarante mille habitants. On est forcé de le reconnaître, les *Matanzeros* (enfants de Matanzas) sont beaucoup

moins pieux que les *Cubanos* et les *Camagueyanos*. C'est un côté distinctif de leur caractère, et cette impiété est faite pour surprendre chez un peuple qui descend des Espagnols.

Placés entre la capitale et Puerto-Principe, les *Matanzeros* tiennent à la fois des *Habaneros* (Havanais) et des *Camagueyanos*. Sensibles, généreux, exaltés, ils sont aussi fort intelligents, bien doués pour les arts, pour la littérature surtout. Mais les préoccupations mondaines leur font oublier les pratiques religieuses; les biens tangibles et périssables de la terre leur sont plus chers que les joies éternelles promises au paradis. D'un esprit un peu positif, ils mettent des bornes étroites à leur crédulité. Actifs, remuants, industrieux, ingénieux même, ils sont bons cultivateurs et bons commerçants.

Parmi les *Matanzeros* qui se sont distingués dans les lettres, on cite avec raison Emilio Tolon, Turla et Milanes. Ce dernier, poëte remarquable, qui a laissé des œuvres empreintes d'une grâce touchante, est devenu fou sur la fin de sa vie.

Quelques *Matanzeros* se sont aussi fait connaître comme musiciens; parmi eux, je ne citerai qu'un nom, bien connu en France : Joseph White.

Tout enfant encore, un petit violon dans les mains, il enthousiasmait ses compatriotes par ses surprenantes facultés. Quand il vint à Paris, il n'eut qu'à se présenter au Conservatoire pour y être reçu d'emblée. Entré dans la classe d'Alard, il en sortait six mois après avec le premier prix de violon. Le public parisien sait quelles ressources tire le *Matanzero* de son magique instrument.

Maintenant Joseph White parcourt les deux Amériques, où il se fait applaudir comme un émule de Sivori.

Matanzas se trouve placé justement dans la partie la plus fertile de l'île, et ses habitants savent tirer profit d'une si grande richesse. La campagne, suffisamment accidentée, y est admirable, et elle a cette heureuse chance de n'être ravagée ni par les Espagnols, ni par les insurgés. Loin de la lutte sanglante et acharnée, elle s'épanouit dans sa splendeur et présente un frappant contraste avec les champs dévastés de la moitié orientale de l'île.

Matanzas est maintenant la seconde place commerciale de la reine des Antilles. Son commerce a pris une rapide extension; elle fait beaucoup d'affaires, surtout avec les États-Unis. Cependant

l'insurrection a paralysé en partie ce mouvement qui s'accentuait chaque jour. L'exportation de Matanzas s'est élevée jusqu'à 15,000,000 de piastres, soit 75,000,000 de francs en sucre, café, rhum, mélasse, tabac, etc.

Don Pedro et moi nous rentrâmes assez las de notre hâtive exploration. Mais, après un dîner assez substantiel, quoique sans grand charme, et une bonne nuit, il ne nous resta de notre fatigue qu'un souvenir, et le lendemain nous continuâmes nos promenades.

La ville a plusieurs colléges assez bien dirigés, où l'on reçoit une instruction suffisante. Elle compte deux théâtres : l'ancien, tout petit, situé dans la *calle de Manzano*, et le nouveau, nommé Esteban, qui s'élève dans la *calle de Jelabert, Plaza de Colomb*, en face du port. Sur cette dernière scène, on joue plus particulièrement l'opéra italien, et sur l'autre, les pièces espagnoles.

La *Sociedad filarmonica* a son local, qui s'appelle ici *el Liceo*, situé *calle del Rio*. Des concerts et des bals — comme à Santiago — réunissent les principaux personnages dans cet établissement, qui n'a qu'un étage.

Deux rivières traversent Matanzas en traçant

deux lignes parallèles et vont se jeter dans le port : ce sont les *rios Yumuri* et *San-Juan.*

Un *puente* (pont) construit sur le *Yumuri,* et qui porte son nom, conduit à Versailles, quartier très-riche, où abondent les *casas de recréo* (biens de plaisance). C'est un endroit charmant, où l'on respire un air pur et où l'on voudrait passer sa vie, dans le bien-être et la solitude.

Aussi y a-t-on construit, outre une grande caserne, deux hôpitaux : un hôpital pour les militaires, où il y a une chapelle, et un autre pour les femmes.

Non loin du pont de Yumuri se trouve *una valla,* une vallée ravissante, qui a reçu le même nom; plantée de beaux arbres, qui donnent un bienfaisant ombrage, elle est une promenade délicieuse. On y remarque une grotte pittoresque d'où coule et tombe en cascade un filet d'eau cristalline et que visitent avec plaisir tous les étrangers. Pendant que nous examinions les magnificences qui nous entouraient, de joyeux enfants s'amusaient à faire retentir les bruyants et singuliers échos de la vallée.

En sortant de là, par amour du contraste, nous nous rendîmes sur un morne qu'on nomme *Simpson* et d'où l'on domine toute la ville. Ici

l'on admire de belles maisons de plaisance qui s'entourent de fleurs odorantes et se cachent sous des arbres ombreux pour se dérober aux brûlants rayons du soleil, et l'on jouit d'un coup d'œil splendide; de cette hauteur, on embrasse d'un regard le port tout entier, avec les navires, les embarcations de toutes sortes qui le sillonnent en tous sens, avec les deux *rios* qui viennent lui porter le tribut de leurs eaux limpides. C'est à Simpson qu'on a placé *la Casa de Beneficencia,* un hospice pour les grandes et petites filles.

Sur une autre élévation nommée *las Cumbres,* on a semé les riches propriétés entourées d'arbres, les magnifiques *casas de recréo.*

Deux ponts, *el puente de Baylen* et *el puente de San-Juan,* conduisent à un quartier nommé *Pueblo-Nuevo,* où sont les deux gares des chemins de fer de la Havane. L'ancien chemin, par les détours qu'il décrit, met sept heures pour faire le trajet, tandis que le nouveau n'en met que trois.

Matanzas a deux autres lignes ferrées qui l'unissent à l'intérieur et à Cardenas, petite ville très-commerçante qui prenait une croissante importance avant l'insurrection.

A *Pueblo-Nuevo* sont un vaste entrepôt de sucre et une immense raffinerie qui appartient à des Américains. On y remarque aussi la *plaza de Toros,* lieu où se livrent les combats de taureaux, et qui prend de l'animation dans les grands jours.

Après avoir visité *Pueblo-Nuevo,* nous nous trouvâmes tout portés afin de prendre à la gare du chemin de fer nouveau nos billets pour la Havane.

Vue de la Havane.

XIX

Arrivée à la Havane. — Notre installation dans une maison meublée. — Les principaux hôtels. — Les cafés et les restaurants. — Le nouveau et l'ancien quartier. — Les *Habaneras* et les *Habaneros*. — Les promenades publiques. — Le port. — Les fortifications. — L'importance du commerce. — La *Plaza de Armas*. — *El Gobierno*. — *El Templete*. — Les cendres de Christophe Colomb. — La cathédrale. — Les autres églises principales. — Les principaux monuments. — La *Beneficencia*. — Les Valdes. — Une représentation au théâtre Tacon. — Les autres théâtres.

Nous nous sommes beaucoup étendu sur la partie orientale de l'île, parce que c'est la moins connue et que l'insurrection, en s'y fortifiant, lui a donné un grand intérêt d'actualité. Maintenant nous allons passer rapidement sur la Havane, malgré son importance comme capitale, parce que déjà plusieurs voyageurs ont publié sur elle des récits intéressants. Venant après eux, nous essayerons de ne pas répéter ce qu'ils ont déjà bien dit ; nous n'avons que la prétention de faire ici un simple mais fidèle croquis de la Havane moderne, telle qu'elle est maintenant.

En arrivant, nous prîmes une voiture et nous nous fîmes conduire devant une maison meublée que connaissait don Pedro. Là nous trouvâmes un logement convenable pour nous deux à un prix modéré. Cette première tâche remplie, nous sortîmes ; j'étais poussé par la curiosité, et j'entraînai égoïstement don Pedro, devenu pour moi un précieux *cicerone.*

Les meilleurs hôtels de la Havane sont les suivants : *San-Carlos, Santa-Isabel, de Europa, de Inglaterra, de Luz* et *del Telegrafo.* Mais dans ceux-là mêmes on ne trouve pas les commodités qu'on est en droit d'exiger ; ils sont mal installés, la table et le service y laissent beaucoup à désirer. Ces établissements font un frappant contraste avec ceux des États-Unis, où l'on a réalisé de si utiles progrès. C'est pourquoi nous nous réfugiâmes prudemment dans une maison meublée, où d'abord nous étions mieux logés et où ensuite nous avions toute latitude de prendre nos repas dans des restaurants.

Les cafés et les restaurants, au moins, sont tenus d'une façon qui mérite des éloges. Dans ces derniers, on peut trouver une nourriture saine et agréable.

Nous étions dans la partie nouvelle, appelée

extra-muros. C'est la plus riche, la plus belle et la plus vivante de la ville. Les rues y sont larges et régulières, mais quelques-unes seulement sont pavées; les maisons y ont généralement un ou deux étages, et les plus élevées n'en ont que trois. Bâties en maçonnerie, elles laissent à désirer sous le rapport de l'architecture, mais les couleurs vives et variées dont elles sont revêtues leur donnent un aspect riant. Pourtant don Pedro me fit voir quelques demeures aristocratiques fort belles, entre autres le palais de don Miguel de Aldama, riche propriétaire *habanero*.

Dans l'ancienne partie de la Havane, les rues sont étroites, sinueuses, mal pavées et souvent boueuses, et les trottoirs fort étroits. Elles sont fréquemment sillonnées par les *volantes*, dont les deux grandes roues éclaboussent avec abondance les passants, qui ne peuvent se garantir.

Aussi les dames riches ont-elles pris à la Havane la paresseuse habitude de ne sortir qu'en voiture. Cette coutume cadre bien avec leur penchant à la nonchalance excessive et avec leur goût d'élégance raffinée. Leurs pieds d'enfant, chaussés des pantoufles de Cendrillon, sont trop charmants et trop délicats pour se souiller de la fange des anciennes rues et même pour se fati-

guer à fouler les trottoirs des rues nouvelles. Comblées par la nature des plus précieuses perfections physiques, elles en prennent un soin respectueux et constant. Leurs loisirs leur permettent de s'accorder à elles-mêmes des attentions particulières. Belles déjà par la générosité du Créateur, elles s'appliquent avec une grande conscience à augmenter encore ce don vivement apprécié.

Leur principale affaire est de présenter au public une beauté séduisante, irrésistible. Mises à la dernière mode parisienne, elles ont un charme qui leur est propre, elles se donnent un cachet original. Comme les *Cubanas*, les *Comagueyanas* et les *Matanzaras*, elles remplacent le chapeau parisien par la mantille espagnole. Leurs mouvements et leurs gestes, tantôt brusques, tantôt langoureux, exercent un prestige puissant, auquel ajoute le regard clair et brillant de leurs grands yeux noirs, qui savent prendre des expressions si diverses.

Dans leurs petites bouches aux lèvres de corail et aux dents de perles, la langue espagnole acquiert une sonorité, une grâce et un charme indicibles. Comme elles disent bien : « *Dios mio!* » et « *Quien sabe?* » Cette exclamation et

cette interrogation contiennent tout un monde d'idées et de choses.

L'éventail devient un instrument télégraphique dans leurs petites mains si fines et si blanches comme dans celles des dames de Santiago. Ainsi que les *Cubanas,* les *Habaneras* ne sont pas embarrassées pour s'exprimer sans ouvrir la bouche et tenir à distance avec un ami ou une amie une conversation en règle.

Mais, au reste, quand elles prennent la parole, elles savent s'en servir avec habileté; elles ne manquent généralement pas d'esprit et possèdent une agréable facilité d'élocution.

Quant aux *Habaneros,* ils pensent moins aux plaisirs, ils sont plus sérieux que les *Cubanos,* quoique ceux-ci soient bien changés depuis l'insurrection. Les graves questions politiques ont fait des hommes de beaucoup de ceux qui n'étaient guère que de grands et aimables enfants, pleins de cœur et d'imprévoyance.

Si les habitants de la capitale sont peut-être supérieurs à ceux de Santiago sous le rapport de l'intelligence, ils leur sont inférieurs sous celui de la bonté. Ils ne savent pas faire le bien avec autant de générosité ni avec une simplicité si charmante et si grande.

Les promenades publiques sont l'un des grands charmes de la Havane. Larges et longues, plantées des plus beaux arbres des tropiques, ornées de jets d'eau, garnies de bancs, elles offrent aux promeneurs un délicieux abri contre les chaleurs du jour et une agréable récréation le soir, moment où elles sont très-fréquentées.

Les principales d'entre elles sont : *el Prado, Isabel Secunda, el Paseo de Tacon, Carlos Tercero* et *la Alameda de Paula,* qui s'étend au bord de la mer et dont notre gravure représente l'un des côtés. Celle-ci est un peu délaissée aujourd'hui pour les autres.

De *la Alameda,* on embrasse tout le port, qui passe à juste titre pour le meilleur de l'Amérique et peut facilement contenir plus de mille vaisseaux. L'entrée, un peu étroite, est bien défendue; ses fortifications sont assez considérables pour en faire l'une des plus fortes places du monde.

Pour pénétrer dans la baie, on passe entre la forteresse du *Morro,* qui s'élève à gauche sur des rochers en présentant la bouche menaçante de ses canons, et le fortin de *San-Salvador de la Punta,* qui tient la droite. L'ouverture n'a que 340 à 400 mètres de largeur.

Afin de se défendre, la ville a en outre *San-Carlos de la Cabaña* et *la Casa blanca* au nord, et les châteaux de *Santo-Domingo*, de *Altares* et *San-Carlos del Principe* vers l'ouest.

On sait que le *Morro* fut pris en 1762 par les Anglais, mais alors les châteaux de *Altares* et de *la Cabaña* n'existaient pas encore. Reprise par les Espagnols en 1763, la vieille forteresse fut restaurée et appuyée par d'importants travaux, dont firent partie *la Cabaña* et *Altares*. Cette œuvre de reconstruction et de construction demanda du temps; entreprise par le gouverneur général comte de Rula, avec l'aide de Marshal O'Reilly comme sous-inspecteur, elle ne fut achevée qu'en 1770 sous le gouvernement de Bucarely, qui y ajouta le fort de *San-Carlos del Principe*, près du jardin botanique.

Le comte de Rula avait dépensé pour ces ouvrages trente millions de francs, provenant du Mexique. En 1771, le marquis de la Torre y fit faire quelques améliorations, et depuis lors les forts ont été réparés ou agrandis de temps en temps, de sorte qu'aujourd'hui ils forment avec *la Casa blanca* une longue chaîne du côté septentrional.

Du pont d'un navire, l'aspect général de la ville

est ravissant. Les maisons, construites en bois ou en maçonnerie, sont peintes de couleurs vives et variées, en jaune, en bleu, en vert ou en rose, et, avec leurs toits de tuiles rouges, brillent d'une façon réjouissante sous l'éclat du soleil tropical.

Le commerce de la Havane a pris un tel développement, qu'il en fait la seconde place du nouveau monde, New-York étant la première.

Résidence du gouverneur général de l'île et d'un évêque, la Havane est le siége d'un arsenal de la marine.

Comme dans les autres villes que nous avons décrites, la *Plaza de Armas* est ornée d'un square. Mais ici il est plus grand, mieux distribué et plus beau, et il offre plus de fleurs charmantes à l'admiration des promeneurs. A son centre, s'élève une assez belle statue en marbre blanc de Ferdinand VII, faisant face au palais du gouverneur général, grand édifice, d'un caractère imposant, digne d'une capitale.

A côté de la place et tout près de la mer, on remarque une petite chapelle nommée *el Templete* (le petit temple), consacrée à la mémoire de Christophe Colomb. Ce monument trop modeste consiste en murs en maçonnerie, et il est orné de deux

petites colonnes. Devant lui, se dresse une statuette en bronze, mesquine et ridicule représentation du grand homme qui a donné un monde à l'Espagne. On dit que c'est en cet endroit même qu'il a débarqué lorsqu'il est venu dans l'île.

Ses cendres, contenues dans une urne, sont déposées au centre d'un petit monument construit exprès à cet effet dans la cathédrale et qui est toujours l'objet de la curiosité des étrangers.

Cette principale église de la Havane est immense. Construite en pierre de taille, d'après un art qui appartient à divers styles, surmontée de deux tours peu élevées, mais imposantes, elle est assurément la plus belle de l'île — ce qui n'est pas difficile, il est vrai. A l'intérieur, elle est dépourvue de peintures, mais pourtant elle a bon air et inspire des sentiments pieux, parce que les tableaux de sainteté y sont remplacés par des statues en bois peintes et richement ornées.

Les autres églises de la ville n'ont rien de remarquable. Les plus belles et les mieux entretenues d'entre elles sont : *San-Felipe, Santa-Catalina, el Angel, las Mercedes* et *Nuestra Señora de Belen*. Cette dernière appartient au couvent des jésuites.

Outre le *Gobierno* (palais du gouverneur gé-

néral) et la cathédrale, les principaux monuments de la Havane sont : la douane, l'hôtel des postes (*el Correo*) et l'intendance, tous trois très-vastes et d'un bel aspect.

L'illustre capitale de l'île possède plusieurs hôpitaux de divers genres. Parmi ces établissements de charité, nous devons une mention particulière à la *Casa de Beneficencia.* On nomme ainsi l'hospice des enfants trouvés (*de los expositos*), lequel fut fondé par le gouverneur général don Geronimo Valdes et soumis à des règlements généreux et humains. D'après une clause prescrite, ces intéressantes créatures privées de tout parent prennent pour nom de famille celui du fondateur. N'y a-t-il pas là une pensée prévoyante et touchante? Au sortir de là, n'ayant qu'un prénom, elles pouvaient être en butte aux injustes préjugés d'un monde peu charitable : eh bien! elles seront à l'abri d'un nom honorable et honoré. Elles s'appellent Valdes. Lancées dans les hasards de la vie, elles pourront facilement se reconnaître en se rencontrant, se retrouver et se tendre la main, s'associer pour une lutte courageuse contre le mauvais sort, former une grande confrérie, une immense famille bien unie.

Ces joies saintes de la famille, elles peuvent les goûter enfin, malgré la coupable indifférence de leurs parents inhumains.

Après une promenade assez longue par la ville, Don Pedro, qui n'avait pas les mêmes raisons que moi pour être infatigable, me déclara nettement qu'il se sentait las. Alors nous nous dirigeâmes vers un restaurant, où nous dînâmes, tout en nous reposant. Après cette indispensable réfection, nous rentrâmes dans notre appartement. La nuit était venue.

— Maintenant, me dit mon ami en allumant une bougie, nous allons faire une toilette d'apparat.

— Vous m'intriguez, repartis-je; quelle intention avez-vous donc?

— Celle de vous conduire au théâtre Tacon. Cela vous convient-il?

— Comment donc! vous allez au-devant d'un de mes désirs.

Une heure après nous étions devant le théâtre Tacon, qui est extérieurement d'une si grande simplicité que j'en fus surpris. Il a l'apparence d'une maison ordinaire; je m'attendais à mieux sous ce rapport. Mais, lorsque nous fûmes entrés, mon impression changea.

La salle, l'une des plus vastes du monde, n'a pas un grand luxe de décoration; mais, dans sa simplicité, elle a une élégance et une commodité qui lui donnent un cachet aimable et particulier. Elle a cinq rangs de loges d'où l'on aperçoit tous les points de la salle, et les dames richement vêtues et parées qui les garnissent leur donnent un aspect ravissant.

En entrant à la suite de don Pedro dans cette salle bien éclairée et déjà suffisamment remplie, je fus ébloui par le scintillement des diamants mêlé à l'éclat des yeux noirs, et charmé par la fraîcheur des toilettes, qui laissaient généreusement voir la forme gracieuse et la blancheur mate des poitrines, des épaules et des bras. C'était justement une représentation extraordinaire au bénéfice d'un artiste.

L'air était battu et rafraîchi par des centaines d'ailes : c'étaient les éventails qui s'agitaient avec vivacité dans les petites mains alertes et fiévreuses de ces dames. Les conversations par gestes se croisaient en tous sens; d'un bout de la salle à l'autre, on s'envoyait des politesses, on échangeait des pensées.

Après un signal, le rideau se leva sur le premier acte du chef-d'œuvre de Donizetti, *Lucia,*

qui fut enlevé avec une *maestria* admirable. Les meilleures troupes italiennes se font entendre au théâtre Tacon. Son directeur se fait un devoir d'offrir au public les plus grands artistes du monde, car il y va de son honneur et de sa fortune. Les Havanais, ayant un grand amour de la musique, sont toujours disposés à bien payer leurs places pour entendre de bons chanteurs; mais, exigeants à juste titre, ils ne tolèrent pas la médiocrité.

Au premier acte de *Lucia*, devait succéder le quatrième de *Rigoletto*, car c'était un spectacle coupé. Pendant l'entr'acte, mon attention se porta sur deux jeunes femmes d'une grande beauté qui, tout en agitant leurs éventails, en l'ouvrant et en le refermant, fixaient sur nous les brillants regards de leurs yeux noirs.

— Venez, me dit tout à coup don Pedro comme s'il eût deviné ma pensée, je vais vous présenter à elles.

Et il me précéda.

— Vous les connaissez donc? lui demandai-je avec surprise en le suivant.

— Puisque je vais vous présenter.

Nous fûmes accueillis comme des gens attendus, c'est-à-dire avec une parfaite politesse. La

plus âgée des deux aimables personnes avait demandé à mon ami qui j'étais, et, n'ayant pas un éloquent éventail à sa disposition, il venait le lui dire en me présentant et en lui offrant ses hommages.

Nous causâmes; je fus frappé de la grande ressemblance qu'il y avait entre elles et qui s'étendait jusque dans la voix, jusque dans le geste, dans l'expression de la physionomie. Au bout d'un instant, don Pedro demanda à la plus âgée :

— Et Luisita? comment va-t-elle?

— Luisita? lui fut-il répondu, mais vous l'avez devant vous.

— Quoi! s'écria-t-il avec un vif étonnement, c'est là votre fille, que j'ai vue enfant il y a cinq ans à peu près?

— Assurément. Pour qui la preniez-vous donc?

— Pour votre sœur.

La jeune fille et la dame se mirent à rire.

— Ma sœur est mariée à don Gaetano Borgez et habite Cardenas avec lui, reprit celle-ci.

— Vous lui présenterez mes compliments quand vous lui écrirez. Mais quel âge a donc la *niña* maintenant?

— Douze ans.

— Douze ans!... A son merveilleux développement, je me persuadais qu'elle en avait dix-huit au moins.

Don Pedro était pourtant accoutumé à la surprenante précocité des jeunes filles de son pays; mais, ayant laissé celle-ci enfant, il s'étonnait de la retrouver en peu de temps demoiselle bonne à marier. L'absence fait paraître le changement plus grand. La mère de doña Luisita ne pouvait craindre de la produire en public et d'être éclipsée par sa fille, car elle conservait tout le charme de sa puissante beauté, n'ayant guère que vingt-huit ans. Et puis pouvait-elle connaître ce méchant sentiment de jalousie qu'une fille trop belle inspire à sa mère? Il semble inconnu dans ce pays, dont les mœurs ne sont pas aussi raffinées que celles de la vieille Europe.

La Havane possède plusieurs autres théâtres, consacrés à divers genres et qui tous attirent le succès à eux en prenant un soin consciencieux de faire jouer de bonnes pièces par des acteurs de talent, car les *Habaneros* sont des connaisseurs fort délicats.

XX

Les véhicules : voitures de place, omnibus et tramway. — Les principales rues. — La musique militaire le soir. — Le général Tacon; ce qu'il a fait, la réputation qu'il a laissée. — Les *fabricas de tabacos*. — Les principales librairies. — Les journaux. — La bibliothèque publique. — Le jardin botanique et l'avenue des Palmiers. — *El Cerro*. — Les maisons de plaisance. — Les environs de la Havane.

Les jours suivants, pour continuer nos explorations, nous prîmes tantôt des voitures de place ou de remise, tantôt des omnibus et tantôt le tramway, car la civilisation a déjà mis à la mode tous ces véhicules dans la capitale de l'île. Plusieurs lignes de tramway et d'omnibus la traversent en divers sens et rendent d'utiles services aux commerçants, aux gens d'affaires et aux voyageurs.

Nous visitions ainsi successivement tous les quartiers, toutes les rues de la grande ville, ne leur accordant que l'attention qu'elles méritent, selon

leur importance ou selon celle du monument ou de l'établissement qu'elles contiennent.

Les principales et les plus belles d'entre elles sont :

Les *calzadas* (les chaussées) *de Galiano,*
De la Reina (de la Reine),
Del Monte,
Del Cerro,
Del Principe Alfonso,
De Belascoin,
De la Infanta;
Las calles del Prado,
San-Rafael,
De los Mercaderos (des Marchands),
De la Muralla (de la Muraille),
Del Obispo (de l'Évêque),
De O'Reilly.

Ces quatre dernières sont les plus commerçantes.

Le soir nous allions assez souvent entendre la musique militaire, parfois à la *Plaza de Armas* et parfois au square d'*Isabel Secunda*. En ce dernier lieu surtout, nous rencontrions un grand nombre d'auditeurs ; les dames aristocratiques qui se promenaient au *Prado* daignaient descendre de leurs *volantes* pour venir se joindre à eux.

El Paseo de Tacon, quoique magnifique, ne jouit pas du même privilége et se trouve assez abandonné le soir. Le gouverneur général qui a donné son nom à cette promenade et au plus beau théâtre de la ville a laissé une réputation fort discutée : les uns le portent aux nues et les autres l'attaquent vivement. En réalité, il fit du bien à la Havane en l'embellissant ; mais, homme entier, despotique, sans grandes vues, il ne savait pas gouverner avec calme, rendre justice avec impartialité, réprimer les abus d'une manière efficace. Souvent il se laissait guider par des instincts sauvages. Ainsi le bien qu'il faisait d'un côté se trouvait trop fréquemment compensé par le mal qu'il faisait d'un autre.

Comme les cigares forment la principale branche de l'industrie et du commerce de la Havane, nous devons donner une rapide esquisse des endroits où ils se fabriquent.

Dès qu'arrivent dans les fabriques les *manojas* (les petits ballots de feuilles de tabac sèches), on les place dans une pièce obscure et fraîche du rez-de-chaussée. Là on les classe suivant leur qualité et leur valeur, qui varie de vingt à quatre cents piastres par cent kilogrammes. Quand on a choisi les *manojas* qui vont servir à

fabriquer des cigares, on en déplie les feuilles une à une et on les plonge dans un tonneau contenant une solution de salpêtre. Lorsqu'elles y ont séjourné le temps nécessaire pour être suffisamment humectées et adoucies, on jette l'eau et on les range au bord du tonneau afin de les faire égoutter et sécher. Ceci fait, on les développe avec soin pour ne pas les déchirer et l'on en coupe les queues; c'est ce qu'on appelle *disbalillar*. Ces queues, avec le rebut d'autres tabacs, servent à remplir les cigares communs; ce rebut est connu sous le nom de *tripa*.

Les cigares se fabriquent avec une petite quantité de *tripa* et une enveloppe de bonne feuille de tabac appelée *capa*.

Le *torcedor* est le véritable artiste en cigares. Assis à une table basse et légèrement inclinée vers lui, il étend soigneusement la *capa*, et, s'em parant d'un couteau acéré, il en tranche les différentes parties.

Ceci est une délicate opération, qui demande de l'adresse, du savoir et de l'expérience, car il est certaines règles qu'il faut observer pour bien partager la feuille selon ses qualités différentes. Ainsi, les bords en sont considérés comme les meilleures parties, ce qui avoisine ces bords, de

deuxième catégorie, et ce qui se trouve près de la queue, de troisième.

Prenant ensuite une certaine quantité de *tripa*, le *torcedor*, la place à l'extrémité d'un de ces fragments de *capa* et le *torce*, c'est-à-dire le roule en spirale et en tord le bout.

Tout ceci est fait avec une dextérité admirable. Aussi les bons ouvriers de ce genre sont-ils fort appréciés et fort bien rétribués.

Le meilleur tabac est récolté à *Vuelta abajo*, nom assez bizarre donné à une partie de la campagne de l'île. Cependant il y a d'autres localités qui produisent aussi du tabac justement estimé, par exemple Yara, Mayari et Guisa.

Les *tabaquerias* ou *fabricas de tabacos* (fabriques de cigares ou manufactures des tabacs) ont une grande importance à la Havane; celles de Cuba sont assez nombreuses, mais elles n'occupent pas autant d'ouvriers.

Ces ouvriers, assemblés à la Havane dans de vastes salles ou assis devant de petites tables basses, sont en général des nègres, qui se montrent très-adroits, très-intelligents; pleins de gaieté, ils sont parfois spirituels et se font des plaisanteries dignes des ouvriers parisiens. Ils ont du goût pour la musique et sont musiciens à

leur manière; tout en *torcendo* le tabac, ils sifflent en chœur les airs qu'ils ont pu recueillir dans les promenades et aux issues du théâtre. Ils sifflent avec une justesse surprenante, avec un ensemble remarquable, et parviennent à faire plaisir. La surveillance exercée sur eux se montre exigeante seulement sous le rapport du travail. Parmi eux, il y en a de libres et d'esclaves; et ceux-ci sont les plus heureux que comporte l'état de servitude. Ils sont mêlés à des Chinois, qui ont aliéné leur liberté pour un espace de temps limité d'après une convention faite en règle.

A Cuba l'on ne réduit pas le tabac en poudre et l'on ne fabrique pas le papier à cigarettes : ces industries sont réservées à la capitale.

Les principales *tabaquerias* de cette dernière sont celles de MM. Cabañas, Romero, Silva, Felipe Lopez, Senna, Rencurriel, Garci, Cabarga et Omorejon.

La Havane étant une ville avancée en civilisation, les librairies n'y manquent pas non plus. Parmi les plus connues, nous citerons : *la Minerva,* où l'on trouve un grand choix de livres espagnols, français, anglais, italiens, etc., écrits dans toutes les langues vivantes; *la Propaganda*

literaria : A. Chao Fernandes, *gerante,* calle O'Reilly, 54; la librairie Spencer, éditeur de *Habana Weckley report* et du *Boletin comercial.*

Parmi les journaux les plus lus, sont : *la Gaceta, el Diario de la Marina, el Boletin comercial, el Pais, Habana Weckley report* (déjà nommé), *el Morro* et *la Muza.*

Mais, il faut l'avouer, la bibliothèque publique n'est pas très-riche, et cette illustre capitale n'a pas de musée d'histoire naturelle.

Elle a un petit jardin botanique, attaché à la *Villa de los Molinos,* résidence d'été du gouverneur général.

La maison est à moitié perdue au milieu d'arbres magnifiques, qui lui donnent un délicieux ombrage. En jouissant d'une agréable fraîcheur, malgré les brûlants rayons du soleil, on entend un monotone et doux murmure : c'est celui d'une cascade d'eau limpide qui se précipite du haut d'un rocher artificiel, construit derrière la charmante habitation, et tombe en écumant dans un bassin entouré de fleurs ravissantes.

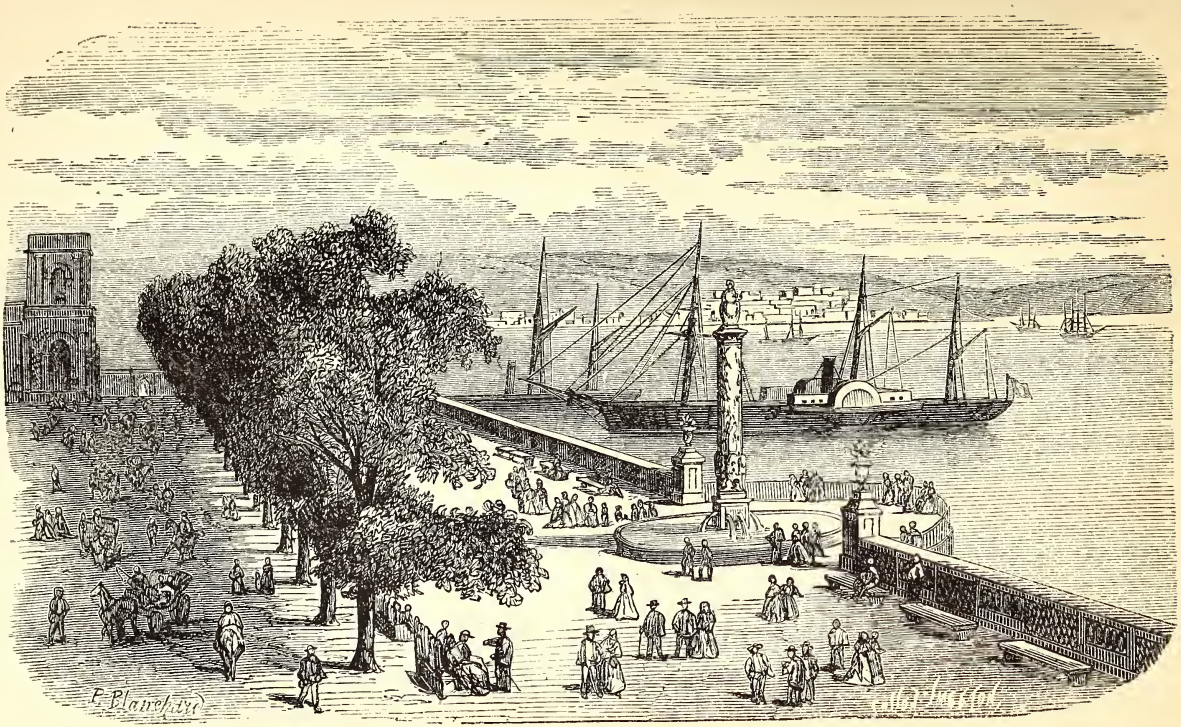
Ce jardin, rempli de plantes admirables, contient une merveille : une splendide allée de palmiers. Rien n'est plus beau que ces arbres qui allongent à une grande hauteur leurs troncs blancs

et polis en les renflant et en les amincissant, et se parent de verts panaches qu'ils balancent au vent avec tant de grâce et de majesté.

Le palmier est l'un des plus beaux arbres des pays chauds. Aussi l'apprécie-t-on beaucoup et n'en laisse-t-on rien perdre. Son tronc est un bois dur, excellent, qu'on emploie à des constructions diverses — étant creux, il sert aussi de pirogue et de tuyau pour les eaux; — son chou est un mets de premier ordre, dont les créoles sont avec raison très-friands; son cœur et ses graines offrent une nourriture appétissante aux chevaux, et ses magnifiques palmes font des toitures bien supérieures à celles qu'on obtient en France avec de la paille.

La Havane est riche en *casas de recreo* (biens de campagne) d'une remarquable beauté. Par exemple, *el Cerro,* quartier opulent, situé à l'extrémité de la ville, contient un grand nombre de villas qui présentent un aspect enchanteur. Rien n'est plus coquet ni plus gracieux que ces maisons aristocratiques, entourées de jardins splendides, entretenus avec un soin constant et minutieux.

Parmi les plus belles, on doit ranger celles du comte de Fernandina, de la comtesse veuve de Santo-Venia et de la famille Gonzalez de Larrinago.



La Alameda de Paula.

Au delà, on trouve des villages ravissants. Les environs de la Havane jouissent d'une réputation fort méritée. Ces villages, pittoresquement construits sur des collines, ont un charme particulier, une poésie naturelle et grandiose qui n'appartient qu'à eux. Ils sont entourés d'une campagne dont la splendeur, sous ce ciel bleu, ne peut être soupçonnée en France et qui ajoute encore à leurs attraits déjà si puissants. Là on apprécie le *farniente*, cet inestimable bonheur de rêver à son aise, ayant sous les yeux le grand spectacle d'une nature incomparable.

Don Pedro et moi, nous parcourûmes avec une croissante admiration Puentes-Grandes, Marianad et Carmelo, qui sont les plus beaux parmi ces délicieux villages. Le temps ne nous semblait pas long alors, et nous nous oubliions parfois une bonne heure devant tel ou tel site, telle ou telle maison de plaisance, dont nous voulions graver dans notre mémoire les différents aspects enchanteurs, afin d'en emporter quelque chose avec nous, afin d'en jouir plus tard en nous souvenant.

On regrette alors de n'être pas un peintre de grand talent, car les beaux sujets ne manquent pas dans ce charmant pays, et l'on pourrait y faire de nombreux chefs-d'œuvre.

XXI

L'observatoire. — Les institutions importantes. — L'Université. — Les deux frères Zambrana. — L'histoire du mariage du docteur Ramon Zambrana. — Les hommes distingués de la Havane. — Le collége San-Salvador. — Don José de la Luz y Cabellero, son fondateur. — Les travaux de ce savant, ses idées et son but. — Les élèves qu'il a faits. — Comment il a été récompensé par le gouvernement d'alors. — Les persécutions exercées contre lui et ses disciples. — Comment les employés du gouvernement de la reine ont manqué leur but. — Ce qu'ils eussent dû faire. — La *Plaza de Toros*. — Le départ.

L'observatoire météorologique de la Havane s'est fait une réputation, d'abord parce que c'est le seul de toutes les Antilles. Pendant longtemps il resta sous l'habile direction de don Felipe Poey, *Habanero* fort instruit, ce qui ne contribua pas peu à lui donner une réputation méritée.

La capitale possède, en outre, des institutions très-importantes qui ont fait parler d'elle :

L'école préparatoire des arts et métiers,

Le séminaire de San-Carlos,

Le collége des Jésuites,

L'Institut, pour l'instruction supérieure,

Et l'Université.

Cette dernière surtout s'est acquis une juste célébrité en donnant de magnifiques résultats; elle a fait des élèves qui ont su prouver un grand savoir. L'honneur de sa réorganisation intelligente et de son avancement rapide revient en partie à don Antonio Zambrana, avocat distingué, qui, en prenant sa direction, s'entoura d'un groupe de professeurs aussi savants que consciencieux. Il eut surtout l'aide utile de son frère Ramon, philosophe, physicien et médecin. Avec une louable entente, ils réunissaient tous deux leurs efforts pour instruire la jeunesse qui leur était confiée, lui faire prendre sa part aux bienfaits de la science moderne.

Mais, par malheur, cette institution de premier ordre est tombée dans des mains moins habiles, moins délicates et moins scrupuleuses. Après avoir fait honneur à de respectables professeurs en lançant des hommes éclairés dans le monde civilisé, elle est devenue, dit-on, la proie malheureuse de vulgaires ambitieux, dont la préoccupation est tout autre que celle de faire de bons élèves.

Des médecins et des avocats, sortis de l'Université du temps du docteur Ramon Zambrana, ont acquis un grand renom.

Cet homme remarquable, tout en étant un savant, un philosophe et un physicien, était aussi un poëte, un homme d'imagination et de cœur. Il aimait les lettres et les cultivait discrètement, sans grande ambition, en amateur, dans les loisirs que lui laissait sa vie si sérieusement occupée.

Il était heureux au possible quand, le soir, il pouvait s'enfermer dans son cabinet de travail pour se reposer de son labeur difficile, de ses préoccupations fatigantes, en se livrant à ses lectures préférées. Alors le monde réel n'existait plus pour lui ; il était transporté tout entier dans le monde fictif, dépeint par l'auteur qu'il avait choisi. Il vivait en compagnie des héros de Cervantès, de Caldéron, de Lope de Véga, de Molière et de Shakespeare. Il demandait aussi une douce distraction aux poëtes modernes, à Hugo, à Lamartine, à la Avellaneda.

Parfois même, l'imagination surexcitée, il sentait l'inspiration lui venir, il prenait la plume et improvisait quelque pièce de poésie.

Un soir, le livre qu'il prit était signé du nom

d'une jeune fille de Cuba. Bien que déjà ce volume eût acquis de la réputation, le savant professeur ne l'ouvrait qu'avec une prévention insurmontable. Quelles pouvaient être ces poésies sorties du cerveau d'une jeune fille, sans grande instruction probablement? De vagues rêveries écrites dans un style d'écolière.

Enfin il se mit à lire. Dès les premiers vers, son attention fut éveillée; bientôt il prit un croissant intérêt et un plaisir réel; un charme exquis l'envahissait, le captivait malgré lui. Les sujets étaient bien choisis et traités avec une grâce triomphante. Mais les premières pages ne contenaient encore que des pièces fugitives. Le savant attendait le poëte à des œuvres plus sérieuses. Tout à coup il mit la main sur des odes; il en lut quelques-unes avec avidité, et sa surprise augmentait : elles avaient un souffle pindaresque qui dénotait plus que du talent. Il les relut avec plus de plaisir encore. Ensuite il continua : de la surprise, il vint à l'admiration la plus vive. Tout à coup des larmes jaillirent... de douces larmes, les plus douces qu'il eût jamais versées... des yeux du savant philosophe, vaincu par la muse puissante d'une jeune fille.

Il avait trouvé une âme ardente et noble,

mieux encore : un cœur admirablement doué qui savait exprimer ses sentiments avec une entraînante éloquence dans la langue des dieux.

Le jour le suprit lisant encore. Le lendemain et les jours suivants il revint au volume avec une passion nouvelle, le relut nombre de fois, et plus il relisait, plus il admirait.

L'auteur de ces belles poésies — qui révolutionnaient ainsi un docteur, un physicien — se nommait Luisa Peres de Montes de Oca. Nous en avons dit un mot en parlant des poëtes de Santiago de Cuba.

Ramon Zambrana ne put résister au désir d'écrire à cette jeune fille exceptionnelle pour la complimenter au sujet de ses œuvres. Quel honneur pour une modeste *Cubana!* Elle répondit en termes mesurés et spirituels; une correspondance s'établit entre eux et prit rapidement de grandes proportions. Ils échangèrent leurs idées, leurs impressions, et ce fut bientôt une douce habitude dont ils ne pouvaient plus se défaire. Le désir de se voir pour se mieux connaître devait leur venir; il vint donc, et ils se virent avec des émotions qui ne trompèrent pas leur attente. Ils constatèrent, à leur plus grande joie, qu'ils étaient faits pour s'entendre et s'aimer.

L'affection qui existait déjà entre eux devint si tendre, qu'ils durent s'unir par le mariage.

Ce couple d'intelligences d'élite goûta pendant quelque temps un bonheur complet, que la mort impitoyable vint briser : la femme poëte eut la douleur de perdre l'homme qu'elle aimait et qui était si digne d'elle, le mari de son choix.

La Havane s'honore d'avoir donné naissance à plusieurs hommes d'un très-grand talent. Le plus célèbre et le plus estimé d'entre tous est sans contredit don José de la Luz y Caballero. Nous en parlerons tout à l'heure. Après lui, citons Ramon Zambrana — dont nous venons de vous raconter brièvement la romanesque histoire — et son frère Antonio Zambrana, l'avocat; Felipe Poey (déjà nommé), savant astronome, directeur de l'observatoire; Antonio Bachiller, écrivain et naturaliste; Esteban Pichardo, autre naturaliste et de plus géographe. Parmi les poëtes, nous nommerons : Zequeira, Lecares, Palma, Mendira et Piña.

Cette liste pourraît être facilement plus longue, mais nous ne nommons absolument que les *Habaneros* qui sont arrivés à une grande réputation.

Outre les grandes maisons d'enseignement du

gouvernement, la capitale de l'île a d'assez nombreux colléges d'une remarquable importance, dus à l'initiative privée. Le meilleur de tous a été sans contredit le collége San-Salvador, fondé et dirigé par don José de la Luz y Caballero, que nous avons placé à la tête de notre liste des hommes les plus distingués de la Havane.

Ce savant, ce philosophe, cet homme de bien, consacra sa fortune et sa vie à créer ce collége et mit toute sa gloire à l'élever au premier rang des établissements de ce genre. Doué d'une intelligence hors ligne, il avait aussi un cœur généreux et bon. Connaissant tous les bienfaits de l'instruction, il voulait y faire participer la jeunesse havanaise. D'un savoir immense, écrivant et parlant avec une surprenante perfection huit langues diverses, il nourrissait la noble ambition de faire avancer son pays vers la civilisation, vers le progrès, en lançant dans la société des hommes instruits, capables de répandre la lumière.

Un persévérant labeur lui prenait tous ses instants, et ce labeur concernait les intérêts du collége San-Salvador. Il avait eu une fille qui fut de sa part l'objet d'une sorte de culte et qui tenait bien de lui du côté de l'intelligence. Toute jeune,

elle faisait preuve d'un étonnant savoir, elle parlait plusieurs langues. En mourant dans la fleur de l'âge — dix-neuf ans à peine — elle causa un tel chagrin à son père, qu'il s'enferma dans ce collége où il avait établi son domicile et qu'il n'en voulut plus sortir, cherchant une consolation dans ses féconds travaux.

Ses élèves, auxquels il s'attachait tant, recevaient tous les soins que demandaient le corps et l'âme. Dans une infirmerie intelligemment installée, ils étaient traités avec une bonté touchante, dont ils conservaient un reconnaissant souvenir.

Aussi tous ces jeunes gens qu'il avait sous sa direction éclairée ressentaient-ils pour lui une affection profonde, mêlée à une admiration sans bornes. Il les considérait comme ses enfants, et ils lui parlaient avec un respect tout filial. Il aimait à causer avec eux, pour les instruire même dans les moments de récréation.

Son labeur trop constant lui avait fait contracter une maladie d'estomac — triste lot des gens d'étude — qui l'obligeait à se promener parfois, et il parcourait alors les diverses classes de l'établissement. Ses élèves, connaissant sa bonté, profitaient de ces instants pour lui de-

mander des renseignements nécessaires à leurs devoirs. Il les étonnait toujours par son savoir immense et sa mémoire prodigieuse. Les langues mortes et vivantes n'avaient pas de secrets pour lui; il traduisait sans hésitation à nombre de ses questionneurs le latin, le grec, le français, l'italien, l'allemand, etc., et souvent tirait les plus forts d'entre eux de très-grands embarras.

Avaient-ils besoin d'un document quelconque? Ils s'adressaient à lui, et, avec une infaillible sûreté, il leur indiquait, non-seulement l'endroit de sa grande bibliothèque, mais encore le livre, la page et la ligne où ils le trouveraient.

Ayant fait toutes leurs classes, ils ne se séparaient de lui qu'à regret, mais ils étaient des hommes, ils avaient devant eux une belle carrière à parcourir. En peu de temps, ils devenaient médecins, avocats, écrivains, etc. Pour la plupart, ils parvenaient promptement à se faire remarquer. Ainsi, l'un d'eux, Angulo y Heredia — le neveu du poëte de Cuba — fit à Madrid sur Gœthe et Schiller une série de conférences qui le placèrent au premier rang des critiques espagnols. Il y prouva une érudition surprenante. D'autres aussi arrivèrent d'un bond à une honorable renommée : José Manuel, Ignacio Rodri-

guez, Enrique Piñeyro, Antonio Zambrana, etc., parmi les avocats, et, parmi les médecins, Ramon Zambrana, Francisco de Navarro, qui maintenant exerce à Paris, et bien d'autres encore.

Un homme qui a rendu à sa patrie d'aussi grands services que l'a fait José de la Luz y Caballero méritait sans aucun doute les encouragements et les faveurs du gouvernement. On croit peut-être qu'il a obtenu une récompense, si petite qu'elle fût? Bien au contraire, il était persécuté de mille façons diverses, et il lui fallait toute sa mâle énergie pour résister aux attaques dont il était l'objet : le gouvernement d'alors — c'était bien avant 1868 — voyait en lui son plus cruel ennemi. Pourquoi? parce qu'il avait des idées trop libérales.

Il se faisait un devoir d'inspirer à ses élèves de bons principes et de grandes idées : il leur parlait de la liberté comme d'une chose qui fait honneur aux hommes et qui, bien entendue, peut leur donner le bonheur.

Au sortir de San-Salvador, ils discouraient sur les libertés qu'ils rêvaient : la liberté de la presse, la liberté des cultes, etc. Ces idées de progrès dans une possession espagnole, dans un

pays d'esclavage, inspirèrent un grand effroi et provoquèrent une tyrannie qui eut un résultat tout autre que celui qu'on en attendait.

La liberté? on n'en voulait à aucun prix, quelque bienfaisante qu'elle pût être. On ne voulait même pas laisser aux *Habaneros* celle de trop s'instruire, car, en songeant aux progrès de la civilisation moderne, ils ne devaient pas supporter assez aisément l'avilissement de leur situation. Mais en persécutant le grand philosophe et ses élèves, les gens du gouvernement leur firent maladroitement de nombreux prosélytes. Chaque jour le joug imposé aux *Habaneros* leur devenait plus odieux, et, quand arriva de Bayamo la nouvelle de l'insurrection, ceux-ci l'accueillirent avec joie, car depuis quelque temps ils rêvaient l'indépendance.

Qu'est devenu ce collége San-Salvador qui jeta tant d'éclat et s'attira des persécutions qui firent sa gloire? Après la mort de son vaillant et illustre fondateur, sa destinée changea; il tomba dans des mains qui lui donnèrent une direction tout autre. L'éclat d'autrefois fut prudemment amorti. Depuis que le grand penseur a été mis en terre, le collége San-Salvador n'a plus fait aucun élève remarquable. Tous ceux qui en sont

sortis depuis lors avaient une sage et salutaire ignorance. Grâce à elle, ils n'étaient point dangereux et se trouvaient ainsi à l'abri de toute persécution.

C'était ce qu'on voulait; on croyait être très-habile : les événements ont prouvé trop clairement qu'on se trompait. N'eût-on pas été mieux inspiré en écoutant la voix de la justice, en consultant les aspirations, les justes réclamations de ce peuple méprisé, détesté, persécuté, et en y faisant droit? De cette façon, on ne se serait pas créé tant d'ennemis qui, lassés de se courber sous un despotisme brutal, devaient se relever menaçants, tenant dans les mains les armes ramassées à terre.

Après un assez long séjour à la Havane, je me décidai à revenir en France. Lorsque j'annonçai cette résolution à don Pedro, il employa toutes sortes d'arguments, avec une réelle éloquence, pour me prouver que mille raisons puissantes me retenaient encore dans l'île. Parfois il s'imaginait que je faiblissais, et il concevait une trompeuse espérance; il essayait même de m'entraîner dans l'intérieur, avec l'intention inavouée de me faire manquer le steamer.

Pour lui enlever tout espoir, je lui déclarai

nettement que je n'attendais pour partir que le paquebot français se rendant à Saint-Nazaire. Alors il ne pensa plus qu'à mettre à profit les quelques jours que je devais passer dans l'attente.

Il me fit voir certaines choses et certains établissements publics que nous n'avions pas encore visités. Parmi ces derniers, j'examinai avec une sorte d'horreur celui qu'on réserve aux terribles combats de taureaux — *la Plaza de Toros*.

C'est un immense cirque qui peut contenir de cinq à six mille spectateurs sur des estrades en bois, mais qui est privé de toiture. On a de l'air ainsi, mais aussi du soleil et parfois de la pluie. Extérieurement, ce grand bâtiment n'offre à l'œil que de vulgaires murs en maçonnerie. Ces combats horribles et qui n'ont jamais lieu sans une foule d'accidents, sans mort d'homme, sont plus constants à la Havane qu'à Cuba. Pourtant ici comme là-bas le public ne se montre pas engoué ainsi qu'en Espagne de ces singuliers et sanguinaires exercices. Dans toutes les villes de l'île, on préfère les combats de coqs, qui sont beaucoup plus innocents et qui mettent en jeu d'aussi ardentes passions.

Enfin un jour don Pedro me vit préparant mes bagages; il comprit ce que cela voulait dire et ne fit aucune vaine tentative : il garda un silence plein de dignité et de résignation. Il m'accompagna jusqu'à bord du paquebot, qui devait partir dans quelques heures. Au moment où ce brave garçon allait s'éloigner, je le vis s'attendrir et lui demandai :

— Pourquoi ne m'accompagnez-vous pas?

— Parce que je ne le puis; je resterai dans mon pays tant que je le pourrai : la lutte engagée m'intéresse trop.

Il me serra la main en disant ces derniers mots et descendit dans le canot qui nous avait transportés et qui le reporta vers le rivage.

Pendant longtemps je ne le quittai pas des yeux. Je le vis aborder et s'arrêter à la *Alameda de Paula* pour assister à notre départ. Le steamer s'ébranla sous la puissance de la vapeur et se mit en marche. En ce moment don Pedro et moi, nous échangeâmes des signes d'adieu. Je restai pourtant encore immobile à ma place, jusqu'à ce que j'eusse vu disparaître dans le lointain la belle capitale de l'île de Cuba.

Francisco Aguilera.

XXII

Pourquoi l'Espagne se trouve exposée à perdre sa plus belle possession. — Le caractère des Cubains en général. — Le commerce, l'importation et l'exportation de l'île de Cuba. — Le produit des impôts. — Les principales productions. — La population de l'île entière, celle des principales villes. — Les divisions de Cuba, sa longueur et sa largeur, sa superficie totale. — La fin de Carlos Manuel Cespedes. — Ses successeurs. — La nécessité de mettre un terme à l'insurrection. — La difficulté de cette tâche. — Moyen de la remplir.

Si l'Espagne se trouve maintenant gravement exposée à perdre sa plus belle colonie, c'est — ainsi qu'on l'a vu — à cause de l'injuste façon dont elle a traité le peuple cubain. Par ce mot j'entends, on le sait, tous les habitants nés dans l'île. C'est un peuple doux, humain, sensible, capable de grandes actions, facile à conduire, et qui a donné durant de longues années à la Péninsule des preuves fréquentes de sa docilité et de son attachement. Lorsque près de lui les colonies continentales, en se soulevant, lui donnaient un

exemple qui devait le tenter, il demeurait impassible. Cette attitude exceptionnelle était vivement appréciée alors, car le gouvernement, dans les rapports officiels, ne désignait la reine des Antilles que par ces mots flatteurs, bien mérités : *La siempre fiel isla de Cuba* (la toujours fidèle île de Cuba). Mais il ne faut pas pousser ce peuple à bout, car alors il devient terrible : il a du sang espagnol dans les veines, et il sait haïr comme ceux dont il descend et qui le traitent en paria.

L'île de Cuba, par sa merveilleuse fertilité, a fourni des ressources importantes à la Péninsule. Pour en donner une idée, nous dirons que le chiffre des ventes, pendant l'année 1872, s'est monté jusqu'à 49,761,462 piastres. (La piastre vaut 5 fr. 40 c.)

Les exportations de l'année 1873, faites des différents ports de l'île pour le monde entier, sont évaluées à. . . . . 53,745,890 piastres,
et les importations à. . . 43,879,870 —

Total du mouvement. 97,625,760 —

Les importations se sont élevées en 1867 à. . . . . 63,000,000 piastres,
les exportations à. . . . 85,000,000 —

Total du mouvement. 148,000,000 —

Le produit total des impôts provenant :

1° De la taxe territoriale,

2° Des droits de douane et de tonnage,

3° Des droits d'exportation,

a été en 1868 de trente-cinq millions de piastres, dont dix millions ont été expédiés à la mère patrie.

La taxe territoriale se compose principalement de la dîme, prime prélevée sur certains produits agricoles; de l'*alcavala*, taxe de 6 pour 100 sur la somme totale de la vente des terres, des maisons, des nègres et de toute valeur cédée en présence d'un notaire; de la loterie qui se tire chaque mois à la Havane. En 1867, les droits de la loterie ont été de 890,000 piastres.

Les principales productions de l'île sont le café, le sucre, le tabac, le tafia, le manioc, le maïs, l'anis, le coton, le cacao, l'indigo, le fustec et le campêche, outre des bois de construction.

Depuis 1868, la population de l'île entière n'a pas augmenté, à cause de l'insurrection; elle a plutôt diminué. Mais voici un tableau de la progression qu'elle a suivie depuis 1774 jusqu'en 1867.

TABLEAU faisant connaître l'accroissement de la population de l'île de Cuba dans une période de quatre-vingt-treize années.

ANNÉES.	BLANCS.			GENS DE COULEUR					
				LIBRES.			ESCLAVES.		
	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.	HOMMES	FEMMES.	TOTAL.	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
1774	55,576	40,864	96,440	16,152	14,695	30,847	28,771	15,562	44,333
1792	72,299	61,260	133,559	25,211	28,947	54,152	47,424	37,166	84,590
1817	130,519	109,311	239,830	55,885	55,173	114,058	124,324	74,821	199,145
1827	168,653	142,398	311,051	54,962	55,523	106,494	183,290	103,652	286,942
1830	»	»	332,352	»	»	112,365	»	»	310,978
1841	227,144	191,147	418,291	77,703	77,135	152,838	281,250	155,245	436,495
1846	230,983	194,784	895,767	76,651	76,575	149,226	201,011	122,748	323,759
1849	245,695	211,438	457,133	84,623	84,787	164,410	199,177	124,720	323,897
1858	328,065	261,712	589,777	90,421	90,853	175,274	220,999	143,254	364,253
1860	»	»	615,234	»	»	209,407	»	»	367,758
1861	468,087	325,397	793,484	118,806	118,687	232,493	218,722	151,831	370,553
1867	»	»	764,750	»	»	235,938	»	»	379,523

La capitale, la Havane, compte 250,000 âmes pour sa part.

Nous avons successivement donné le chiffre de la population de Santiago, de Puerto-Principe et de Matanzas.

Celle de Bayamo, berceau de l'insurrection, se montait à 20,000 âmes.

Celle de Trinidad, port très-commerçant sur la côte méridionale, est estimée à 20,000.

A 18,000 celle de Ferdinanda de Jagua ou Cienfuegos, ville d'un commerce étendu sur la magnifique baie qu'on appelle Jagua.

A 14,000 la ville de Cardenas, unie à la Havane et à Matanzas par des chemins de fer, et qui a pris un développement et une importance rapides.

Le commerce de l'île de Cuba a éprouvé de grands changements pendant le siècle dernier et le quart du dix-neuvième, grâce aux immunités partielles accordées à différentes époques. Bien que déjà, en 1817, les ports de Cuba fussent définitivement ouverts au commerce en général, ce n'est qu'en 1825 que commença une nouvelle ère de succès. A partir de cette époque, le commerce de Cuba a fait de grands progrès, ainsi que le démontre le tableau suivant.

PÉRIODES DE CINQ ANNÉES.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
De 1826 à 1830,	15,412,689 piastres.	12,717,929 piastres.
De 1831 à 1835,	16,756,448 —	12,807,339 —
De 1836 à 1840,	21,662,766 —	18,503,648 —
De 1841 à 1845,	22,472,355 —	24,099,646 —
De 1846 à 1850,	27,150,754 —	24,828,986 —
De 1851 à 1855,	30,498,390 —	31,498,516 —

Cuba se divise, au point de vue politique, en deux provinces : celle de la Havane et celle de Santiago; au point de vue militaire, elle est partagée en trois départements : le département occidental, chef-lieu la Havane; central, chef-lieu Puerto-Principe; oriental, chef-lieu Santiago de Cuba.

De l'est à l'ouest, l'île mesure une longueur de 1,150 kilomètres; du nord au sud, sa largeur varie de 50 à 180. En totalité, elle a une superficie de 36,000 kilomètres, ce qui approche de l'étendue de la Grande-Bretagne.

Sa forme allongée, pleine de sinuosités, ne manque ni de pittoresque ni de grâce, et offre un aspect enchanteur aux voyageurs qui la côtoient. Par sa fertilité, par l'importance de son commerce, comme par son étendue, Cuba justifie amplement son beau surnom de la *Reine des Antilles*.

Peu de temps après l'affaire du *Virginius*, au

mois de mars 1874, les volontaires ont eu à se réjouir de la fin tragique de Carlos Manuel Cespedes.

Ce dernier, se disposant à traverser à la Jamaïque, expédia à l'avance un nègre dans un simple bateau, le trajet n'étant point long. Ce serviteur ne fut pas à la hauteur de la mission qu'on lui avait confiée : tombé au pouvoir d'une canonnière espagnole, il prit peur et offrit, si l'on épargnait sa vie, d'indiquer le *campamento* où Cespedes et ses amis se disposaient à s'embarquer pour Kingston. Il fut conduit à Santiago, et de là il guida une petite troupe de soldats espagnols jusqu'au secret refuge de son ex-maître.

Celui-ci et les insurgés qui l'entouraient se défendirent avec un suprême héroïsme; mais, étant inférieurs en nombre, ils devaient inévitablement être vaincus. Cespedes opposa la résistance d'un lion; après avoir fait feu nombre de fois de ses revolvers, déjà mortellement blessé, il réserva le dernier coup pour lui-même; puis, respirant encore, ne voulant pas tomber entre les mains de ses ennemis, il eut la force de se jeter dans un précipice, d'où les Espagnols — qui tenaient à s'emparer d'une telle proie — eurent

beaucoup de mal à le retirer. Ce cadavre sanglant et mutilé fut porté à Cuba; on tenait à le montrer aux Cubanos désolés.

Ainsi finit tristement ce héros, qui, ayant rêvé l'indépendance pour son pays opprimé, avait pu le soulever, mais qui ne devait pas voir son rêve se réaliser.

Cet événement, arrivé un peu plus tôt, eût eu peut-être des conséquences sérieuses; mais déjà Carlos Manuel Cespedes, avec ce beau désintéressement qui le caractérisait, avait remis ses pouvoirs aux mains de Bétancourt, marquis de Santa-Lucia, homme éminent.

Récemment, Bétancourt lui-même a été remplacé par Francisco Aguilera.

Homme d'une grande énergie, d'un réel savoir, appartenant à une respectable famille, celui-ci, mis à la tête de l'armée d'Orient, a su prouver d'utiles capacités militaires.

Bien connu de tous les Cubanos, il exerce sur les insurgés une influence considérable, qui l'a fait nommer président de la République cubaine et qui lui assure une obéissance passive.

Au mois de février de l'année dernière, le général insurgé Maximo Gomez, à la tête d'une poignée d'hommes — deux mille environ — ré-

pandait la terreur dans la partie occidentale de l'île ; il tenait en échec et mettait sur les dents vingt-quatre mille soldats de l'armée régulière. Par ses ruses adroites, il leur portait des coups terribles et savait leur échapper à temps : il s'avançait du côté de la Havane en incendiant les magnifiques sucreries qui abondent dans ces parages.

Le gouvernement du jeune roi Alphonse XII a donc pour devoir de s'acquitter d'une tâche fort difficile, celle de ramener la paix dans cette île si féconde et si malheureuse.

Les États-Unis, par leur président Grant, l'ont invité à mettre un terme dans le plus bref délai à cette guerre cruelle qui se prolonge indéfiniment et qui lèse leurs intérêts en violant toutes les lois de l'humanité. La chose ne semble pas aisée, il est vrai; mais est-elle impossible?

S'il faut absolument avoir raison des rebelles, on ne peut répondre de rien; l'issue de la lutte ne peut qu'être douteuse. Les Cubanos, malgré l'infériorité du nombre, ont de grands avantages : ils sont chez eux, ils savent merveilleusement utiliser les ressources immenses de leur beau pays, et ils sont animés de ce sentiment puissant

qui enfante des héros — l'amour de la patrie. Les Espagnols ont contre eux l'ignorance du terrain difficile où il faut qu'ils luttent, et les maladies provenant du climat qui viennent les accabler, les décimer.

Les moyens de rigueur, employés sans succès par les divers gouvernements qui se sont succédé depuis 1868, semblent épuisés maintenant, et la réconciliation entre les partis divisés par une haine trop profonde est jugée absolument impossible. Que faire alors? Comment sortir d'une telle situation? Comment obtenir une paix si désirable? Il est un moyen sûr, efficace, qui est peut-être le seul. Mais le jeune roi voudra-t-il l'employer, et ses ministres seront-ils assez bien inspirés pour l'aider dans un grand acte de réparation et de justice?

Les Cubains, désireux d'obtenir leur indépendance, offrent d'acheter l'île; pourquoi n'accepterait-on pas le marché? Ils sont tout prêts à s'imposer les plus grands sacrifices pour devenir légalement les seuls maîtres de leur chère patrie. A force de courage et d'énergie, ils parviendraient à s'acquitter intégralement, quelque forte que puisse être l'indemnité stipulée. On pourrait prendre contre eux de sûres garanties.

Ne serait-ce pas là une bonne affaire pour l'Espagne et une bonne action de sa part, en même temps qu'un heureux événement pour la malheureuse île ravagée?

Nous terminons en faisant le vœu que cette grave question soit sérieusement examinée et que cette solution pacifique soit amenée le plus tôt possible.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Santiago. — La cathédrale. — Le jeu de l'éventail. . . . 1

CHAPITRE II

La Alameda. — Un mot du préjugé de couleur. 11

CHAPITRE III

Une histoire à propos du préjugé. — Comment une fille mineure oblige ses parents à consentir à son mariage. — Curieux procès. — Loi sur les enfants trouvés. 19

CHAPITRE IV

Les mœurs espagnoles. — Les Catalans. — Les mœurs cubanas. — Les velorios. 29

CHAPITRE V

Les mœurs créoles. — Superstitions. — Moyens singuliers de guérison contre la fièvre et la jaunisse. — L'achat des enfants. — La jeune fille empoisonnée. — Les vaudoux. 41

CHAPITRE VI

L'esclavage à la ville. — Les droits des nègres. — Les syndics des esclaves. — Les époux X... 53

CHAPITRE VII

Les combats de coqs et le jeu. 63

CHAPITRE VIII

La semaine sainte. — Les processions. — La pendaison de *los judios*. — Les conversations à l'église. — Un défi et un scandale. 79

CHAPITRE IX

La Filarmonia et le Casino. — Scènes violentes dans un bal. — Les troubles politiques d'autrefois présageant l'insurrection actuelle. — Un gouverneur politique et civil. — Ses aventures à Cuba et sa fin. — Le collége et le séminaire. — Les prisons. — Un procédé de la justice de Cuba. . . 89

CHAPITRE X

Excursion dans la rade. — Promenade à la *Socapa* et au *rio de Paradas*. — Le golfe *del Duan*. — Les rives et la source de *Paradas*. 111

CHAPITRE XI

El Bota-Fuego. — Voyage à Cobre. — La montagne. — L'église. — La légende de la Vierge. — Les mines. — Le procès des mineurs. — Les fêtes de Cobre. 123

CHAPITRE XII

Voyage à la campagne. — La route. — *El Braso de Cauto*. — *San-Pablo*. — Les pluies; les maringouins. — La chasse. — La pêche à la tortue. — Les Français à Cuba. . . . 137

CHAPITRE XIII

Le docteur Antomarchi. — Caney. — La plaine de *Juraua*. — Les *cafetales*, les sucreries et les *begas*. — L'esclavage à la campagne. 167

CHAPITRE XIV

Les *cucuyos*. — Le scorpion, l'araignée-crabe, les couleuvres. — La dame anglaise. — Le *ruiceñor*. — Le rocher de la *Sierra Maestra*. — Les mascarades cubaines. — Les causes et les débuts de l'insurrection. — Carlos Manuel Cespedes. — Les volontaires et les insurgés. 185

CHAPITRE XV

Les chefs des insurgés. — Les procédés et les prouesses des volontaires. — L'exemple donné par des généraux. — La pénible situation des *hacienderos*. — La composition du corps des volontaires. — La domination croissante de ces bataillons. — La haine qu'ils inspirent. — Les *Cubanas* transformées en héroïnes. — La conduite des volontaires envers elles. — Les troupes régulières. — La proclamation de Bayamo. 207

CHAPITRE XVI

Les armes des insurgés. — Leur tactique, leurs ressources, leur nombre approximatif. — La proclamation de la république fédérale de Cuba, l'élection du président. — Les lois votées par la chambre des représentants. — Les tentatives faites par les insurgés pour être reconnus comme belligérants par les États-Unis. — Les négociations du général Sickles. — Les efforts de l'Union pour obtenir l'île de Cuba à différentes époques. — La junte insurrectionnelle à New-York. — L'affaire du *Virginius*. — Les prisonniers; la pression des volontaires. — La conduite de Varona et des autres condamnés. — Comment ils moururent. — Brusque dénoûment d'une affaire compliquée. 223

CHAPITRE XVII

San-Fernando de Nuevitas. — Le port. — La ville. — Puerto-Principe. — La *Alameda de la Caridad*. — L'état de la campagne dans la partie centrale de l'île. — *El Casino*. — La *Plaza de Armas*. — *El Gobierno*. — La *Sociedad filar-*

monica. — La population, les rues et les maisons de Puerto-Principe. — Les hôpitaux. — *San-Lazaro.* — Les églises. — Les couvents transformés en casernes. — Les *Camagueyanos.* — Madame Avellaneda et Bétancourt Cisneros. — Les héros de l'insurrection nés à Puerto-Principe. . . 245

CHAPITRE XVIII

Le port, les maisons et les rues de Matanzas. — La *Plaza de Armas* et *el Gobierno.* — La cathédrale. — Les *Matanzaros,* leur caractère, leurs aptitudes. — Ceux qui se sont distingués dans les arts. — La population et le commerce de Matanzas. — Les colléges, les théâtres, la *Sociedad filarmonica.* — Les *rios Yumuri* et *San-Juan.* — *El puente de Yumuri* et *Versailles.* — La *Valla de Yumuri.* — Simpson. — *Las Cumbres.* — *Pueblo-Nuevo.* — Départ pour la Havane. 259

CHAPITRE XIX

Arrivée à la Havane. — Notre installation dans une maison meublée. — Les principaux hôtels. — Les cafés et les restaurants. — Le nouveau et l'ancien quartier. — Les *Habaneras* et les *Habaneros.* — Les promenades publiques. — Le port. — Les fortifications. — L'importance du commerce. — La *Plaza de Armas.* — *El Gobierno.* — *El Templete.* — Les cendres de Christophe Colomb. — La cathédrale. — Les autres églises principales. — Les principaux monuments. — La *Beneficencia.* — Les Valdes. — Une représentation au théâtre Tacon. — Les autres théâtres. 269

CHAPITRE XX

Les véhicules : voitures de place, omnibus et tramway. — Les principales rues. — La musique militaire le soir. — Le général Tacon; ce qu'il a fait, la réputation qu'il a laissée. — Les *fabricas de tabacos.* — Les principales librairies. — Les journaux. — La bibliothèque publique. — Le jardin botanique et l'avenue des Palmiers. — *El Cerro.* — Les maisons de plaisance. — Les environs de la Havane. 285

CHAPITRE XXI

L'observatoire. — Les institutions importantes. — L'Université. — Les deux frères Zambrana. — L'histoire du mariage du docteur Ramon Zambrana. — Les hommes distingués de la Havane. — Le collége San-Salvador. — Don José de la Luz y Cabellero, son fondateur. — Les travaux de ce savant, ses idées et son but. — Les élèves qu'il a faits. — Comment il a été récompensé par le gouvernement d'alors. — Les persécutions exercées contre lui et ses disciples. — Comment les employés du gouvernement de la reine ont manqué leur but. — Ce qu'ils eussent dû faire. — La *Plaza de Toros*. — Le départ. 295

CHAPITRE XXII

Pourquoi l'Espagne se trouve exposée à perdre sa plus belle possession. — Le caractère des Cubains en général. — Le commerce, l'importation et l'exportation de l'île de Cuba — Le produit des impôts. — Les principales productions. — La population de l'île entière, celle des principales villes. — Les divisions de Cuba, sa longueur et sa largeur, sa superficie totale. — La fin de Carlos Manuel Cespedes. — Ses successeurs. — La nécessité de mettre un terme à l'insurrection. — La difficulté de cette tâche. — Moyen de la remplir. 309

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Vue de Santiago de Cuba	Frontispice.
Plantation de tabac	172
Carlos Manuel Cespedes	198
Général Manuel de Guesada	226
Bernabe Varona	235
Vue de Puerto-Principe	245
Vue de Matanzas	259
Vue de la Havane	269
La Alameda de Paula	292
Francisco Aguilera	308

FIN DE LA TABLE.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

1303-065

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Afrique orientale. — Abyssinie, par M. Achille Raffray. Un vol. in-18 enrichi d'une carte spéciale et de gravures sur bois, d'après des aquarelles et des croquis de l'auteur. Prix. . . . . 4 fr.

Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie, d'après la relation de M. le baron de Thielmann, par M. le baron Ernouf. Un joli vol. in-18 jésus, enrichi d'une carte et de vingt gravures. Prix. . . . . 4 fr.

De Paris à Pékin par terre : *Sibérie, Mongolie*, par Victor Meignan. Un joli volume in-18 jésus, enrichi de gravures et d'une carte. 2e *édition*. Prix. . 4 fr.

Le Monténégro contemporain, par G. Frilley, officier de la Légion d'honneur, et Jovan Wlahovitj, capitaine au service de la Serbie. Un joli volume in-18 jésus, orné d'une carte et de dix gravures. Prix. . . . 4 fr.

La Vie aux États-Unis, notes de voyage, par Xavier Eyma. Un volume in-18 jésus. Prix. . . . . 3 fr. 50

L'Afrique équatoriale : *Gabonais, Pahouins, Gallois*, par le marquis de Compiègne. Un joli volume in-18 jésus, enrichi d'une carte spéciale et de gravures sur bois. 2e *édition*. Prix. . . . . 4 fr.

Afrique équatoriale : *Okanda, Bangouens, Osyéba*, par le marquis de Compiègne. Un joli volume in-18 jésus, enrichi d'une carte spéciale et de gravures sur bois. 2e *édition*. Prix. . . . . 4 fr.

La Hollande pittoresque. — Voyage aux Villes mortes du Zuiderzée, par M. Henry Havard. 2e *édition*. Un joli vol. in-18, illustré de gravures sur bois. . 4 fr.

La Hollande pittoresque. — Les Frontières menacées, voyage dans les provinces de Frise, Groningue, Drenthe, Overyssel, Gueldre et Limbourg, par Henry Havard, avec une Préface par M. E. Levasseur, membre de l'Institut. Un joli volume in-18, illustré de dix gravures et enrichi d'une carte des Pays-Bas. . 4 fr.

Paris. Typographie de E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.